
THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES



En Colonne

17754. — IMPRIMERIE A. LAHURE, 9, RUE DE FLEURUS, A PARIS

L. HUGUET

En Colonne

Souvenirs d'Extrême-Orient

AQUARELLES DE MARIE TRAVERSE

GRAVURE DE MICHELET ET SONNET

PARIS

C. MARPON ET E. FLAMMARION, EDITEURS

26, RUE RACINE

En Colonne

SOUVENIRS D'EXTRÊME-ORIENT

Les circonstances ne forment pas les hommes ; elles les montrent.

— LAMENNAIS.

Les soldats aiment à raconter leurs campagnes.

Ceci n'est qu'une succession d'épisodes militaires pris dans la récente guerre tonkinoise : on n'y verra ni critique des faits, ni déduits transcendants sur l'art de conduire les armées ; — rien de didactique, de simples récits. A ceux qui les liront et qui, trompés dans leur bonne foi, n'y trouveraient pas matière à alimenter leur intérêt ou leur curiosité, la vengeance est facile : il est beaucoup plus aisé de fermer un livre que d'éconduire un fâcheux.

Et l'auteur, n'en sachant rien, n'est nullement atteint dans sa vanité.

L. H.

1

Chinois et Pavillons-Noirs



HANOÏ. — Le blockhaus de la rive gauche.

I

Si vis pacem...

D'après les stipulations du traité de Tien-Tsin le général Millot, commandant le corps expéditionnaire du Tonkin, pouvait, à la date du 6 juin 1884, faire occuper Lang-Son, That-Khé, Cao-Bang et toutes les places échelonnées sur la frontière du Kouang-Tong et du Kouang-Si. Vingt jours plus tard, c'est-à-dire le 26 juin, des garnisons françaises devaient remplacer à Lao-Kai et dans toutes les villes fortes adossées au Yun-Nan les troupes chinoises qui y séjournaient. Si aux époques déterminées celles-ci n'avaient pas quitté le sol tonkinois, le général Millot avait la faculté de faire évacuer sommairement le pays, qui serait en conséquence, au commencement de juillet, complètement débarrassé des Célestes.

On sait de quelle façon un conflit vint rouvrir les hostilités au moment où la paix paraissait certaine. La colonne Dugenne qui, suivant les clauses du traité, devait occuper Lang-Son, That-Khé et Cao-Bang, se heurtait le 23 juin aux avant-postes chinois et échangeait avec eux quelques coups de fusil. On parlementait d'abord, mais sans résultat, et, la marche ayant été

reprise, le combat s'engageait pour ne se terminer que le lendemain par la retraite de nos troupes.

La guerre se rallumait. L'affaire de Bac-Lé, en effet, ne pouvait manquer d'avoir des suites, et, en même temps que des renforts étaient envoyés au Tonkin, l'escadre de l'amiral Courbet allait bombarder Fou-Tcheou.

Il est à constater qu'en France on ergota beaucoup sur cette malheureuse échauffourée du Song Thuong; comme toujours, quand on juge des choses à distance, nombre de gens en parlèrent à tort et à travers. C'est ainsi qu'un journal militaire fort expert en critiques de coin du feu prétendit que l'on s'était mal gardé et que la colonne était dépourvue d'un effectif suffisant de cavalerie d'exploration...

Le premier dire est aisé à réfuter : il n'y a pas eu surprise, puisqu'on a parlementé. Sur le second point, nous avouons qu'il faut bien peu connaître le Delta pour ignorer que, dans la vallée de Bac-Lé surtout, l'emploi de chevaux est absolument impossible en dehors du sentier battu : là où un fantassin peut passer, monture et cavalier sont arrêtés net.

D'ailleurs, et s'il nous est permis d'émettre une opinion personnelle sur le débat, nous ferons remarquer que jamais on n'a pu démêler exactement les causes et la suite des faits qui amenèrent le désastre, et que là, comme dans la retraite de Lang-Son qui fit tant de bruit autour d'un nom aujourd'hui oublié dans le silence de la tombe, les événements restent couverts d'un voile mystérieux que l'histoire aura bien de la peine à déchirer[1].

[1] Le lecteur relira peut-être avec intérêt, à ce propos,

Le moment était mal choisi pour recommencer la campagne. On se trouvait, en effet, en plein été indo-chinois, et les chaleurs intenses de cette saison, chaleurs qui rendent dangereuse toute marche de jour, allaient mettre un obstacle pour ainsi dire infranchissable aux opérations de longue haleine.

A l'époque, une grande partie de l'infanterie de marine tenait garnison à Hanoï. Les 25e et 28e compagnies du 1er régiment — dont il sera plus particulièrement question au cours de ces pages parce qu'elles ont été longtemps inséparables dans la bonne comme dans la mauvaise fortune — avaient leurs baraquements dans

---

l'ordre du jour adressé par le général Millot à la colonne Dugenne :

Officiers, sous-officiers et soldats,

Partis en petit nombre pour occuper, conformément aux ordres du gouvernement et suivant les conventions de Tien-Tsin, les places frontières entre le Tonkin et la Chine, vous avez été attaqués dans les gorges de Lang-Son par un ennemi déloyal qui avait tout préparé pour vous attirer dans un guet-apens. Mais, grâce à votre énergie, vous avez déjoué toutes ses ruses, combattu avec succès un contre dix, fait respecter le drapeau et l'honneur de nos armes. Quelques bagages, abandonnés par les coolies, sont seuls restés au pouvoir de l'ennemi.

Je le proclame bien haut, vous valez les soldats de la Première République; si vous n'avez pas vaincu, vous avez rassuré la France par votre courage, votre constance et votre héroïsme. Honneur à vous, soldats! La République vous remercie et inscrira un glorieux fait d'armes de plus dans ses annales.

Hanoï, le 30 juin 1884.

Le général de division, commandant en chef,

MILLOT.

la citadelle, qui abritait aussi la majorité des troupes européennes.

En 1884, Hanoï, dont la population dépassait certainement cent mille habitants, commençait à prendre l'aspect d'une véritable capitale. En dehors du quartier chinois, des constructions s'élevaient peu à peu; l'estaminet de Mme de Beire, familier à tous les Tonkinois, était alors une des stations les plus agréables et les plus fréquentées de la rue des Incrusteurs.

Tout le monde connaît, pour les avoir vus ou en avoir entendu parler, le grand et le petit lacs.

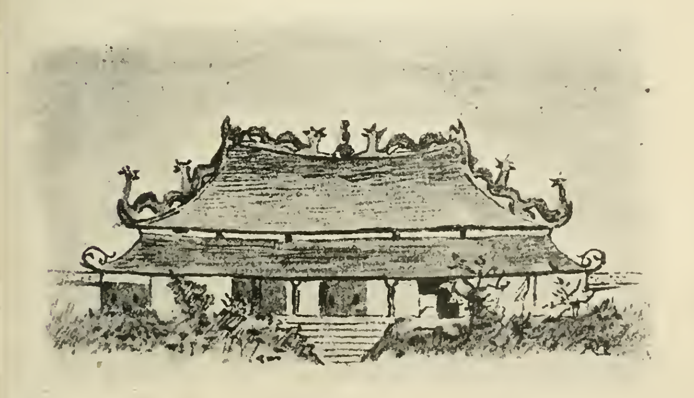
Le premier, qui limite la ville au nord-ouest, est une assez vaste nappe d'eau peu profonde, très pittoresque avec ses îlots de verdure et ses fonds d'arbres variés ombrageant çà et là les blanches murailles d'une pagode ou les cases de quelque village. Une belle route côtoie ce paradis des flâneurs, traversant de nombreux hameaux qui la peuplent gaiement de minuscules cochons grisâtres à panse traînante et de gamins éveillés dont la pudeur est l'unique vêtement. Du côté du fleuve, au-dessus des frondaisons épaisses, se détache en clair un bloc de maçonnerie : c'est le blockhaus Nord, sous la poterne duquel passe la route qui suit la rive droite du Song Koï.

Le petit lac est renfermé dans la ville même, entre la rue des Incrusteurs et le quartier chinois, d'une part, la rue des Brodeurs et la pagode des Supplices, de l'autre. Les Annamites l'emploient volontiers comme piscine, ce qui le gâte un peu. Au centre, sur un terre-plein de médiocre étendue, un édicule bouddhique donne merveilleusement à l'ensemble un cachet de jardin oriental.

La Concession, où se trouvent le quartier général et

différents services administratifs, forme un groupe de constructions et de bosquets bordé par le fleuve et termine la rue des Incrusteurs dont elle est séparée par la digue. En 1884, l'hôpital y était encore installé.

Chaque crue estivale ne manque pas de laisser sa signature sur cette étroite bande de terrain, et il n'est pas rare, en juillet ou en août, de voir quelque morceau de la berge se détacher tout d'un coup sous le choc du courant, entraînant avec lui au fond des eaux limoneuses tout ce qui s'élevait à la surface. Les précautions prises ont été longtemps impuissantes à empêcher le retour de ces déprédations périodiques.



A l'ouest de la ville la citadelle développe son immense carré bastionné, percé de cinq portes à miradors couverts. Les monuments religieux et les anciens bâtiments de l'administration locale sont restés debout, mais ont reçu des affectations bien dissemblables de

celles qu'ils avaient jadis. C'est ainsi que la pagode royale, édifice d'une certaine ampleur quoique dépourvu de tout cachet original, auquel on accède par un escalier d'une dizaine de marches décoré de dragons emblématiques, servait à l'époque de magasin à munitions. Il en était de même de la pagode des Dames.

Au sud, entre les deux portes, l'ancienne tour, devenue poste optique, abritait les télégraphistes et leurs appareils. C'est à son pied, devant le mur qui fait face à la pagode royale, qu'avaient lieu les exécutions militaires. Peut-être en est-il encore de même aujourd'hui.

Çà et là, dans les demeures des anciens mandarins, on a logé les officiers supérieurs. Quelques-uns, les mieux partagés, ont leurs lares en haut des miradors. Pour les officiers subalternes et pour la troupe on a construit des cases en bambous avec toits en paillottes où l'air circule librement, ce qui est un bien, mais où es gouttières abondent, ce qui est un mal.

Chacun meuble son appartement suivant ses goûts, la rusticité prenant, quoi qu'on fasse, le pas sur l'élégance : un lit avec sa moustiquaire, une table, deux ou trois tabourets ; pour les ablutions, une cuvette métallique : telle est l'installation ordinaire. Quand les visiteurs affluent, les malles viennent renforcer les sièges, trop rares.

La *popote*, quand on ne mange pas en ville, au restaurant (?), occupe un des locaux disponibles. Les caisses de toute nature s'y entassent, et leur précieux contenu reste sous l'œil vigilant du cuisinier européen ou du *boy* maître d'hôtel. Au-dessus de la table, solidement suspendu au plafond, flotte l'inévitable pankah, d'un usage forcé pendant la saison chaude, et au ma-

niement duquel est préposé un gamin spécial, dénommé *boy quat.*

Autour de chaque case règne une véranda dallée sous laquelle on prend quelquefois les repas, lorsque le temps le permet. Souvent, par les nuits étouffantes



de l'été, le hamac y est accroché et le sommeil se berce aux cris assourdissants des insectes.

Dans tous ces palais aux murailles de terre blanchies à la chaux et aux voûtes de chaume moisies de vieillesse, pullulent et s'agitent en tous sens rats énormes hérissés de véritables soies, cancrelats repoussants à

démarche fatiguée, margouillats agiles et fourmis gigantesques pressées en colonnes interminables. Araignées et mouches semblent y prospérer en bonne intelligence; le soir, les moustiques font rage et tous les sphinx de la création se donnent rendez-vous à la lumière des photophores; de plus, l'humidité perpétuelle attire grenouilles et crapauds que l'on voit sautiller dans l'ombre, quand vient la nuit, et des lombrics colossaux se promènent lentement entre les interstices des briques.

Cela peuple et cela meuble — à bon marché.

On conçoit que la tenue, sous le climat torride des étés tonkinois, se simplifie à l'extrême. Le jour et au dehors on porte pantalon et veste de toile blanche, boutonnés directement sur la peau. Chez soi, on se met plus à l'aise: les raffinés revêtent une grande chemise de soie tombant jusqu'à terre et dont les plis, agités par la marche, développent une fraîcheur délicieuse; le commun des mortels se contente modestement de l'*inexpressible*... quand il le garde.

Aux heures ténébreuses, la moustiquaire suffit à sauvegarder toute pudeur inquiète.

Malgré ces adoucissements la transpiration est continuelle : l'air chaud, saturé de vapeur, qui entoure et pénètre, paraît irrespirable aux poumons, même la nuit, où la température ne s'abaisse que de quelques degrés. On se meut pendant des mois au sein d'une atmosphère d'étuve que les pluies diluviennes de la saison ne parviennent pas à rendre supportable. Ces cataractes orageuses, formées près du soleil en nuées rousses où courent d'aveuglants éclairs, semblent par là même plus tièdes que le sol, sur lequel elles s'évaporent: l'électricité se fait calorifère.

C'est un spectacle curieux que celui d'un de ces déluges à proportions réduites.

Il n'est pas rare, surtout sur les quais, de rencontrer des maisons dont l'aire est plus basse que le niveau de la chaussée : ces maisons sont autant de récipients pour les torrents d'eau rougeâtre qui glissent sur l'argile détrempée des chemins. En un clin d'œil, tout est inondé. Les Annamites n'en ont cure; ils retroussent leur *ké-kouan* (pantalon) et continuent de vaquer à leurs petites affaires en pataugeant. Quand l'orage a pris fin, le liquide s'échappe on ne sait trop où et le soleil a vite fait d'en effacer les traces.

Vers le mois de juillet généralement, sous l'influence de ces pluies estivales, le fleuve atteint son maximum d'élévation. La vitesse du courant devient considérable et là où se porte son effort, cultures, arbres, vergers, cagnas même, sont enlevés avec des fragments entiers de la berge. La rive basse est couverte jusqu'à une grande distance, et la largeur du Song Koï s'étend parfois à près de 2 kilomètres. On peut alors se rendre en sampan de la douane au blockhaus de la rive gauche, bien que celui-ci se trouve en temps habituel à plus de 600 mètres en pleine terre.

Il faut aussi compter avec les cyclones. Nous avons conservé très précis le souvenir d'une de ces tourmentes qui fit rage, pendant plus d'une semaine, sur tout le Delta, et dont nous eûmes à subir l'assaut précisément lors d'un séjour au fortin cité tout à l'heure.

Cet ouvrage, composé de deux cubes de maçonnerie reliés par une terrasse et percés d'une double rangée de créneaux, est assis sur la digue et bat de ses feux la route d'Hanoï à Bac-Ninh. Deux paillottes, appuyées sur des piliers encastrés dans les murailles, abritent

les logements du chef de poste et des sous-officiers.

La garnison normale comprenait, à l'époque dont nous parlons, vingt-cinq soldats d'infanterie de marine et trois canonniers pour le service d'une pièce de 12, en batterie sur l'esplanade.

Construction d'un relief assez fort, entourée d'une plaine immense où rien ne fait obstacle, voisine d'un cours d'eau qui leur sert de lit naturel, le blockhaus est un but tout désigné aux attaques des vents.

L'ouragan du milieu de juillet 1884 débuta avec une violence remarquable à la chute du jour : les paillottes, ébranlées par la première rafale mais solidement assujetties, tinrent bon tout d'abord. Vers minuit, le typhon redoubla d'intensité : sous la pression de l'air, les piliers sortirent de leurs soubassements et la toiture s'inclina en se disloquant, couvrant les créneaux et pesant de tout son poids sur les logements supérieurs. Quelques jours après, une saute de vent se produisit, qui releva comme un fétu tout l'ensemble et le rejeta dans une direction perpendiculaire : sans la présence des cases qu'elles abritaient, il n'est pas douteux que les paillottes eussent été emportées dans la campagne.

Pendant toute la durée de la tourmente le ciel demeura chargé de grosses nuées filant très bas avec une rapidité excessive. La pluie ne discontinua pas.

C'est vers la fin du météore, peu après le 14 juillet, que les télégraphistes et les convoyeurs de la colonne Dugenne, rentrant à Hanoï, arrivèrent au blockhaus de la rive gauche. A 50 mètres des murs, du côté du fleuve, l'inondation barrait la route, emplissant de ses eaux troubles une forte dépression de terrain parallèle

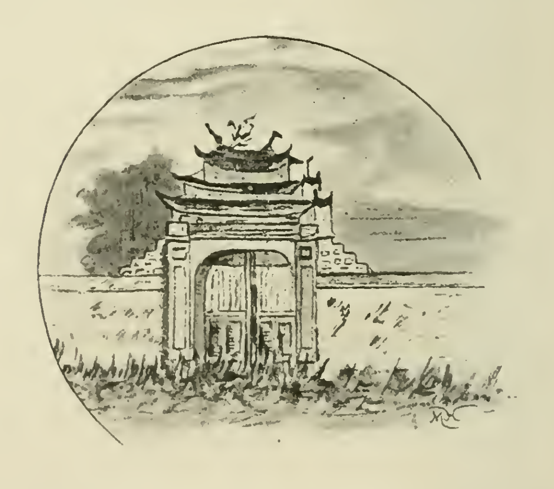
au cours du Song Koï. D'ordinaire un ponceau de bambous franchissait le thalweg ainsi formé, mais la violence du courant avait détruit ce passage peu solide, traîtreusement submergé.

Les coolies annamites qui constituaient la majeure partie de la petite troupe s'avancèrent sans se rendre compte du danger. Au pont, les premières files perdirent pied tout à coup, et ceux des indigènes qui ne savaient pas nager, entraînés avec une vitesse foudroyante, se noyèrent sans qu'on pût leur porter secours. Le mouvement dut être interrompu jusqu'à ce que des embarcations, réunies non sans peine, eussent permis de mener l'opération à bien.

A Hanoï, ce typhon causa de grands ravages, tant sur les bords du fleuve Rouge que dans l'intérieur de la ville. Nombre de cases légèrement construites furent effritées par le souffle puissant de la tempête. A la citadelle même les logements résistèrent mal. Ces sortes de désagréments ne sont d'ailleurs pas rares dans la saison chaude, et il ne se passe presque pas d'année sans que les villes et les villages du Delta aient plus ou moins à en souffrir.

Il a été dit plus haut que les corps européens de la garnison habitaient à Hanoï la citadelle et la Concession. Peu de jours avant les événements de Bac-Lé, il avait été question de faire rentrer en France les trois bataillons d'infanterie venus récemment de la métropole. Mais la malheureuse tentative d'occupation de Lang-Son créait une situation nouvelle; la guerre se trouvait déclarée de fait, sinon de forme, et le général en chef n'allait pas avoir trop de monde pour faire face

à des éventualités redoutables. On savait que l'escadre de l'amiral Courbet croisait sur les côtes de Chine, mais rien ne transpirait de ses mouvements ni de ses actions. Les opérations de la rivière Min et le bombardement de Fou-Tcheou ne devaient être connus en détail que plus tard, lors de l'arrivée des journaux anglais de Hong-Kong.



A l'état-major on se recueillait. La chaleur était trop forte pour que l'on pût entreprendre quelque chose de sérieux et l'on restait, pour le moment, sur l'expectative. Cette inaction, disons-le, servait admirablement les Chinois, qui en profitaient pour rassembler leurs forces et organiser à loisir des positions solides auxquelles ne manquerait pas l'artillerie. De temps à autre ils rappelaient au corps d'occupation leur existence et leur proximité : certain jour, on arrêtait à la douane

d'Hanoï un radeau de bambous chargé de débris sanglants ayant appartenu, selon toutes probabilités, à quelques légionnaires déserteurs. Ceux d'entre ces derniers qui avaient réussi à échapper aux mutilations des Pavillons-Noirs, n'avaient pas tardé à se faire reprendre par nos troupes, et le code militaire allait être pour eux aussi inexorable, quoique moins cruel : pendant plusieurs semaines les exécutions se succédèrent à la citadelle, et ceux qui eussent pu tomber avec honneur devant l'ennemi reçurent le châtiment suprême de la main de leurs compagnons d'armes.

Heureusement, cette période énervante d'atermoiements et de *statu quo* allait prendre fin.

Bientôt, en effet, les brillants succès remportés par l'amiral Courbet amenaient la formation d'un corps spécial destiné à la Chine et dont la mission serait d'appuyer à terre les opérations de l'escadre; douze compagnies d'infanterie de marine, — six de Cochinchine et six du Tonkin — constituant un régiment de marche à quinze cents hommes environ, partaient pour Formose avec une partie de la légion étrangère. Là, cette poignée de soldats allait se trouver aux prises avec les mêmes difficultés et les mêmes dangers qui nous attendaient dans le Delta; les fatigues, les privations, les combats et surtout les maladies devaient réduire bien vite et émietter progressivement des forces déjà trop restreintes et trop épuisées.

Le 8 septembre 1884, le général Millot quittait Hanoï pour rentrer en France et laissait le commandement du corps expéditionnaire au général Brière de l'Isle. Celui-ci acceptait une bien lourde charge et prenait la direction des affaires au milieu de circonstances particulièrement difficiles, circonstances qui, du moins, lui

permettraient sous peu de déployer les innombrables qualités que doit posséder un généralissime. Pour bien faire la guerre, il faut d'abord la bien préparer; le nouveau commandant en chef allait y donner ses soins; sa sollicitude devait s'étendre à tous les détails, et, si on se lançait dans une lutte grosse d'incertitudes et d'imprévus, ce ne serait pas, certes, sans s'être assuré, dans la plus grande mesure possible, les éléments indispensables pour forcer la victoire.

L'ère des indécisions prenait fin, tout le monde le sentait et s'en applaudissait; un plan s'élaborait au quartier général où les préparatifs de la nouvelle campagne se poursuivaient fiévreusement. Par cette activité succédant à l'atonie de son prédécesseur[1] le géné-

---

[1] Voici, à titre de curiosité, l'ordre du jour laissé par le général Millot à son départ du Tonkin, ordre dont les termes expriment bien le découragement qui accablait alors l'ex-général en chef :

Officiers, sous-officiers, soldats et marins,

Autorisé par le gouvernement à rentrer en France, je vous remercie du concours que vous m'avez prêté, de l'énergie et de l'entrain que vous avez mis en me secondant dans l'accomplissement de ma mission. Je me plais à reconnaître que vous avez été aussi braves devant l'ennemi que disciplinés dans vos cantonnements, et que l'établissement du protectorat de la France sur le territoire du Tonkin est la consécration de votre attitude virile pendant toute la campagne.

Après avoir commandé dans trois affaires capitales qui ont décidé de la conquête du Tonkin (?...), après avoir dirigé, dans quarante-sept combats plus ou moins importants (??...), je vous quitte, malade de chagrin et d'autant plus désolé que nous sommes restés en face les uns des autres sans peur et sans reproches, bien qu'on ait eu le triste courage

ral Brière de l'Isle gagnait la confiance de tous, officiers et soldats. L'attitude du chef, a-t-on dit souvent, fait l'attitude du subordonné, les hommes n'étant, pris en masse, que de véritables moutons de Panurge.

Le 9 septembre, une note de la Concession stimulait encore les ardeurs éveillées : cette note était ainsi conçue :

Le général est informé officiellement que le gouvernement chinois a donné l'ordre d'envahir le Tonkin.

Sans mettre à cette nouvelle plus d'importance qu'elle ne mérite, le général invite MM. les commandants des postes placés sous ses ordres à prendre toutes les mesures propres à assurer la défense de leurs places et de leurs postes qui, par le fait de la déclaration des hostilités, se trouvent en état de guerre.

Notre position devenait, dès lors, nettement définie : les Chinois prenaient carrément l'offensive et entraient en scène après être restés si longtemps dans les coulisses ; ils tenaient toutes les citadelles du nord, s'y fortifiant à outrance. Le bruit courait que Lang-Son

---

de dénaturer l'affaire de Lang-Son où vous avez cependant fait preuve d'une ténacité si remarquable que vous rassuriez ceux qui aiment l'armée et leur pays.

Je n'ai plus qu'un conseil à vous donner : soyez pour mon successeur, le général Brière de l'Isle, ce que vous avez été pour moi, et n'oubliez pas surtout que votre présence dans le pays sera d'autant plus facilement acceptée que vous perdrez moins de vue les tendances et les aspirations des laborieuses populations qui l'habitent.

Au quartier général, à Hanoï, le 1er septembre 1884.

Le général de division, commandant en chef,

MILLOT.

était occupé par dix mille Réguliers et que ses défenses, déjà considérables, s'augmentaient tous les jours.

Les trois bataillons d'infanterie de ligne avaient quitté Hanoï pour se rendre à Phu-lang-Thuong et, dans cette région, nos avant-postes prenaient le contact avec ceux de l'adversaire : le général de Négrier, dont l'activité allait croissant, multipliait les reconnaissances[1].

D'un autre côté, les troupes de remplacement, attendues avec impatience, venaient enfin d'arriver ; elles étaient armées, incorporées, prêtes à marcher. Les compagnies, rafraîchies par ces éléments nouveaux, voyaient leurs effectifs remonter dans une proportion notable. Les cadres aussi se complétaient.

Le Delta commençait à être en mouvement : ce n'étaient partout que détachements et colonnes allant garder quelque point de passage ou donner la chasse à une bande de pirates. De toute l'infanterie de marine il ne restait à Hanoï, au mois de novembre, que la 25e et la 28e compagnie. Les tirailleurs tonkinois, régulièrement organisés, étaient dispersés un peu au hasard.

Dans le nord-est, le général de Négrier marchait de l'avant. A Lam, des canonnières en reconnaissance, attaquées par de forts partis chinois, les mettaient en fuite, non sans éprouver des pertes sensibles ; puis les

[1] A la nouvelle de l'affaire de Bac-Lé le général de Négrier s'était porté sur le Song Thuong pour soutenir la retraite de nos troupes, à peine poursuivies d'ailleurs. Depuis ce moment, et tout en se gardant avec soin contre une attaque possible, il n'avait pas perdu de l'œil les Célestes dans leur marche lente, mais continue, sur le Delta.

combats de Kep et de Chu ouvraient définitivement la campagne et nous assuraient la possession du débouché des routes qui conduisent à Lang-Son.

La situation se faisait donc de jour en jour plus tendue. L'écho des canonnades lointaines rendait très difficile le recrutement des coolies ; la population devenait inquiète, le Chinois ayant conservé, aux yeux des Annamites, tout le prestige du seigneur vis-à-vis du serf.

Pour achever de dépeindre ces pronostics de l'orage prochain, disons que la saison chaude prenait fin avec les mois d'octobre et de novembre ; la température, jusque-là brûlante, allait se radoucir peu à peu et donner partout le signal de l'offensive.

Avant de nous lancer, avec toutes les troupes du corps d'occupation, sur le chemin de Lang-Son, jetons un coup d'œil sur ce qui se passait dans la rivière Claire.



La flottille mouillée à Bac-Hat.

II

La colonne Duchesne.

A la suite de la prise de possession de Tuyen-Quang, opération qui doit compter, sans doute, parmi les trois affaires capitales dont se fait gloire le général Millot, une garnison constituée par deux compagnies de légionnaires, sous les ordres d'un chef de bataillon, avait été laissée dans la citadelle, succédant ainsi aux Pavillons-Noirs qui s'étaient gracieusement retirés. Ces derniers, après Sontay, nous avaient abandonné le Delta, se cantonnant pour leur part tout à fait au nord, dans les provinces limitrophes du Yun-Nan. Le vieux Luu-Vinh-Phuoc restait toujours à leur tête.

Nos indécisions et notre échec de Bac-Lé rendirent à ces bandes guerrières et aventureuses toute leur audace, doublée encore par l'appui effectif des Réguliers chinois. Pendant les mois de septembre et d'octobre, elles s'étaient rapprochées peu à peu de nos postes avancés et bientôt Tuyen-Quang, complètement investi, se voyait presque totalement coupé de ses communications avec le gros du corps expéditionnaire.

Deux canonnières, l'*Éclair* et la *Trombe*, en franchis-

sant à Yuoc la ligne enveloppante tracée à grand rayon autour de la ville, avaient subi des pertes sérieuses.

Il fallait cependant ravitailler la garnison : d'un autre côté, l'état-major voulait relever les deux compagnies étrangères, fatiguées par un séjour estival toujours pénible dans ces régions montagneuses et boisées, foyer endémique de fièvres pernicieuses.

Mais il convenait d'agir avec prudence. Pour forcer les postes de Pavillons barrant la route un demi-bataillon parut insuffisant. Le 13 novembre 1884, un ordre émané du quartier général prescrivait à deux compagnies d'infanterie de marine — la 25e et la 28e — de se rendre au confluent de la rivière Claire et du fleuve Rouge ; là elles se réuniraient aux deux compagnies de légion venues d'Hong-Hoa pour former, avec une section de 4 de montagne, une petite colonne forte de sept cents hommes environ, effectif jugé nécessaire pour ouvrir le passage dangereux de Yuoc.

Le colonel Duchesne prenait le commandement de l'expédition. Avec lui remontait jusqu'à Tuyen-Quang le commandant Dominé qui, quelques mois plus tard, devait illustrer par une défense héroïque la place confiée à son honneur.

Les deux compagnies d'infanterie de marine, sous les ordres du commandant Bouguié, s'embarquaient le 14, à trois heures de l'après-midi, sur les canonnières *Mutine* et *Bourrasque*. Les dimensions restreintes de ces deux bâtiments ne permettant pas de mettre tout le monde à bord, deux jonques étaient prises à la remorque, dont l'une faillit sombrer au départ avec tous ses passagers et dut être promptement remplacée.

Le lendemain, vers onze heures et demie, les canonnières mouillaient à Phu-Xa où elles s'adjoignaient une

de leurs camarades, l'*Éclair*, qui y attendait notre arrivée.

A partir de ce point, la flottille rassemblée remonte le fleuve jusqu'au confluent de la rivière Claire, dans les eaux de laquelle elle jette l'ancre vers cinq heures du soir, entre Vie-Tri et Bac-Hat. Les troupes sont débarquées et passent la nuit à terre dans ce dernier village, en s'abritant d'une pagode à demi ruinée où le vent et la pluie pénètrent de toutes parts : c'est là que la colonne se complète et se forme définitivement.

Des nouvelles fraîches nous sont apportées par le commandant du *Revolver*, dont le bateau s'est échoué à la pointe d'une île, à un ou deux milles de nous. Le *Revolver* est une canonnière du type *Farcy*, dont l'équipage se compose de quelques hommes ; à Yuoc, elle a dû forcer la ligne ennemie en répondant, sur une longueur de plus d'un demi-kilomètre, au feu de Pavillons-Noirs retranchés sur l'une et l'autre rive. Trois de ses matelots ont été atteints ; le commandant lui-même est blessé, mais assez légèrement pour pouvoir nous donner, à table, son appréciation sur les difficultés qu'aura à vaincre la colonne. Ce qui est dès à présent certain, c'est que nos adversaires ont pris pied solidement sur les deux berges et s'y sont fortifiés, tant du côté de la rivière que du côté de la route.

Tout présage donc qu'il y aura lutte, lutte sérieuse même, car les soldats de Luu-Vinh-Phuoc sont braves, bien armés, et la défense de Sontay est encore présente à la mémoire de chacun. Grâce à l'habile direction de leur chef, ils sont passés maîtres dans l'art de remuer la terre ; c'est ce qui fait leur force et aussi leur faiblesse : habitués à l'abri des tranchées profondes où ils s'enfouissent comme des taupes, ils manquent de la

hardiesse nécessaire pour marcher et manœuvrer en rase campagne.

Leurs ouvrages sont d'une simplicité excessive comme tracé et comme organisation, mais ils sont distribués d'une façon très ingénieuse; le relief n'existe pour ainsi dire pas, — avantage précieux pour la rasance du tir. Dans de telles conditions, on conçoit que leur feu soit toujours meurtrier.

Quant au mode de combat, il ne varie jamais. Chaque homme, à son créneau, attend que l'ennemi paraisse, soit dans le champ de tir, soit à certains points repérés à l'avance; des sentinelles et des patrouilles volantes occupent ou parcourent le terrain, donnent l'éveil aussitôt qu'elles aperçoivent l'adversaire et se replient immédiatement, en démasquant les défenseurs.

Bien que l'approvisionnement en munitions de toutes sortes, cartouches, poudre, balles, boulets, etc., soit considérable, les Pavillons-Noirs ne gaspillent pas leur plomb aux grandes distances; ils n'ouvrent le feu qu'au moment où l'assaillant se présente à portée efficace, c'est-à-dire à moins de 100 mètres. Ils tirent alors avec une rapidité fantastique, couvrant en réalité la zone des approches d'une grêle de projectiles. Leur armement leur permet d'ailleurs de lutter à égalité de chances, constitué qu'il est par des fusils de modèles très différents mais d'une bonne valeur balistique. Les systèmes les plus répandus sont le winchester à répétition (mousqueton et carabine) et le mauser allemand; les remingtons, spencers, peabodys, martini-henrys, etc., sont aussi très nombreux. L'artillerie, composée surtout d'anciens canons lisses en bronze et de fusils de rempart surannés, est peu portative et n'a pas grande précision; ils en font, du reste, rarement usage.

Pour finir de dépeindre ces Irréguliers qui ont fait tant de mal au corps expéditionnaire, disons que leur uniforme (!) comporte une veste et un pantalon légers de laine bleue. Les jambes, depuis le bas du genou jusqu'à la cheville, sont protégées par des bandes de toile de la même couleur. Quant à la coiffure, elle varie beaucoup. Le plus souvent, elle consiste en un vaste chapeau à larges bords, doublé ou non à l'intérieur d'une étoffe semblable à celle de tout l'habillement.

De grands drapeaux noirs de forme carrée, bordés de blanc et portant sur le fond le nom du chef et de la fraction constituée, achèvent de caractériser l'aspect ordinaire des bandes de Luu-Vinh-Phuoc.

Ces troupes aguerries contre lesquelles se portait la colonne Duchesne allaient encore être servies par un terrain éminemment propice aux embuscades.

Le pays arrosé par la haute rivière Claire est, en effet, un des plus accidentés du Tonkin ; il est, en outre, tellement couvert qu'il est permis de le considérer comme impénétrable là où n'existent pas de sentiers frayés. Rien ne devait être plus pénible pour nos hommes que cette marche dangereuse au milieu de fourrés épais qui, à chaque pas, pouvaient celer un ennemi. Il est tels passages où notre petite troupe eût été infailliblement détruite si elle avait eu affaire à quelques audacieux ; heureusement pour nous, les Pavillons-Noirs ne surent pas profiter des avantages si abondamment mis à leur disposition par l'exubérante nature tropicale. Tant il est vrai qu'il ne suffit pas d'avoir le nombre pour gagner des batailles, mais qu'il faut encore savoir user, et user intelligemment, de toutes les forces éparses dont la réunion crée ce faisceau de la fable que nul ne peut rompre.

Examinée avec l'œil d'un touriste, la vallée de la rivière Claire est réellement magnifique. Au fur et à mesure que le bateau remonte le courant dont les gouttelettes brillantes rejaillissent sur le bordage, la perspective devient plus pittoresque : les collines, d'abord basses et à peine dessinées, s'élèvent peu à peu, montrant leurs formes sous le modelé ondoyant des hautes herbes ou les voilant sous le dôme ombreux des bois touffus. Sur les rives, très peuplées en certains endroits, les rizières se font rares ; de vastes champs de maïs les remplacent, semblant s'étendre à perte de vue, par delà les haies de bambous épineux ou les massifs de joncs élancés dont les pieds trempent dans l'eau verte.

Cet aspect riant et tranquille se maintient jusqu'à Phu-Ninh. Ici, le *phu* (préfet) attend la colonne, avec des présents. Parmi les gens de son entourage, nous remarquons un curé annamite qui nous salue d'un jovial *requiescant in pace!*... La rencontre de ces notables personnages fournit quelques renseignements nouveaux : les Annamites du phu estiment à 5000 le chiffre total des Pavillons-Noirs qui battent la province de Tuyen-Quang et le pays compris entre le fleuve Rouge et la rivière Claire ; une partie de ces Irréguliers occupe solidement le point de Yuoc, à 9 kilomètres environ en aval de Tuyen-Quang, — fait que nous connaissions déjà. Le passage de la *Trombe* et du *Revolver* a laissé des traces que le courant charrie au grand épanouissement des corbeaux : les *machabées* jalonnent la route.

A tout instant, le paysage revêt un caractère particulier : c'est un véritable décor qui se déroule aux yeux charmés du spectateur, présentant successivement et sans interruption des beautés inaperçues. Les collines deviennent montagnes et la roche perce le sol ;

les lataniers font miroiter sur les pentes leur feuillage luisant, soleil reflétant un autre soleil. La rivière elle-même se modifie à chaque détour, changeant les lointains et variant les lignes harmonieuses ou heurtées de l'horizon : tantôt calme, profonde, d'une limpidité sombre entre ses berges rocheuses couvertes de verdure; tantôt étroite et rapide, heurtant ses eaux torrentueuses au granit et laissant à peine un chenal sinueux où les canonnières s'engagent prudemment, frôlant l'obstacle de leurs tôles sonores : ici, élargie en nappe où le sable met une teinte d'or; là, perdue dans un fouillis d'îles empanachées de roseaux; — partout fraîche, pure et vraiment digne de son nom.

Mais le crépuscule arrive tout d'un coup, éteignant les couleurs, effaçant les contours, fondant les plans successifs en une opacité qui s'épaissit de minute en minute; avec les dernières lueurs, qui semblent flotter avant de disparaître, monte dans l'air accalmi le concert nocturne des hôtes des forêts tropicales : concert étrange et monotone, inoubliable quand une fois on l'a entendu, fait de susurrements et de vibrations, de notes aiguës et crépitantes, de bourdonnements et de frémissements qui s'enflent en de brusques crescendo comme le souffle agrandi d'une poitrine endormie, et sur lequel, jetée à larges intervalles, plane, mélancolique et douce, la plainte voilée d'un oiseau de nuit....

La flottille a jeté l'ancre au déclin du jour. En raison de la proximité de l'ennemi les dispositions ordinaires de sûreté sont prises : sur l'eau noire aucun feu ne vient trahir la présence des canonnières qui se rangent le long de la berge élevée. De ce côté, une compagnie

de grand'garde couvre le mouillage, assez près pour que les hommes puissent rapidement rejoindre le bord en cas d'attaque, assez loin pour que nulle surprise ne soit à craindre. La nuit, d'ailleurs, est tranquille. En raison de l'exiguïté du logement, les officiers passagers ont dressé leur lit — une simple couverture — auprès de la machine, sur ce plancher en treillage que nous avons dénommé le *caillebotis*. Les troupiers, eux, se sont étendus sur le pont, dans un enchevêtrement compliqué qui se soucie peu de la position relative des dormeurs.

Au petit jour, la marche est reprise. Le temps est magnifique et le soleil, à son lever, met une teinte éclatante sur ce paysage équatorial. La contrée que l'on traverse apporte sans répit à l'œil de nouveaux motifs d'étonnement et d'admiration : l'eau, claire et profonde, d'un beau vert d'aigue-marine aussi gai que celui de la végétation, coule, en certains endroits, au pied même des montagnes dont les flancs boisés se resserrent en formant de véritables gorges. Çà et là des roches moussues se laissent apercevoir au milieu des banians et des fougères : une pagode toute blanche apparaît entre les arbres, ornée de ses dragons aux couleurs vives, qui vomissent des flammes avec des contorsions apocalyptiques; et, pour nous rappeler l'heure actuelle, un corps nu d'Européen pourrit à loisir sur un bloc de granit que lave le courant — morgue primitive.

Tout cela, onde, forêt, temple, cadavre, baigné dans la fraîcheur délicieuse du matin.

A partir de Phu-Doan, dont la petite citadelle abandonnée est entrevue un instant au confluent du Song Chao, le colonel Duchesne fait interroger tous les Annamites rencontrés en rivière; mais ceux-ci n'ap-

prennent rien que l'on ne sache déjà. Une douzaine de kilomètres seulement nous séparent du passage dangereux : la vitesse est ralentie sensiblement et l'on se tient prêt, sur chaque bateau, à riposter à toute attaque qui se produirait sur l'une ou l'autre berge.

Dans l'après-midi, des individus suspects sont signalés sur les hauteurs, à notre gauche, épiant nos mouvements.

L'ennemi ne peut être loin.

Au premier point de débarquement facile, les canonnières jettent l'ancre : les troupes sont mises à terre sur la rive droite, dans une sorte de clairière où les jeunes frondaisons dissimulent mal des traces d'incendies récents, et le colonel Duchesne arrête aussitôt son plan de conduite : pendant que les quatre compagnies suivront la route qui longe de plus ou moins près le cours du fleuve, les trois canonnières continueront à remonter celui-ci en réglant leur allure sur celle de l'infanterie et en se maintenant constamment en relation avec nous ; la rive droite ayant toujours été indiquée comme la mieux défendue, les bateaux recevront par là une protection efficace des fusils du détachement et pourront recueillir celui-ci en cas d'insuccès, assurant ainsi la retraite générale. D'un autre côté, si quelques partis de Pavillons-Noirs venaient à se montrer sur la rive opposée, les pièces à longue portée et les canons-revolvers de la flottille en auraient vite raison. Tout étant ainsi réglé, la colonne est formée et se met immédiatement en marche.

Il est alors quatre heures de l'après-midi.

La route de Tuyen-Quang n'est qu'un simple sentier

à peine tracé et rendu presque invisible par l'envahissement des grandes herbes; elle suit, comme nous l'avons dit déjà, les sinuosités de la rivière, dont elle ne s'écarte pas, jusqu'à Yuoc, à plus de 2 ou 300 mètres, et se développe au milieu d'une végétation touffue, impénétrable, qui l'enserre comme une muraille. Aussi toute troupe appelée à la parcourir doit-elle inévitablement offrir l'aspect si connu du monôme, familier aux étudiants et écoliers de toutes les époques.

On progresse dans l'ordre ci-après : à l'avant-garde, une compagnie de légion fournissant des patrouilles de flanqueurs sur la gauche quand le terrain le permet : — la deuxième compagnie de légion, l'artillerie et les deux compagnies d'infanterie de marine, constituant le gros; — les coolies, avec l'ambulance et les bagages; — enfin, à l'arrière-garde, une section de la 28e compagnie.

Les distances entre les divers échelons sont réduites à leur minimum en raison de l'étroitesse du chemin et de la longueur de la colonne; quoi qu'il en soit, on se trouvera toujours dans d'exécrables conditions au point de vue du déploiement; mais la situation est forcée, et nous sommes obligés de la subir.

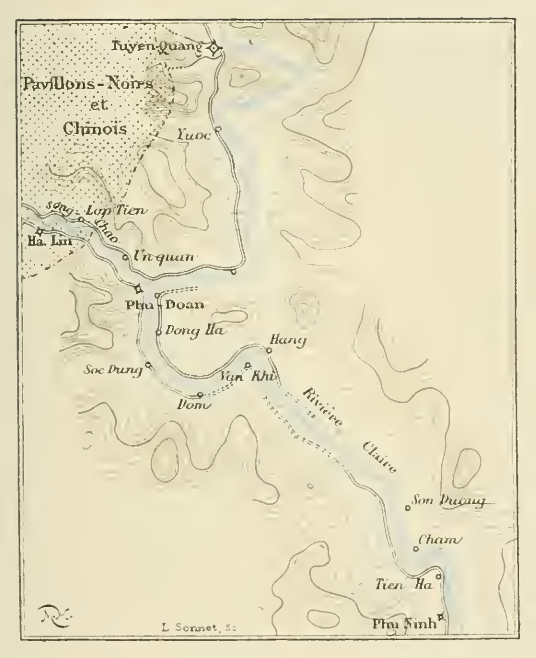
On marche ainsi jusqu'à sept heures du soir. L'extrême pointe s'arrête au delà d'un arroyo peu large mais assez profond, véritable ravin dont les pentes d'argile très raides, rendues glissantes par l'humidité, sont un obstacle sérieux pour les pièces de montagne traînées à bras d'hommes; ce n'est que vers huit heures que l'arrière-garde le franchit à son tour : l'obscurité et le silence sont complets.

Le bivouac est formé en carré, avec une compagnie de grand'garde. On mange comme on peut et l'on s'étend au milieu des herbes qui donnent l'illusion d'un

matelas supportable; en se serrant un peu les uns contre les autres on finit par oublier que pantalons et chaussures distillent encore l'eau du ruisseau voisin, et, si l'on sent tomber sur son crâne la fraîcheur de la nuit, c'est que l'on rêve à coup sûr hydrothérapie.

Le 19, au matin, dans l'engourdissement du froid, le camp est levé; bientôt un bon soleil va ranimer les esprits et sécher les vêtements. On avance *piano*, dans le plus grand ordre, sans bruit, l'infanterie de marine en tête, la 28e compagnie d'avant-garde. L'ennemi est certainement prévenu de notre approche, car, vers minuit, une canonnière a envoyé quelques obus sur de prétendus feux aperçus dans le nord, adressant ainsi aux Pavillons-Noirs notre carte de visite. Il est d'ailleurs impossible d'y voir à dix pas, aussi bien à droite qu'à gauche, tant les roseaux sont élevés et touffus; — un vrai fourré, très inquiétant.

Où se trouve l'escadrille?...



La rivière Claire.

III

Trois coups de fusil.

Vers sept heures, trois détonations se font entendre à intervalles égaux : simple signal sans doute....

Les éclaireurs s'arrêtent.

A une centaine de mètres sur le flanc gauche, un toit de paille se détache sur les verdures des arbres. Une patrouille, se glissant entre les broussailles, oblique de ce côté; au même moment éclatent quelques coups de feu : ce sont les hommes de pointe qui ont tiré sur deux sentinelles chinoises. Le sous-lieutenant qui commande la section de tête, M. Schuster, tombe mortellement frappé d'une balle qui lui traverse la poitrine. La fusillade crépite alors sur toute la ligne ennemie, avec une intensité effroyable, et une grêle de plomb couvre la compagnie d'avant-garde.

Un peu de désordre, d'abord.

Le capitaine Herbin étudie lestement la situation et reconnaît que le feu part d'une colline toute hérissée de bambous et de grands arbres, dont le sommet nous domine à 100 mètres à peine. Rapidement les sections se déploient et répondent à l'adversaire: celui-ci reste

d'ailleurs complètement invisible, et n'étaient quelques lambeaux de fumée qui filtrent entre les branches sur la position à conquérir, on ne saurait au juste dans quelle direction riposter.

Les balles pleuvent de toutes parts, coupant avec un bruit sec les tiges des roseaux : en haut résonnent les trompes de cuivre des Pavillons, en bas on n'entend que les voix des chefs dominant le vacarme assourdissant de la lutte et commandant les salves qui, peu à peu, s'échelonnent plus régulières et plus calmes.

A 20 ou 30 mètres en arrière et à gauche de notre chaîne s'élève une petite digue. Le commandant Bouguié y fait déployer la 25e compagnie qui tente aussitôt un mouvement tournant pour prendre d'écharpe la ligne des défenses ennemies. Les deux *sifflets* de 4 se sont mis en batterie à moins de 200 mètres et tirent à outrance ; les légionnaires sont en réserve. Au bout d'une demi-heure, le colonel Duchesne arrête le mouvement de la 25e et le fait reprendre par une des compagnies étrangères qui se fraye péniblement un chemin dans la *brousse*, pendant que le commandant Bouguié reçoit l'ordre de traîner sur le front le combat en longueur.

Où sont les canonnières ?... Telle est la question que l'on se pose de nouveau ; une patrouille de la 28e envoyée vers le fleuve revient sans les avoir aperçues ; leurs 90 millimètres seraient cependant fort utiles, plus utiles que la veille, à minuit. Il est vrai que les pointeurs ne verraient, comme nous, pas grand'chose, et seraient peut-être, s'ils étaient là, bien empêchés de trouver un but à leurs pièces.

Pendant deux heures et demie la situation reste la

même ; les Pavillons-Noirs ne ralentissent pas leur feu et nous font subir des pertes sensibles ; les munitions d'artillerie baissent, les cartouches aussi ; nos salves se succèdent à de plus longs intervalles.

Enfin la compagnie de légion se dépêtre de ce labyrinthe inextricable et tombe sur le flanc des Chinois qui, surpris et craignant pour leur ligne de retraite, abandonnent immédiatement la place.

La 25e et la 28e se rassemblent tandis que la deuxième compagnie de réserve se porte en avant et, après elle, le gros de la colonne. On côtoie un instant la rivière : la lutte recommence.... De la berge opposée et de la tenaille de Yuoc partent de nombreux coups de fusil auxquels on riposte sans cesser de marcher. Bientôt nos salves se font seules entendre : nous sommes définitivement les maîtres du terrain.

A dix heures et demie tout le monde est réuni au campement même des Irréguliers.

On déjeune.

Les instants de repos qui suivent permettent de reconnaître les pertes. Une trentaine d'hommes sont hors de combat. A elle seule la 28e compagnie, qui s'est trouvée en chaîne pendant plus de deux heures, a huit tués et treize blessés. Les tranchées de Yuoc reçoivent nos morts sur lesquels le pasteur protestant récite les dernières prières, et l'*Éclair*, qui a rejoint la colonne, prend à son bord les blessés qu'il remontera jusqu'à Tuyen-Quang. En même temps les quatre compagnies se réapprovisionnent de munitions, car nous avons encore 9 kilomètres à parcourir et rien ne prouve qu'il ne faudra pas recommencer la bataille avant d'arriver au but.

Quoi qu'il en soit, ce premier succès nous permet de

juger des dispositions prises par les Pavillons-Noirs.

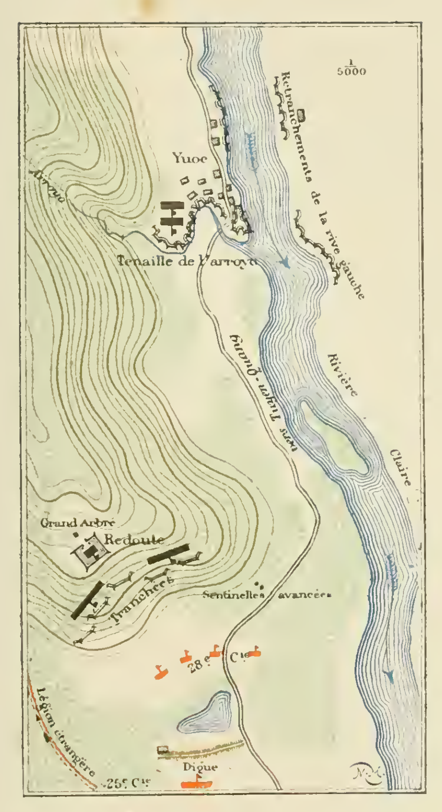
Comme il est facile de s'en rendre compte en jetant un coup d'œil sur le croquis, le centre de résistance était placé en avant de Yuoc, sur l'arroyo qui borne le village au sud. La courbure même de cette ravine et sa profondeur en faisaient la ligne de défense principale sur la route qu'elle couvrait de feux croisés : une simple tranchée à flanquements la renforçait en ce point.

Du côté de la rivière, une succession d'ouvrages analogues, complétés par l'organisation identique de la rive opposée, suffisait à fermer le passage.

En se reportant à la carte on remarque que le sentier du fleuve est commandé, à gauche, par un chapelet de hauteurs boisées d'un relief moyen : c'est sur l'une de ces croupes, à 200 mètres du ruisseau, que s'élevaient les retranchements qui arrêtèrent tout d'abord le détachement et dont l'évacuation fut la conséquence de notre mouvement excentrique vers l'ouest.

Ces derniers se composaient d'une redoute constituée par un fort tambour casematé en rondins, crénelé sur trois de ses faces et dominé par un grand arbre où se tenait un poste d'observation, et, un peu en contrebas, d'une série de cinq tranchées battant et enfilant la route : le tout dissimulé derrière un masque de verdure et absolument invisible. On conçoit que, dans de semblables conditions et à si courte distance, les pertes aient été considérables et les blessures mortelles.

Le camp était établi à Yuoc même, dans de misérables paillottes que les vaincus durent quitter en toute hâte, y abandonnant armes, munitions, poudre, outils, effets d'habillement, objets de toute nature. Sur les feux, restés allumés, achevait de se préparer le repas du matin qui devait être si léger aux estomacs chinois et si



Combat de Yuoc.

agréable à ceux de nos coolies. Quelques papiers, trouvés dans un coffret, ne nous renseignaient malheureusement pas sur les difficultés qui pouvaient nous attendre encore.

Une question, ici, se pose naturellement pour définir d'une façon absolue la journée du 19 novembre : quel était le nombre de nos adversaires et quelles furent leurs pertes?

En ces sortes de statistiques on a rarement dit la vérité, officiellement ou officieusement. La seule donnée sur laquelle on puisse se baser pour établir un chiffre certain repose sur l'étendue du campement occupé par les soldats de Luu-Vinh-Phuoc, campement qui renfermait des abris suffisants pour loger un millier d'hommes. Mais il ne paraît pas probable que nous ayons eu affaire à si forte partie; comme effectifs, des deux côtés les chances devaient être égales.

Quant aux pertes, il est encore plus difficile de les apprécier, morts et blessés étant d'ordinaire enlevés aussitôt du champ de bataille. D'après la quantité de cadavres aperçus et les indices les plus sérieux, les Pavillons-Noirs semblent avoir eu une soixantaine des leurs hors de combat. Cette évaluation peut paraître faible, mais il ne faut pas oublier que ceux-ci ont lutté presque constamment sous la protection de leurs ouvrages et ont été à peine entrevus de nos troupes de première ligne pendant toute la durée de l'attaque.

Si l'on veut bien se reporter au croquis de la rivière Claire on voit qu'à partir de Yuoc celle-ci oblique brusquement vers l'est pour revenir dans la direction de

Tuyen-Quang, en formant un angle sphérique assez aigu dont la route constitue la corde, abandonnant ainsi complètement la rive qu'elle avait jusque-là suivie de très près. C'est à trois heures que, le signal du départ étant donné, l'avant-garde s'ébranlait, en même temps que les cagnas abandonnées étaient livrées aux flammes. Des trois canonnières, deux avaient dû rester en arrière, la *Mutine* et la *Bourrasque*, leur tirant d'eau ne leur permettant pas de remonter plus loin; l'*Éclair* seul, avec les blessés, pouvait atteindre le but en admettant que les bancs de sable, fréquents dans ces parages, ne vinssent pas entraver sa marche. A cette saison de l'année, en effet, le niveau du fleuve est très bas, et, sans la crue partielle due aux pluies de la semaine précédente, il eût été impossible au capitaine Leygue de venir à bout des obstacles qui hérissent cette partie de la vallée.

Les 9 kilomètres qui restent à franchir avant d'entrer à la citadelle ne sont ni moins accidentés ni moins pénibles. Au début, le chemin s'enfonce entre deux chaînes de hauteurs boisées dont il suit le thalweg embroussaillé : c'est un défilé qui se prolonge sur une longueur de plus de 3000 mètres et dans lequel le détachement ne pénètre et ne progresse qu'avec la plus grande prudence.

Le jour baisse.

Devant, derrière, à droite, à gauche, sur toutes les pentes, un réseau serré d'arbres et de plantes dont l'œil n'aperçoit que la lisière ou la surface. L'ombre semble s'épaissir et sourdre de ces masses de verdure que n'agite aucun frémissement. Un silence absolu, étrange, insolite, s'étend sur cette morne nature et glace les cœurs les plus courageux. On se sent imprégné malgré

soi de l'horreur qui se dégage de ce paysage funèbre, horreur augmentée par l'appréhension des embûches qui y sont peut-être dressées. Il n'y a pas une oreille qui ne soit dans l'attente du premier coup de fusil que les échos s'apprêtent à répercuter; l'imagination surexcitée croit percevoir le crépitement lointain de la fusillade : une fusillade sourde comme l'air, sombre comme les montagnes, et qui va coucher là, sur le sentier caillouteux, tous ces hommes piétinant dans les traces les uns des autres avec une apparence de convoi mortuaire. Les yeux fouillent chaque arbre, chaque buisson, pour y découvrir un adversaire invisible.... Les hurlements de la trompe ne vont-ils pas retentir au sommet de ces rochers?...

Mais les minutes s'écoulent et rien n'arrête la marche : nulle détonation n'éclate, nulle balle ne siffle; aucun blessé ne tombe, aucun ennemi n'apparaît.... Les collines s'ouvrent enfin, le défilé s'élargit, le demi-jour croît, l'air circule plus librement : c'est la plaine! Le passage dangereux est franchi.... Alors tous les visages se détendent, les langues se délient et le colonel Duchesne, jusque-là soucieux, laisse échapper un soupir de soulagement.

Après une courte halte la colonne repart.

Malheureusement le sol devient mauvais; la route traverse çà et là des fondrières où l'artillerie s'enlise, des ponts disjoints qui achèvent de se rompre, des arroyos profonds où les glissades font perdre un temps précieux. Les dernières lueurs crépusculaires se sont éteintes et rien n'indique encore la proximité du gîte. On avance lentement en raison de l'obscurité et des dif-

ficultés du terrain.... Voici enfin quelques pagodes qui blanchissent entre les arbres. Pour éviter toute méprise, les clairons de l'avant-garde sonnent bruyamment la marche des légionnaires : la citadelle y répond. Bientôt les ténèbres s'éclairent de points lumineux; des torches se montrent, portées par les lihns[1] de la garnison : nous sommes arrivés.

Après une soirée et une nuit que l'hospitalité de nos frères d'armes de Tuyen-Quang a rendues délicieusement réparatrices, le colonel Duchesne achève le dégagement de la place en rayonnant autour de celle-ci et refoulant au loin les quelques retardataires que la défaite de la veille n'a pas dispersés; l'artillerie de la citadelle et celle des canonnnières appuient les opérations de la colonne qui rencontre, du reste, très peu de résistance. Le 21 et le 22 l'ennemi est devenu invisible et les villages de Dong-Yên et de Yên, complètement abandonnés des Pavillons-Noirs, sont livrés aux flammes.

Au reçu du rapport adressé à Hanoï par le colonel, le général Brière de l'Isle faisait paraître l'ordre du jour suivant :

ORDRE GÉNÉRAL.

Le général commandant le corps expéditionnaire est heureux de porter à la connaissance des troupes les brillants succès remportés par M. le colonel Duchesne sur les Pavillons-Noirs et les Réguliers du Yun-Nan concentrés et fortement retranchés sur la rive droite de la rivière Claire, dans la région sud de Tuyen-Quang.

Le 19 novembre, à Yuoc, après quatre heures d'une lutte

[1] Tirailleurs indigènes.

opiniâtre, l'ennemi était mis en pleine déroute et fuyait dans la direction de l'ouest.

Le 20, la colonne, sortant de Tuyen-Quang, détruisait tous les retranchements élevés par les Chinois dans les villages environnants et brûlait leurs approvisionnements.

L'ennemi est poursuivi la baïonnette dans les reins.

La canonnière l'*Éclair* a pris une part active aux deux opérations.

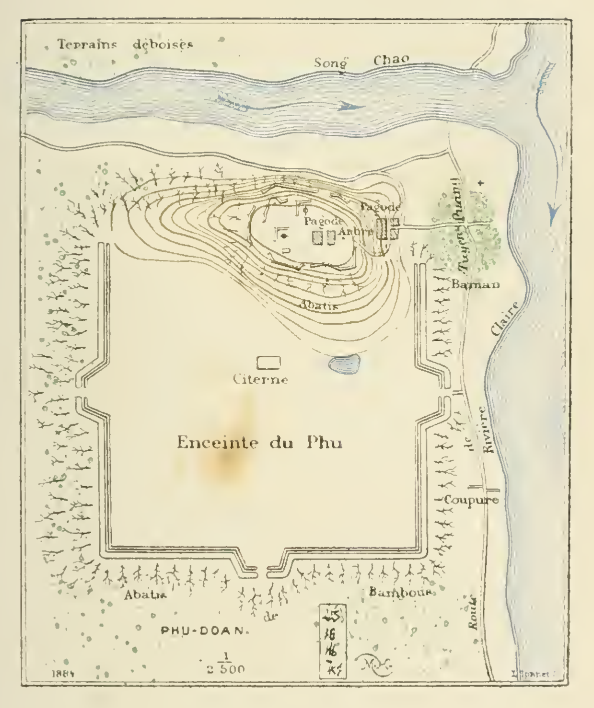
Nos pertes sont de huit tués, dont M. le sous-lieutenant Schuster, de l'infanterie de marine, et vingt-cinq blessés, dont M. Gœury, lieutenant à la légion étrangère.

Au quartier général, à Hanoï, le 24 *novembre* 1884.

Le général commandant le corps expéditionnaire,

Brière de l'Isle.

En même temps que se poursuivait le déblaiement des approches de la place, les légionnaires de la colonne s'installaient à la citadelle tandis que leurs camarades de Tuyen-Quang organisaient leur départ; de telle sorte que, le 23, les quatre compagnies reprenaient en sens inverse le chemin déjà parcouru. Les canonnières les recevaient à leur bord à l'endroit précis où, quelques jours plus tôt, s'était effectué le débarquement, et la descente se faisait sans incident et sans encombre jusqu'au confluent du fleuve Rouge.



Citadelle de Phu-Doan.

IV

Sur la rivière Claire.

A Bac-Hat le commandant Bouguié trouvait l'ordre de convoyer vers Tuyen-Quang un certain nombre d'embarcations chargées de vivres et un troupeau de bêtes sur pied, destinés au ravitaillement de la place : mission dangereuse peut-être, désagréable à coup sûr. C'étaient d'abord soixante-dix-huit têtes de bétail que le *Rurimaru* ne pouvant, en raison de son tirant d'eau, transporter sur la haute rivière, laissait aux soins de la 28e compagnie, — la 25e étant restée à Phu-Doan avec deux canonnières en détresse. Les vainqueurs de Yuoc, triste revers de fortune, se transformaient en bouviers!...

Cette *tuile* allait du moins procurer aux convoyeurs l'occasion de lier connaissance avec la route de terre qui, sur la presque totalité du développement de la rive droite, côtoie le bord de l'eau.

Le matin du second jour de marche la petite colonne voyait son troupeau réduit de douze individus ; heureusement pour sa responsabilité les villages ne manquaient pas pour recompléter l'effectif chemin faisant. Cette migration tout à fait patriarcale allait se pour-

suivre pendant une semaine avec des incidents divers : le sentier était si étroit, le convoi si long et les rizières si plantureuses !

L'aspect du détachement n'était pas dénué d'un certain pittoresque : en tête progressait avec dignité un coolie porte-étendard flanqué des deux éclaireurs d'avant-garde; venaient ensuite, dans un désordre plus réel qu'artistique, quelques tirailleurs tonkinois encadrant les septante-huit quadrupèdes; enfin, l'escorte d'infanterie de marine.

Alerte !... Voici la coupure d'un arroyo profondément encaissé....

Existe-t-il un pont ?... S'il n'y en a pas, tout est pour le mieux ! Mais il y en a un.

Deux cas alors se présentent : le passage est facile, les planches sont en bon état et la largeur est très suffisante : le ruminant, être pratique, préférera descendre dans le ravin, ou bien, s'il se risque sur le pont, ce sera avec une adresse et une présence d'esprit telles qu'un de ses pieds se prendra presque à coup sûr entre deux poutres : il faudra naturellement écarter ou enlever les madriers, laisser choir l'animal à l'eau et le repêcher — à cause de la responsabilité. Si le passage est risqué, si par exemple le bois, vermoulu et effrité, n'offre qu'un point d'appui tout à fait incertain, alors les bœufs s'obstineront à prendre cette direction : ils se presseront, se bousculeront à l'entrée, s'entassant les uns sur les autres, et rien ne les contraindra à descendre dans l'arroyo pour remonter tranquillement de l'autre côté. Chacun d'eux arrivera à franchir l'obstacle à son tour, mais au prix de quels efforts !... Il flairera

d'abord le bout des planches, regardera posément à droite et à gauche comme pour mesurer la profondeur, puis, prenant une décision ferme, se lancera d'un bond formidable, démolissant une partie des bambous disjoints ou des troncs à demi pourris. L'opération ainsi menée à bien, le quadrupède ragaillardi filera avec empressement dans la rizière voisine pour se remettre, avec une bonne lampée d'herbe fraîche, de sa vive émotion.

Calcul : soixante-dix-huit bœufs à une minute chacun, en moyenne ; total, une heure un quart pour le passage.

Et nous négligeons la durée d'écoulement des Européens et des Annamites!

On croira aisément, après cela, que le soir venu l'escorte arrivait enfin quelque part, fourbue, éreintée. Avant de songer au repos il restait encore à chercher ou à confectionner un parc pour ces excellents herbivores, à placer petits postes et sentinelles, à organiser le campement, etc., etc. Entre temps l'obscurité s'était faite et le rayonnement nocturne amenait un refroidissement très vif. A la suite d'un repas sommaire on se couchait dans la rosée, sous les étoiles, avec le brouilllard comme manteau.

Il semble qu'alors chacun ne devait plus penser qu'au sommeil, la fatigue chassant la mauvaise humeur. Mais l'esprit, débarrassé de ses préoccupations, tombait sans effort sous le charme des splendides nuits orientales: l'imagination, tenue en laisse pendant le jour, reprenait son essor et jouissait délicieusement d'un vagabondage intraduisible dans le calme assoupi de l'air. Après la réalité prosaïque, la poésie du rêve.... Heures exquises que l'on voudrait vivre toujours et qui ne sont qu'une courte étape de joie sur le chemin de l'existence!

Il est bien peu de gens, croyons-nous, qui ne trouvent pas, en fouillant dans leur mémoire, de pareils souvenirs: pour nous, nous nous rappellerons toujours volontiers ces épaves heureuses du passé, ces nuits magnifiques de novembre sur la rivière Claire, dans un paysage incomparable!... L'ordre était établi, la sécurité commune assurée; à la douce clarté de la lune on pouvait voir miroiter autour de soi les belles feuilles du palmier-éventail; le susurrement continu des insectes montait au sein de l'atmosphère endormie où paraissait

flotter une transparente vapeur. A une centaine de pas. l'ombre portée des massifs de bambous s'éclairait à la lueur d'un feu minuscule sur lequel se silhouettaient, en des poses variées, les hommes d'un petit poste; plus loin, en haut d'un mirador, le lihn de faction, immobile; en bas, la sentinelle européenne marchant de long en large et sondant du regard les collines environnantes.... Sous la couverture d'un troupier, un petit boy s'était glissé sournoisement après avoir dévoré son gâteau de riz, tandis qu'un peu à l'écart un groupe de coolies bavardaient, en fumant à la ronde la même pipe rustique....

Mais les images se brouillent, les lignes se mêlent, les perspectives se déplacent, dansent et se confondent: la matière a vaincu l'esprit et le sommeil est roi....

Tels se passèrent, à peu de variantes près, les derniers jours de novembre. Le bétail sur pied enfin rendu à Tuyen-Quang, il fallut de nouveau recommencer l'étape avec les jonques de vivres. Cette fois, si, d'une façon générale et sauf à de certains passages difficiles où l'escorte dut se mettre à l'eau, le labeur fut moindre, on peut dire que le spleen augmenta; car rien n'est plus monotone qu'une navigation sur embarcations indigènes quand on remonte un cours d'eau à une allure dérisoire.

Le 7 décembre, les deux compagnies d'infanterie de marine se trouvaient réunies à Phu-Doan. Là, un peu en amont du Song Chao, était échouée la canonnière la *Bourrasque* que sa sœur, la *Mutine*, s'efforçait en vain de déhaler. Les dires des rares habitants restés sur les lieux affirmaient la présence des Pavillons-Noirs à moins

de vingt kilomètres dans le nord-ouest, Ha-Lin étant signalé comme un de leurs centres de ralliement principaux. Ces diverses circonstances décidèrent du séjour à Phu-Doan de l'infanterie de marine.

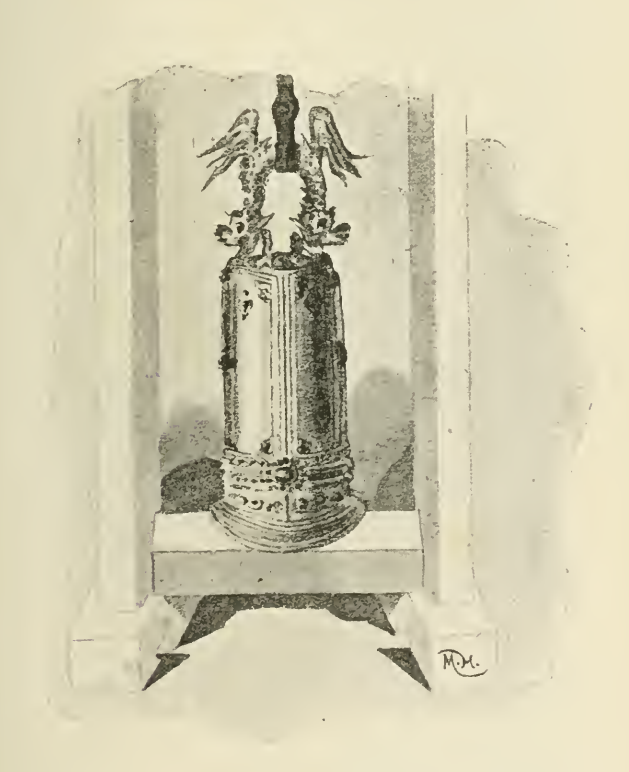
Les travaux de défense et d'installation furent entamés sans perdre une minute. La 25e compagnie occupa l'angle nord du confluent tandis que la 28e s'établissait dans l'enceinte même du phu; celle-ci était en assez bon état, mais offrait un développement trop étendu pour nos faibles effectifs. La véritable clef de la position et le seul point à organiser solidement était le sommet du mamelon que l'on voit représenté en haut du croquis, lequel sommet servait d'assise à une pagode de construction récente.

Les parapets du phu, ses fossés et le terrain des approches jusqu'à une distance considérable étaient couverts d'une végétation serrée de roseaux, de bambous épineux et d'arbres de toutes tailles dont le lacis presque inextricable allait donner grand mal aux travailleurs. Nos hommes ne disposaient en effet, pour éclaircir les abords, que des outils portatifs de compagnie. Tant bien que mal le fer et le feu vinrent à bout de la besogne.

Pendant ce temps la première tranchée s'ouvrait devant la pagode[1], au pied d'un superbe camellia, asile fleuri de toute une population ailée aux brillantes cou-

[1] C'est dans cette pagode que se trouvait la cloche dont nous donnons le dessin et qui mesure 1^m,20 de hauteur totale sur 0^m,40 de largeur. Le bronze, délicatement ouvragé, orné d'inscriptions longitudinales en caractères chinois gravés dans le métal, et d'une belle teinte chaude à reflets dorés, possédait une sonorité remarquable.

leurs; deux plates-formes recevaient les pièces de 4 constituant la grosse artillerie de la place; enfin une gabionnade semi-circulaire, tournée vers les montagnes



de l'ouest, abritait le hotchkiss emprunté à l'une des canonnières.

La 25ᵉ compagnie édifia ses cases dans le périple de

ses retranchements; la 28[e] profita des locaux existants et cantonna dans les deux pagodes du mamelon, en haut et en bas. Un banian de dimensions respectables, puisqu'il ne mesurait guère moins de 100 mètres de circonférence au pied de ses branches, séparait l'infanterie de marine d'un poste de tirailleurs tonkinois campés sur la berge et chargés de la garde d'une demi-douzaine de jonques, reste du convoi.

Nous avons dit déjà que le village annamite, dont on pouvait voir les paillottes sur la rive gauche, en face du confluent, était presque totalement abandonné de ses habitants valides. Le préfet qui, malgré la rigueur des temps, était demeuré à la tête de son district, reçut asile, ainsi que ses serviteurs, dans la citadelle transformée, et put dormir en toute sécurité sous la protection de nos baïonnettes. Sa présence se manifesta d'ailleurs agréablement, car elle nous valut à plusieurs reprises différents cadeaux en vivres frais et poisson, qui varièrent à merveille la monotonie du bœuf conservé et des biscuits réglementaires.

La situation se modifia dans le courant de décembre par l'arrivée de deux nouvelles canonnières envoyées d'Hanoï pour tenter, mais sans succès, le déséchouage de la *Bourrasque*. Presque à la même époque, un détachement composé d'une compagnie d'infanterie de marine et d'une compagnie de tirailleurs algériens renforçait la garnison en attendant qu'il la remplaçât tout à fait.

La fatigue, au surplus, commençait à se faire sentir. La mauvaise nourriture, le manque de confort, l'humidité et la fraîcheur nocturnes, le surmenage, l'impaludisme et bien d'autres causes encore avaient décuplé le nombre des fiévreux et des dysentériques; une tombe

s'était ouverte dans le sable gris de la berge, à l'ombre du banian, au milieu des roseaux. Le dénûment était complet. Après tant de nuits passées à la belle étoile les hommes n'avaient plus sur le corps que des loques sordides les garantissant mal des intempéries et leur rendant d'autant plus sensible la transition de la cha-



leur du jour au froid piquant des ténèbres. L'ingéniosité individuelle remédiait tant bien que mal à cet état de choses : des ficelles, savamment disposées, retenaient les morceaux de pantalons trop flottants ou atténuaient le bâillement progressif de semelles disjointes ; une mixture terreuse avait remplacé le savon pour le lavage d'un linge devenu diaphane et très rare : en un mot, le

poste de Phu-Doan, nouvelle Cour des Miracles, suait la misère.

Le jour de Noël de l'année 1884 devait marquer, pour la 25e et la 28e compagnie, le terme de cette longue colonne. Aussi le réveillon fut-il vraiment pantagruélique et par la quantité des victuailles et par la dose de joyeuse humeur.

Sous le feu éblouissant de deux bougies plantées dans des goulots de bouteilles — vides — en guise de chandeliers, passèrent et disparurent successivement l'*endaubage*[1] sauté, un poulet mort d'inanition, présent du mandarin, et, *horribile dictu*, une marmite de haricots; le tout arrosé du vin de cambuse et du tafia de distribution. Quadruple orgie de lumières, de viandes, de farineux et d'alcools, qui se prolongea jusqu'au milieu de la nuit.

Le 26 décembre, au matin, par une brume intense, le départ avait lieu sur jonques et, sans incidents, la flottille descendait à bonne allure la rivière, puis le fleuve Rouge jusqu'à Sontay. Là, le colonel de Maussion accaparait les deux compagnies pour exécuter une chasse aux pirates annamites signalés sur le Day. Après quatre journées laborieusement employées à une pénible et inutile recherche il nous était enfin donné de revoir les quais de la Concession et de reprendre nos quartiers à la citadelle d'Hanoï.

---

[1] Viande de conserve.

V

Préparatifs.

L'année nouvelle, comme le faisait remarquer le commandant du corps expéditionnaire, débutait sous d'heureux auspices.

Le général de Négrier venait en effet d'obtenir à Nui-Bop un succès éclatant : six cents Chinois étaient — officiellement — restés sur le champ de bataille, et deux batteries Krupp légères, abandonnées par eux dans leurs retranchements, tombaient entre nos mains. Aussi y avait-il tous les jours foule, foule animée et exultante, chez la *mère de Beire*, ce rendez-vous général des officiers de toutes armes en séjour ou de passage à Hanoï.

Les bruits belliqueux s'affirmaient. Ce n'étaient plus, disait-on, de petites colonnes qui allaient opérer, mais bien le corps expéditionnaire en entier; tout ce qui était valide, en bon état, hommes, animaux ou matériel, avait ordre de se tenir prêt à marcher; seuls, les malades et les éclopés auraient la garde du Delta — et le nombre de ces malchanceux était assez élevé pour

que la protection fût efficace. Enfin, le fameux ballon, délaissé depuis Hong-Hoa, faisait derechef parler de lui. Or — la remarque fera peut-être sourire — quand le ballon entrait en cause, personne, au Tonkin, ne doutait que de grands événements fussent proches.

Donc, en janvier 1885, le ballon, imaginativement parlant, était dans l'air. Mais ce qui donnait beaucoup plus de poids aux dires, c'était l'arrivée presque incessante de troupes de renfort, de canon, de mulets, de chevaux de bât et même de voitures charretières de dimensions restreintes; c'était aussi l'organisation militaire des coolies, enrégimentés, répartis en compagnies avec leurs chefs spéciaux, leur cadre européen de conduite et leur semblant d'uniforme constitué par un rectangle d'étoffe numéroté, cousu sur le *kê-o*[1].

Des faits et des racontars il ressortait clairement qu'à l'état-major on préparait une véritable expédition en force dont le but avoué, qui ne demeurait plus un secret pour personne, était la prise de Lang-Son et même l'occupation du territoire tonkinois au nord de cette place.

Deux mois et demi auparavant, d'après certaines conversations tenues avec des officiers de son entourage, le général Brière de l'Isle semblait opposé à une action si divergente, présentant l'inconvénient de déplacer des effectifs considérables et de courir des risques sérieux sans paraître devoir donner, en retour, de résultats bien appréciables. Mais si l'on veut se rappeler les événements qui se succédèrent en France à cette époque il est à croire — et la chose a été assurée — que cette

[1] Sorte de tunique que portent les indigènes.

expédition était voulue et ordonnée par le gouvernement d'alors.

Prévoyant tout, le commandant en chef du Tonkin avait fait la part de la pression métropolitaine et, bien que désapprouvant peut-être dans le fond l'opération exigée par d'absurdes politiquailleries, il avait tout réglé pour entreprendre celle-ci le moment venu.

Nous croyons personnellement ceci : c'est que si le général Brière de l'Isle eût été libre de ses actes, il eût sacrifié sans regret la gloire tentante d'une brillante offensive et nous eût épargné, par là, les tristes revers qui devaient suivre la prise de Lang-Son.

Quoi qu'il en soit et quelles qu'aient été les causes qui amenèrent la colonne dont nous allons donner le récit, on peut dire que celle-ci fut préparée avec un soin, une attention, une prévoyance dont nul, jusque-là, n'avait eu le génie.

Le commandant Rivière, qu'une flambée d'enthousiasme a, comme Bobillot, entouré d'une auréole démesurée — car en France on décerne volontiers, de notre temps, des brevets d'héroïsme — n'avait pu que mourir bravement en soldat : Courbet, lui, marin remarquable, s'était emparé de Sontay comme on s'empare d'un navire ennemi : à l'abordage : quant au général Millot, il n'avait jamais rencontré, à vrai dire, — pas plus dans ses *trois affaires capitales* que dans ses *quarante-sept combats plus ou moins importants* — d'obstacle réellement digne de ce nom. Personne, jusqu'alors, n'avait eu l'occasion ou la pensée de mettre en pratique cette vérité fondamentale de l'art de la guerre qu'une campagne ne s'improvise pas de prime-saut et que l'on gagne les batailles autant que l'on en assure d'avance le succès. Ainsi que nous le déclarions

au début de cet ouvrage, nous nous sommes imposé de ne pas soulever de controverses, mais nous estimons que si, plus tard, les commandants militaires au Tonkin se sont montrés prudents, réfléchis et soucieux de l'imprévu, c'est au général Brière de l'Isle qu'on le doit.

Des conversations échangées journellement à Hanoï à cette époque de notre récit se dégageait une confiance inébranlable, confiance que nous avons déjà essayé de faire ressortir. C'est qu'il est essentiel pour un chef, fût-ce le plus humble des chefs subalternes, qui sait ce que c'est que la responsabilité et en pèse si souvent le fardeau en campagne, d'avoir la conviction ferme de ne pas être engagé en aveugle, de sentir une direction, une idée suivie, logique, qui mette son esprit en repos et lui permette de communiquer son élan à ses hommes, de leur donner, si l'on veut nous pardonner cette expression, l'audace du courage.

Le soldat, quoi qu'on fasse en temps de paix, reste toujours un peu machine en temps de guerre, surtout au combat, où sa personnalité s'efface devant le danger. Au moment critique, quand le péril est partout, son regard va droit à celui qui commande. Comment ne pas reconnaître que si, en toutes occasions, il voit ses supérieurs assurés du succès, s'il les entend soutenir et développer cette certitude dans les mille entretiens journaliers où l'homme dévoile à son insu le fond de sa pensée, comment, dis-je, ne pas reconnaître que ce soldat, victorieux par avance, a triplé de valeur?

Et qu'a-t-il fallu pour animer cette bravoure latente qui sommeille même chez les moins bien partagés d'entre nous? La perspective de marcher à un but net-

tement défini en joueur heureux, les atouts en main!... Or, cette perspective, cette conviction, répétons-le, chacun l'avait, non seulement à Hanoï, mais dans tous les postes occupés par nos troupes. Aussi y eut-il dans la capitale du Delta une explosion d'enthousiasme lorsque parut l'ordre de départ par lequel le général en chef annonçait qu'il prenait personnellement le commandement de la colonne; et quand on apprit qu'un bâtiment était d'ores et déjà désigné pour porter à Hué la nouvelle de la prise de Lang-Son, il n'y eut pas un de nous qui ne s'étonnât presque que ce messager de victoire ne fût pas en route.

La concentration devait se faire autour de Chu, sur le Loch-Nan, dans le nord-est de Bac-Ninh.

Deux brigades étaient formées, l'une sous les ordres du général de Négrier, l'autre sous les ordres du colonel Giovaninelli; c'est à cette dernière que se trouvait attaché le régiment de marche d'infanterie de marine, commandé par le lieutenant-colonel Chaumont.

Pendant leur court séjour à Hanoï, les 25[e] et 28[e] compagnies avaient complété à cent cinquante le chiffre de leurs effectifs; les nuits de l'hivernage étant très fraîches, souvent même froides, les hommes emportaient exceptionnellement la petite tente, dont l'abri ne devait pas être à dédaigner.

Au point de vue matériel, aussi bien qu'au point de vue moral, tout le monde était admirablement préparé.

Le 17 janvier, à midi, les quatre compagnies du 1[er] bataillon (commandant Lambinet) passaient le fleuve et se dirigeaient, par le blockhaus de la rive gauche, vers le canal des Rapides; elles devaient rejoindre à Phu-lang-

Giang une partie du corps expéditionnaire pour être de là envoyées à Chu, où le second bataillon d'infanterie de marine se trouvait déjà réuni.

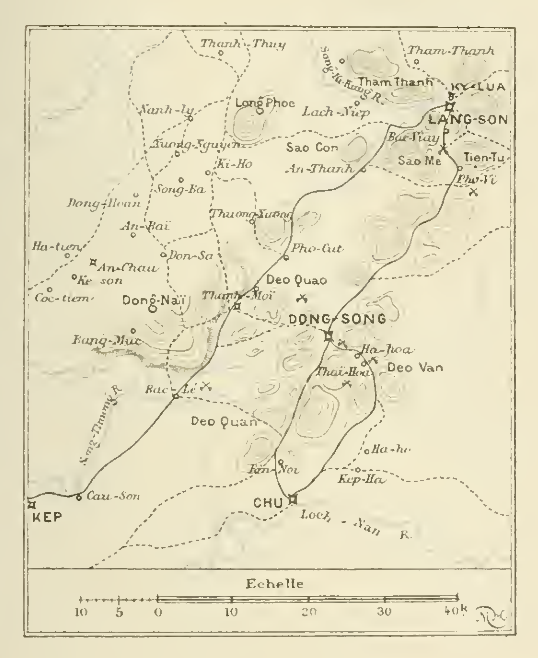
A Phu-lang, quelques journées de repos nous permettaient de jouir encore une fois des plaisirs cynégétiques de la saison et d'assister au gonflement du ballon, apprêté pour une démonstration en avant du Kep. Le plan de l'état-major n'était donc pas d'opérer en suivant l'itinéraire de la colonne Dugenne, par Bac-Lé, mais d'agir en masse en se portant sur les camps retranchés de Dong-Song par une des deux routes qui s'enfoncent dans les massifs montagneux du Deo Quao et du Deo Van.

Dans les derniers jours de janvier, grâce aux allées et venues des canonnières toujours sous pression, la division était entièrement rassemblée autour de Chu. De tous côtés, des tentes ou des baraquements; sur tous les chemins, un fourmillement inexprimable.... Les vivres s'accumulaient sous des magasins improvisés; les coolies recevaient leur destination, ceux-ci pour les compagnies, ceux-là pour les ambulances, d'autres pour les convois. A l'état-major on prenait les dispositions suprêmes et on étudiait le fonctionnement d'un service d'étapes destiné à relier sans cesse la colonne avec les places du Delta et à assurer la régularité de son ravitaillement.

On ne devait pas, en effet, au point de vue de la nourriture, compter sur les ressources du pays. A partir de Chu, on pénètre dans la montagne et l'on ne rencontre plus que de rares villages: d'où la nécessité de ne tabler que sur soi-même. Le point de concentration et ses environs, depuis Lam, à 5 kilomètres en aval sur le Loch-Nan, offraient déjà l'image la plus complète de

la dévastation : nulle trace de culture, partout des champs en friche, des rizières desséchées que l'herbe envahissait ; çà et là quelques plantations de cannes que les troupiers éclaircissaient tous les jours. Des jardins piétinés, des aréquiers saccagés; des cases à moitié détruites, des cendres, des bambous noircis : voilà les premiers plans du tableau. Les rares habitants restés fidèles à leurs dieux lares avaient cherché un refuge sur la rivière, dans de misérables huttes en roseaux qu'ils s'étaient construites; on pouvait les voir errer autour des cantonnements, hâves, déguenillés, sordides, en compagnie de quelques buffles efflanqués aussi pitoyables que leurs maîtres.

La colonne, une fois engagée au milieu des montagnes qui bleuissaient à l'horizon, dans cette région si lugubrement dénommée le *pays de la mort*, avait-elle l'espoir de trouver mieux ? C'était peu probable. Il lui fallait s'attendre, au contraire, à tomber d'un mal dans un autre pire; d'où l'obligation inéluctable pour nous de réunir et de traîner à notre suite un convoi énorme, fort embarrassant, peu maniable, mais sans lequel rien n'eût été possible. A partir de Chu, tout manquait; nul cours d'eau navigable ne venait faciliter les transports et conserver des relations que le télégraphe seul était à même de maintenir... Inconnu redoutable, sans doute, mais prévu depuis longtemps et que la bonne organisation de toutes choses allait vaincre.



De Chu à Lang-Son.

V

Les Étapes de Lang-Son.

Le 3 février 1885, au matin, la division prenait son ordre de marche sur la route de Lang-Son.

Les évaluations les plus dignes de foi portaient à cinquante mille le nombre approximatif des Célestes, dont les travaux de défense, accumulés surtout en avant de Dong-Song, se développaient sur une étendue considérable.

Pour lutter contre de telles forces et en venir à bout, le général Brière de l'Isle disposait d'une trentaine de canons et de huit mille fusils.

L'infanterie de marine entrait dans ce dernier chiffre pour un peu moins du sixième.

Peu après le départ de Chu, la colonne commençait à s'élever sur les premières rampes des montagnes, ici bien différentes d'aspect de celles de la rivière Claire. Jusqu'à l'horizon, en effet, l'œil n'aperçoit qu'un entassement de hauteurs mamelonnées, nues, sans autre végétation que de grandes herbes ondoyantes qui, vues de loin, ont l'apparence de gazon.

Si les Chinois sont légion, du moins ne resteront-ils

pas invisibles, comme l'ont été à Yuoc les Pavillons-Noirs, et c'est un vrai soulagement pour nous de penser que, cette fois, nous verrons nos adversaires.

En tête, derrière l'avant-garde, se trouve le détachement du génie qui, avec les tirailleurs tonkinois, prépare les passages, aplanit les difficultés, fait sauter les obstacles, facilite la traversée des rios qui se présentent à chaque instant.

Dans l'après-midi, le col du Deo Van est franchi et l'on s'arrête au soir le long du thalweg d'une vallée étroite dont on occupe les flancs.

La nuit est venue lorsque nous recevons nos emplacements. A la file indienne il nous faut gravir une pente assez abrupte, après avoir rafraîchi nos jambes dans les eaux d'un arroyo guéable; l'obscurité est complète et les chutes se multiplient; un cheval roule jusqu'aux berges du torrent et cause, dans les rangs des ascensionnistes, un effroyable désordre. On arrive enfin: les tentes sont dressées et, en dépit de la pluie qui n'a pas cessé de tomber depuis le matin, les feux s'allument.

Le coup d'œil, alors, est vraiment original.

Sur toutes les crêtes, maintenant noyées dans l'opacité des ténèbres, des points brillants scintillent, ici nombreux et rapprochés, là plus disséminés et plus rares. Au-dessus de tous ces foyers lumineux plane une douce lueur grisâtre qui se fond peu à peu avec le noir général. Au milieu du silence de toutes choses on pourrait, avec un faible effort d'imagination, se croire transporté dans ces pays étranges des conteurs où les esprits des montagnes, gnomes, lutins ou farfadets, viennent la nuit tenir des conciliabules agités sur les

cimes de leurs domaines. Ici les esprits ne sont cependant que des hommes en chair et en os qui dorment tranquilles, les pieds tournés vers le brasier mourant où s'est préparé, non sans peine, le repas du soir.

La marche, reprise le lendemain, se poursuit sans incident jusqu'à midi, moment où la colonne, débouchant dans une vallée plus large, s'arrête et se concentre.

Les Chinois sont là.

Presque toutes les collines, à perte de vue, sont couvertes d'ouvrages en terre protégeant les camps impériaux sur lesquels flottent d'innombrables pavillons rouges. A notre droite, — par tribord devant, dirait un marin — haut perché au sommet d'une pente raide, s'étale un fort d'apparence solide qui, par son emplacement et son altitude, paraît commander le champ de bataille.

C'est une des clefs de la position ennemie.

A une heure, le premier coup de canon est tiré, et bientôt les projectiles d'artillerie convergent sans répit vers les points d'attaque, sur les deux ailes de l'adversaire. La lutte est entamée et elle se poursuivra jusqu'au milieu de la nuit.

Notre droite a rapidement le dessus. A mi-hauteur du fort principal, une tranchée dissimulée sous les herbes se couronne de fumée, démasquant ainsi ses défenseurs : un obus, lancé de suite dans cette direction, éclate avec une précision mathématique sur l'endroit visé et nous pouvons voir les Célestes évacuer le terrain dangereux sous les salves de notre chaîne. De ce côté, les colonnes d'assaut délogent, non sans pertes, l'adversaire de ses premières lignes.

A gauche, on éprouve plus de difficultés.

Après un commencement de succès, une compagnie de légion se trouve placée dans une situation dangereuse. Il est dix heures du soir et la fusillade crépite encore. Des renforts sont envoyés, mais ne peuvent parvenir en raison des ténèbres; puis tout s'apaise et nous bivouaquons enfin sur le sol conquis.

On ne peut douter, après cette journée du 4, que la résistance soit sérieuse. Nous allons avoir à refouler dorénavant toutes les forces de l'armée du Kouang-Si, car il est évident que les Chinois du Song Thuong vont apporter leur appui à leurs camarades de Dong-Song.

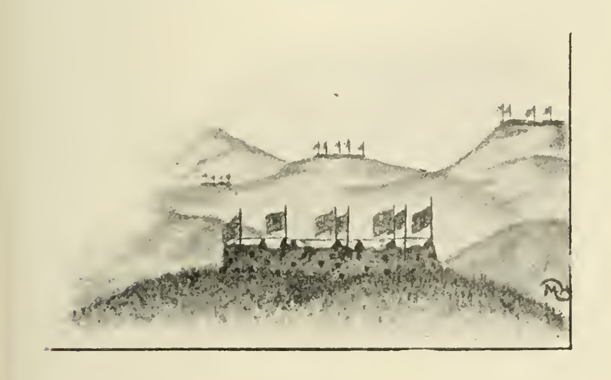
Dans les quarante-huit heures qui suivent, la division avance pied à pied, d'une position à l'autre, en négligeant celles qui exigeraient des mouvements trop excentriques. La quantité de défenses élevées par l'ennemi est vraiment prodigieuse : pas un mamelon, pas une crête qui ne possède son ouvrage! Mais là, comme en tout, l'exagération est un mal. Les forts trop éloignés ne produisent aucun effet utile et sont abandonnés sans même avoir servi.

Nous trouvons ici une méthode de terrassements bien différente de celle adoptée par les Pavillons-Noirs et, disons-le de suite, bien inférieure.

En général, les forts chinois affectent la forme circulaire. Ils sont constitués par un mur en terre ou en gazons d'une bonne épaisseur de $1^{m},50$ et plus au sommet, et d'une hauteur qui atteint parfois 3 mètres. Suivant l'élevation, ce parapet est percé d'un ou de deux rangs de créneaux; la partie basse est casematée très solidement et ouvre ses embrasures au ras du sol. En dépit de celles-ci, l'angle mort est énorme, ce qui explique le chiffre peu élevé de nos pertes.

L'enceinte de chaque ouvrage renferme le campement de la garnison.

Les tentes, de fortes dimensions et posées en toit sur des fourches en bambou, sont visibles de très loin, de telle sorte qu'on a tout le loisir de déterminer à l'avance la marche à suivre et l'endroit à attaquer. De plus, le retranchement est toujours orné, comme nous l'avons déjà dit, d'immenses pavillons qui, à défaut d'autre



chose, serviraient admirablement de point de mire si leurs porteurs ne s'empressaient de les faire disparaître au premier obus.

Quelquefois deux positions voisines sont non seulement organisées de cette façon, mais se relient encore entre elles par une ligne de tranchées profondes, souvent casematées et munies de créneaux rasants. C'est devant un obstacle de ce genre, posé à cheval sur la route, que, dans l'après-midi du 6, vint se heurter l'élan du bataillon d'Afrique, qui éprouva en quelques minutes des pertes considérables.

En somme, durant ces trois jours d'engagement la division n'avait guère que cinq officiers et cent vingt ou cent cinquante hommes hors de combat, dont une vingtaine seulement pour l'infanterie de marine.

A Dong-Song la colonne allait faire séjour tandis que les coolies du convoi iraient se réapprovisionner à Chu. Aussitôt après la répartition du cantonnement l'ordre du jour suivant était adressé aux troupes par le général en chef :

ORDRE GÉNÉRAL.

Officiers, sous-officiers et soldats,

Les formidables camps retranchés de Ha-Hoa et de Dong-Song sont entre vos mains avec d'immenses approvisionnements d'armes, de munitions et de vivres que votre élan n'a pas permis à l'ennemi d'emporter.

Pendant les combats des 4, 5 et 6 février qui vous ont rendus maîtres de ces admirables positions sur lesquelles l'armée chinoise avait compté pour nous barrer les débouchés du Deo Van et du Deo Quan et nous interdire les routes de Than-Moï et de Lang-Son, vous avez égalé les troupes les plus citées dans les annales de notre histoire nationale.

Honneur à vos chefs et à vous!

Vous approchez du terme de votre mission. Des combats, des privations et des fatigues vous attendent encore; les vertus militaires dont vous avez déjà donné tant de preuves garantissent le succès de l'avenir.

Au quartier général, à Dong-Song, le 7 février 1885.

Le général commandant le corps expéditionnaire,

BRIÈRE DE L'ISLE.

Les baraquements de Dong-Song, très bien fortifiés, prouvaient que le chiffre de nos adversaires avait été considérable.

La division tomba, en entrant dans le camp, au milieu d'une épouvantable malpropreté. qui n'affectait pas moins l'odorat que la vue. D'après le nombre des tombes qui tuméfiaient le sol en maint endroit, les épidémies avaient dû prélever parmi les Chinois une ample moisson de victimes. Il aurait été difficile, d'ailleurs, qu'il en fût autrement dans cette promiscuité immonde, qui mettait pour ainsi dire en relation perpétuelle les morts et les vivants. Des détritus fétides, des déjections puantes, des saletés sans nom s'étalaient partout: çà et là des cadavres gisaient, que les fuyards n'avaient pas pris le temps d'emporter ou d'ensevelir.

Passer deux jours dans ce cloaque, c'était le maximum que pouvaient autoriser les prescriptions de l'hygiène. Heureusement, des emplacements nouveaux, des allées et venues, des reconnaissances dirigées sur la route de Lang-Son ou sur celle de Than-Moï, devaient écarter en grande partie les périls d'un contact trop intime entre la propreté européenne et la pouillerie orientale.

Le 8, les coolies, partis dès l'aube, arrivaient à Chu dans la soirée en franchissant le col du Deo Quan par une route non encore parcourue. De rares coups de feu tirés au loin et deux ou trois déserteurs chinois aperçus dans les environs signalèrent seuls cette étape de près de 40 kilomètres. Après une courte nuit de repos, les porteurs recevaient leur chargement et, reprenant le même chemin, mais d'un pas plus pesant que la veille, atteignaient Dong-Song à l'heure même où l'arrière-garde de la division quittait cette place ; sans prendre une minute de répit, ils s'encadraient dans la colonne et rejoignaient leurs fractions respectives dans la matinée du 11, accomplissant ainsi en trois jours, avec

leur fardeau, une des plus belles marches forcées de la campagne.

Il importait, en effet, d'agir vite pour profiter des succès acquis dans la première partie de l'expédition. Après quelques escarmouches au milieu des montagnes du Deo Quao, du côté de Than-Moï, le contact avait été perdu et les Célestes s'étaient dérobés devant nos éclaireurs.

La route, relativement belle alors, traversait à la sortie des camps impériaux un pays bien différent de ceux parcourus jusque-là. Pour un instant on aurait pu se croire transporté dans un de ces sites ombreux si fréquents sur la rivière Claire : des arbres élancés, dont les ramures épaisses cachaient le ciel, laissaient apercevoir à travers un fin lacis de lianes des perspectives en demi-teintes se dégradant peu à peu en une pénombre mystérieuse : dans ces bois frais et silencieux qui ne permettaient pas au regard d'atteindre les hauteurs limitant la vallée, le sentier zigzaguait, coupé vingt fois par un arroyo encaissé aux bords touffus, au lit de roches ou de sables, aux eaux cristallines, à peine troublées par le piétinement des hommes et des animaux.

Il eût été aisé pour l'armée du Kouang-Si, qui avait le double avantage du nombre et de la connaissance des lieux, de harceler nos troupes en occupant, avec de faibles partis, les passages difficiles. Rien ne pouvait mieux convenir à une embuscade que ces sombres défilés de Dong-Song : il y avait là les éléments d'un nouveau Bac-Lé. Peut-être les Chinois avaient-ils trop compté sur les défenses accumulées au débouché du Deo Van ; peut-être avaient-ils pensé que la division obliquerait à gauche par Than-Moï ; quoi qu'il en soit,

ils paraissaient avoir laissé la route libre pour concentrer toutes leurs forces et tous leurs moyens de résistance en avant de Lang-Son.

Le 11, la colonne voyait sa marche singulièrement facilitée : elle trouvait une voie carrossable en bon état créée par nos adversaires dont les traces se relevaient à chaque pas. Le temps, par malechance, restait obstinément pluvieux, et la boue, très glissante, alourdissait beaucoup l'allure. Néanmoins, dans l'après-midi, l'avant-garde reprenait le contact de l'ennemi qui, chose étrange, nous attendait cette fois en rase campagne en s'appuyant sur des défenses assez clairsemées et peu importantes.

L'attaque, brillamment conduite par le général de Négrier, nous rendait maîtres, après une lutte courte et peu sanglante, du champ de bataille sur lequel nous passions la nuit. Le village de Pho-Vi, resté en notre pouvoir, renfermait encore quelques animaux à deux et quatre pattes qui ne trouvèrent pas grâce devant des estomacs saturés de conserves.

Nous couchions donc sur les positions adverses, mais les Célestes n'étaient pas en fuite.

La température devenait très froide, et, dans la circonstance, les troupes de première ligne en souffraient d'autant plus qu'elles *pitonnaient* en grand'gardes sans feu, dans les hautes herbes toutes saturées d'humidité. Depuis Chu, on ne séchait plus, et la couche d'argile dont s'imprégnaient les vêtements augmentait de jour en jour. Le pénible sommeil que l'on goûtait dans de telles conditions ne pouvait guère être réparateur, et c'était toujours avec joie que, le matin, frissonnants et glacés sous cette pluie incessante, chefs et soldats reprenaient la marche qui leur apportait, avec le mouvement, un peu de chaleur.

Le 12, à sept heures, le feu éclate sur toute la ligne. A perte de vue, les crêtes se couronnent de masses confuses, et la fusillade atteint bientôt une intensité extrême. Au fur et à mesure que progresse la 1re brigade, de nouveaux camps se découvrent, sur lesquels flottent les inévitables pavillons rouges : la lutte est très opiniâtre, l'ennemi ayant pour lui le nombre, le terrain et l'appui de ses forts.

A midi, l'action bat son plein; l'artillerie tonne sans relâche sur les retranchements qu'elle couvre de projectiles. Malheureusement un brouillard intense ne tarde pas à gêner le tir.... Les ailes de l'armée impériale, sans cesse renforcées, débordent complètement notre chaîne et menacent de nous envelopper: il faut percer à tout prix.

Après une bordée générale de canon, la charge est sonnée sur les pentes des principaux ouvrages. Au milieu d'une grêle de balles et sous le feu des obus, par bonheur rares et mal dirigés, les compagnies d'infanterie de marine et de tirailleurs algériens s'élancent partout à l'assaut. Il est à ce moment six heures et la brume est devenue tellement épaisse que l'on ne se voit presque plus. Enfin les deux tronçons de la ligne chinoise, coupée par le milieu, se replient en tirant au hasard leurs dernières cartouches.

A huit heures, tout est fini. La brigade Giovaninelli, qui soutient seule depuis le matin l'effort de la bataille, passe la nuit sur les positions conquises, tandis que le général de Négrier et ses troupes se portent en avant.

Cette journée du 12 nous donnait Lang-Son, dont nous n'étions plus éloignés que de quelques kilomètres.

Par sa durée, son acharnement et le total des pertes, le combat de Bac-Viay se signale comme le plus remarquable de la campagne.

Trois mille hommes y ont tenu tête à des effectifs plus de dix fois supérieurs.

Et qu'on ne dédaigne pas nos adversaires !... Sans attribuer aux Réguliers une valeur démesurée qu'ils n'ont pas, il est juste de reconnaître que, comme courage individuel, ils se sont très bien comportés. Du reste, l'épithète *quantité négligeable* est aujourd'hui passée de mode; les événements en ont fait justice. Si les généraux de l'Empire du Milieu avaient eu plus d'audace, s'ils ne s'étaient pas bornés à une défensive absolument passive, d'autant plus incompréhensible qu'ils bénéficiaient toujours de la supériorité du nombre, s'ils avaient été, pour tout dire, un peu manœuvriers, le Tonkin ne nous appartiendrait pas. Quand ils auront acquis les qualités qui leur manquent, — et pourquoi, avec leur pratique intelligence, ne les acquerraient-ils pas? — quand ils auront modernisé leur organisation militaire, ils posséderont selon toutes probabilités une armée excellente, armée que sa masse numérique pourra même, dans l'avenir, rendre redoutable.

Une dizaine d'officiers et près de deux cents hommes hors de combat, dont une cinquantaine pour l'infanterie de marine, tel était le bilan de nos pertes pour la journée du 12; parmi les morts, le chef d'escadrons Levrard, de l'artillerie de marine, commandant le groupe de batteries de la 1re brigade, frappé près de ses pièces, et le sous-lieutenant Bossant, officier d'ordonnance du général en chef, tué au milieu de l'état-major.

Du côté des Chinois, il est bien difficile, comme nous l'avons déjà fait remarquer, de faire une évaluation, même approximative. Ils ont dû beaucoup souffrir de notre feu, ceci est certain, d'autant plus qu'ils se sont montrés en partie à découvert; de nombreux cadavres rencontrés çà et là sur le champ de bataille permettent de penser que le combat de Bac-Viay leur a coûté assez cher.

La consommation en munitions, particulièrement chez les Célestes, a été considérable. Tous les Réguliers, équipés à l'européenne et armés de fusils à tir rapide, — le mauser étant en prédominance — possédaient des cartouchières copieusement garnies. L'artillerie, composée de batteries Krupp de petit calibre, ne leur fut, en revanche, d'aucune utilité : les pièces, mal servies, mal pointées, firent peu de bruit et encore moins de besogne; les rares obus envoyés en bonne direction portèrent trop loin pour atteindre notre première ligne, trop près pour toucher nos réserves. Là, il y a pour eux matière à progrès énormes. Il convient d'ailleurs d'observer qu'avec le brouillard compact qui noya, surtout vers la chute du jour, l'un et l'autre parti, le tir fut fatalement très incertain.

Les forts enlevés à la dernière phase de l'action et dans lesquels nos troupes passèrent la nuit différaient peu de ceux déjà rencontrés depuis le départ; peut-être leur relief était-il moindre. L'humidité du sol en avait rendu l'escalade excessivement pénible. Lorsque la 28[e] compagnie d'infanterie de marine se fut enfin installée dans un des ouvrages, c'est à peine si les hommes, rompus de fatigue, songèrent à manger : ils n'avaient cependant rien pris depuis plus de douze heures.

Quant à nous, il nous est resté de cette soirée passée sous les grandes tentes des Chinois le souvenir d'un verre d'eau qui, avalé à jeun après les éreintements de la montée, nous parut la plus délectable des boissons. Exquise aussi, cette bouteille de vin — la dernière d'une cantine amie — bue à sept à notre misérable dîner.... Et quel sommeil — à l'abri ! — Je crois, Dieu me pardonne, que nous séchâmes ! !....

VII

Au but.

Le combat de Bac-Viay marquait le suprême effort de l'armée du Kouang-Si pour nous interdire les approches du but tant convoité. Aussi, le 13 février — un vendredi ! — après une courte marche, la colonne voyait s'ouvrir devant elle la vallée du Song-Ki-Kung et la plaine de Lang-Son.

A onze heures, sur les talons des fuyards, elle entrait dans la citadelle qu'elle ne faisait que traverser. Du haut du mirador nord une section de 80 millimètres poursuivait de ses obus les traînards attardés et fouillait les défenses de Ky-Lua, de l'autre côté de la rivière. Une partie de la division prenait ses cantonnements à la citadelle, tandis qu'une autre partie allait occuper Ky-Lua et que l'infanterie de marine se portait en avant, dans les villages circonvoisins.

Un repos complet de deux jours était octroyé aux troupes des deux brigades.

Le général en chef, qui avait établi ses quartiers à Lang-Son, faisait paraître aussitôt l'ordre qui suit :

ORDRE GÉNÉRAL.

Officiers, sous-officiers et soldats,

Vous avez arboré le drapeau français sur Lang-Son. Une armée chinoise dix fois plus nombreuse que vous a dû repasser, complètement en déroute, la frontière, laissant entre vos mains ses étendards, ses armes et ses munitions.

Elle a été réduite à vous abandonner ou à disperser dans les montagnes le matériel européen sur lequel elle avait tant compté pour s'opposer à votre marche.

Gloire à vous tous qui, successivement, vous êtes mesurés avec elle dans les combats du 4, à Thaï-Hoa, du 5, à Ha-Hoa, du 6, à Dong-Song, du 9, au Deo Quao, du 11, à Pho-Vi, du 12, à Bac-Viay, du 13, à Lang-Son, et l'avez chassée des positions formidables qu'elle occupait.

Honneur aussi aux officiers chargés des convois de vivres et de munitions. C'est grâce à leur dévouement et à leur infatigable énergie que vous avez pu vivre et que vos progrès n'ont pas été retardés plus longtemps.

Au quartier général, à Lang-Son, le 13 février 1885.

Le général commandant le corps expéditionnaire,

BRIERE DE L'ISLE.

Les quarante-huit heures de repos accordées à la colonne allaient permettre à celle-ci de se refaire et de se remettre un peu en état.

Au moment de l'entrée des troupes dans leurs cantonnements, ceux-ci renfermaient encore en quantité poulets, canards et cochons. Cette abondance de nourriture fraîche, après les privations des journées précédentes, réjouissait les estomacs européens; quan aux coolies, ils avaient ramassé çà et là assez d chiens errants pour n'avoir, eux non plus, rien à désirer.

L'esprit, comme le corps, reprenait aussi son assiette. Le but était atteint : ce Lang-Son qui, depuis si longtemps, miroitait avec un reflet magique devant les imaginations surchauffées, était sous nos yeux. On ne pesait plus la nécessité plus ou moins grande d'y être, on s'estimait simplement satisfait du résultat obtenu, sans réflexions ni ergotages.

Lorsque, du haut des pentes au pied desquelles s'ouvre la plaine, on avait aperçu, le 13 au matin, la citadelle et sa verdoyante ceinture, toutes les poitrines s'étaient dilatées ; les jarrets fatigués avaient recouvré soudain leur élasticité, la marche s'était accélérée, et c'est presque au pas de course, le regard rivé sur l'objectif de toute la campagne, que l'on avait dévoré l'espace qui nous en séparait encore.

Si l'on peut refuser au paysage qui entoure Lang-Son un cachet de beauté esthétique, on doit du moins lui accorder le mérite d'une franche originalité : la vallée du Song-Ki-Kung, très étendue et plantée de rizières circonscrivant d'assez grands villages, est dominée sur ses flancs par des collines de médiocre altitude où les défenses avaient été accumulées, — bien inutilement, on l'a vu. Au milieu des cultures s'élèvent à pic quelques rochers escarpés, d'une teinte sombre, que garnissent à profusion broussailles et palmiers-nains d'un effet pittoresque ; certains d'entre eux servent de piédestaux à d'élégantes pagodes qui paraissent, d'ailleurs, très nombreuses dans la région : d'autres, à notre arrivée, étaient fortifiés comme de petits Gibraltars ; ils avaient été évacués si précipitamment que des pavillons claquaient encore à la dentelure des cimes.

En somme, ce pays représente, avec le vallon de Dong-Song, la seule note un peu attrayante rompant

la monotonie de ces mamelons désolés, sempiternellement herbeux, qui s'égrènent sans discontinuité entre Chu et Lang-Son.

De cette dernière ville elle-même, peu de choses à dire : elle ressemble à toutes les agglomérations annamites de moyenne importance. Son périmètre est peu considérable.

La citadelle, de forme quadrangulaire, n'offre rien de particulier, sinon, à l'un des angles, un bastion de dimensions respectables englobant une hauteur ombragée d'arbres magnifiques.

Le Song-Ki-Kung, cours d'eau assez important que l'on franchissait à l'époque sur un pont de radeaux, sépare la ville annamite de Ky-Lua, la ville chinoise. Celle-ci, presque tout entière bâtie en briques et protégée, elle aussi, par des retranchements et des redoutes en terre, devait être excessivement commerçante, à en juger par la quantité des boutiques. Avant de s'éloigner, l'armée vaincue avait tenté d'y mettre le feu ; mais la rapidité de notre offensive déjoua ce projet. Quelques maisons, seules, furent incendiées.

La malpropreté, ici comme à Dong-Song, était révoltante. Même dédain des lois élémentaires de l'hygiène, les morts au milieu des vivants, — et les tombes abondaient — des immondices peuplant les rues, de la boue, de la vermine, des excréments partout. Dans l'air, une odeur nauséabonde intraduisible, faite de toute cette puanteur et du parfum *sui generis* inhérent à la race jaune.

Même saleté dans les villages occupés par l'infanterie de marine, villages que leurs habitants, presque tous Chinois, venaient de quitter hâtivement ; mais là, du moins, l'air était respirable.

La retraite des Réguliers impériaux se présentait, on le voit, comme un désastre; ils avaient fui au plus vite, sans trop regarder ce qu'ils laissaient derrière eux. Dans les forts, l'artillerie, les armes, les munitions, les drapeaux abandonnés restaient en notre pouvoir.

Tout portait la trace de l'affolement général: on semblait avoir été, chez nos adversaires, si fermement convaincu de la valeur des obstacles entassés, on s'était reposé avec une telle confiance sur l'effectif énorme des défenseurs, que l'issue de la lutte avait produit une stupéfaction indicible. A Ky-Lua, les magasins étaient encore garnis de marchandises, les négociants n'ayant enlevé que les objets de première valeur. Par les portes ouvertes apparaissait un amoncellement de choses jetées pêle-mêle, qui ruisselaient jusque sur la chaussée, et dans le désordre desquelles on sentait l'empreinte de mains inquiètes; çà et là un cadavre, des flaques de sang, donnant la note lugubre des terreurs paniques....

Qui pouvait prévoir, à ce moment, que quelques semaines plus tard les vaincus reviendraient en maîtres dans ce même Lang-Son si brillamment, si allègrement conquis, et que ce seraient nos troupes, démoralisées et fuyantes, qui offriraient à leur tour le spectacle navrant de la déroute!...

VIII

A la rescousse !

Durant cette première moitié de l'année 1885 les événements se précipitèrent, modifiant sans cesse les situations et amenant chaque jour des péripéties inattendues. C'est ainsi que la 1re brigade, à peine entrée à Lang-Son, dut en repartir précipitamment pour gagner Tuyen-Quang dans le plus bref délai.

Les nouvelles de cette portion du Tonkin étaient, en effet, mauvaises. Trois mois auparavant, l'expédition dirigée par le colonel Duchesne avait dégagé la citadelle et facilité, ou plutôt rendu possible, le changement de la garnison. Mais les Pavillons-Noirs, battus et refoulés, n'avaient pas perdu courage. L'armée du Yun-Nan leur avait apporté un appui colossal et, de concert avec elle, ils s'étaient peu à peu rapprochés de la place, l'entourant bientôt de toutes parts, la coupant de ses communications et l'isolant du reste du corps expéditionnaire : besogne d'autant plus aisée que tous nos hommes valides luttaient alors contre les Chinois du Kouang-Si.

Ainsi donc, assiégeants à Lang-Son, nous devenions

assiégés à Tuyen-Quang. Cette interversion des rôles, disons-le, n'allait pas se faire sans prudence du côté de nos ennemis. Il s'agissait pour eux, cette fois, non de venir à bout des Français en rase campagne, mais de les déloger bel et bien d'une forteresse qui, tout imparfaite qu'elle était, constituait entre leurs mains un obstacle d'une valeur considérable.

Attaquer de vive force, les Célestes ne l'eussent pas osé : c'eût été courir trop de risques; mais ils avaient le temps devant eux. Dans leur esprit, les troupes du général Brière de l'Isle devaient, selon toutes probabilités, être longuement arrêtées par les ouvrages semés en avant et autour de Dong-Song; peut-être même subiraient-elles un échec. Dans tous les cas, il se passerait bien des jours avant qu'un secours efficace pût arriver sur la rivière Claire. Les chances étaient donc énormes et il fallait en profiter pour effacer, d'un seul coup, tous les insuccès qui déshonoraient le drapeau de l'Empire.

La tranchée fut ouverte devant Tuyen-Quang.

C'était un investissement selon les règles, et là encore les Chinois allaient nous étonner par leurs connaissances pratiques dans la guerre de siège.

Le lit d'un arroyo desséché, à un millier de mètres des remparts, servit de première parallèle. Les têtes de sape furent dirigées de trois côtés : à gauche, sur le saillant sud-ouest; au centre, sur un mamelon fortifié qui couvrait la courtine et que l'on ne tarda pas à évacuer; à droite, sur la pagode de la rivière occupée par les Tonkinois. Une deuxième parallèle, plus rapprochée, mit en relation les différentes attaques tandis que s'allongeaient constamment les zigzags des tranchées et que, de la hauteur dont nous venons de parler, les

batteries impériales entamaient le bombardement qui devait se poursuivre jour et nuit.

On connaît les péripéties du siège par le journal du colonel Dominé, alors chef de bataillon, et l'illustration que cet énergique officier sut donner à la défense. On sait la conduite admirable des deux compagnies de légionnaires et des tirailleurs indigènes. On sait aussi que la position était désespérée quand notre canon retentit à Hoa-Moc. Bornons-nous à dire que ce sera toujours, pour les officiers de la 1re brigade et pour les officiers d'infanterie de marine en particulier, un glorieux souvenir que celui d'avoir assuré, au prix de si grands sacrifices, le salut de leurs camarades de Yuoc. Le sang versé tant de fois côte à côte a scellé indissolublement la fraternité des deux armes.

C'est dans la matinée du 16 février que la brigade Giovaninelli quittait Lang-Son avec le général en chef pour courir à la rescousse de la garnison de Tuyen-Quang. Le mouvement, commencé au pied des murailles de la citadelle, ne devait s'arrêter qu'à ce même endroit où, trois mois plus tôt, la colonne Duchesne s'était heurtée aux Pavillons-Noirs : étape de près de 200 kilomètres dont Bac-Lé, le Kep, Bac-Ninh, Vie-Tri, Phu-Doan et Yuoc furent les haltes principales, et qui fut enlevée, sans un repos, en quatorze jours. En France, sur une route nationale, une pareille allure serait dérisoire : mais au Tonkin, sur des sentiers à peine tracés et défoncés par les pluies, cette vitesse est digne d'attention.

Pour être demeurée dans l'ombre, la marche forcée du 16 février au 2 mars ne prouve pas moins, comme du reste bien d'autres faits passés inaperçus dans la campagne, le degré remarquable de résistance acquis

par nos troupes sous un climat si énervant. En cette circonstance, la fatigue disparaissait devant cette idée fixe présente à l'esprit de tous, chefs et soldats, qu'il fallait arriver à tout prix pour sauver, avec les défenseurs de Tuyen-Quang, le drapeau et l'honneur de la France.

L'état-major n'ignorait pas quelle réception nous attendait sur les bords de la rivière Claire. Le commandant Dominé, dans les rares messages qui avaient pu parvenir au général Brière de l'Isle, affirmait la nécessité de se présenter en nombre si l'on voulait franchir le cercle de fer qui étreignait la place investie. Le point de Yuoc restait le nœud vital, et il était hors de doute que les Pavillons-Noirs eussent employé scrupuleusement leur temps pour le fortifier à outrance.

A l'estime des officiers d'infanterie de marine qui avaient fait partie de l'expédition de novembre 1884, il était évident que suivre le chemin déjà parcouru c'était prodiguer notre sang sans assurer le résultat : tourner les positions adverses par l'ouest c'était allonger beaucoup le trajet pour trouver probablement les précautions aussi bien prises ; restait une troisième solution : arriver aux assiégés par la rive gauche, où tout faisait prévoir que les Chinois s'étaient moins gardés.

Si les états-majors prenaient quelquefois conseil de pauvres officiers subalternes, ne fût-ce que quand ceux-ci ont l'expérience et la pratique d'un terrain où ils ont déjà lutté et qu'ils ont étudié autrement que par des cartes assez imparfaites, celui de la brigade eût peut-être, comme le pensaient les pauvres officiers subalternes, longé la rive droite, connue jusqu'à Phu-Doan, occupé par nous, — passé alors sur la rive gauche, inconnue il est vrai, mais excentrique aux forces enne-

mies et n'augmentant pas sensiblement la distance; et, au lieu de l'hécatombe du 2 mars.... Mais les états-majors sont les états-majors, — et l'art militaire est une propriété gardée!

Tous les pays, malheureusement — en ce cas, du moins — ne se ressemblent pas, et il n'y a aucune analogie entre la vallée de la rivière Claire et la région de Lang-Son. Ceux qui vivaient dans l'ignorance de cette vérité allaient, à leurs dépens, en acquérir la preuve.

Le 26 février, la colonne atteignait Phu-Doan. Là elle se renforçait d'un millier d'hommes, réunis à grand' peine dans le Delta sous le commandement du colonel de Maussion, et envoyés comme premier secours aux défenseurs de Tuyen-Quang.

Jusqu'à ce moment on avait pu progresser dans une sécurité relative. Maintenant, l'adversaire était proche et il fallait aviser. C'est alors que le colonel Giovaninelli se décida à *marcher au danger connu par la route connue.*

La garnison du poste put donner quelques renseignements dignes d'intérêt. Les canonnades, depuis plusieurs jours, avaient été incessantes. Malgré l'éloignement on avait pu les entendre très distinctement, et leur intensité démontrait que le siège était poussé avec une extrême vigueur. La veille de notre arrivée, cependant, le bruit avait cessé.... Tout était-il fini? ou bien l'armée chinoise, prévenue de notre approche, rassemblait-elle ses forces pour arrêter notre mouvement offensif?... Cette seconde version paraissait la plus probable.

Pendant toute la durée de l'investissement de Tuyen-Quang les compagnies de Phu-Doan, pour leur part, n'avaient pas été inquiétées. On se rappelle que, lors

de la création du poste, les Pavillons-Noirs avaient été signalés sur le Song Chao, à une vingtaine de kilomètres en amont du confluent. Depuis, ils s'étaient rapprochés; des Annamites les avaient rencontrés à moins de 10 kilomètres. Un instant on avait pu croire que Luu-Vinh-Phuoc dirigerait une attaque sur Phu-Doan, dont la position stratégique sautait aux yeux; mais les défenses de ce dernier point, considérablement amplifiées depuis le début de 1885, auraient immobilisé une fraction notable de ses forces; en outre, les canonnières, bien que figées dans une immobilité impuissante, servaient avantageusement de porte-respect. La situation, en définitive, n'avait donc pour ainsi dire pas varié durant les trois mois écoulés.

Avant d'aborder la dernière partie du trajet, la brigade tenta d'affirmer sa présence aux yeux et aux oreilles des assiégés. Dans la soirée du 27 on lança, sur les bateaux, un groupe de fusées appuyées de salves d'artillerie. Mais la distance était grande, le vent contraire, et de la place on ne vit ni n'entendit rien.

Toutefois ce qui fut perdu pour nos camarades profita sans nul doute aux Chinois qui, s'ils eussent été indécis de nos mouvements, auraient dès lors su à quoi s'en tenir. Aussi prirent-ils à loisir toutes les dispositions qui faillirent, en arrêtant la colonne pendant plus de vingt heures, compromettre le salut de Tuyen-Quang.

La bataille allait se livrer, en s'amplifiant, va sans dire, sur l'emplacement exact du combat de Yuoc; elle devait, du reste, débuter aussi de la même façon. Les forts, visibles cette fois et incomparablement plus nom-

breux, présentaient une structure bien différente de celle des ouvrages de Lang-Son : les mamelons qui leur servaient d'assises, déboisés sur l'étendue de la zone dangereuse, se reliaient les uns aux autres par ces boyaux rasants si funestes à l'attaque. Quant aux forts eux-mêmes, ils ne se trahissaient que par la dénudation du sol et la présence de palissadements en bambous. Pas de relief, pas d'étendards, rien qui décelât une occupation effective.

Lorsque, le 2, vers une heure de l'après-midi, les lihns d'avant-garde aperçurent de loin les premiers retranchements ennemis, muets et déserts, ils les crurent abandonnés. Leur marche n'étant aucunement entravée et la distance diminuant sans qu'un coup de feu vînt les mettre sur leurs gardes, ils se rassurèrent tout à fait. On se souvient que, le 19 novembre, les éclaireurs de la colonne Duchesne s'avancèrent jusqu'à 100 mètres des lignes chinoises : il devait en être de même cette fois encore. La fusillade éclata tout d'un coup, foudroyante, et les tirailleurs tonkinois, peu aguerris, affolés par cette grêle de plomb, se débandèrent et lâchèrent pied. Avant qu'on eût pu les soutenir les têtes de leurs morts figuraient déjà comme trophées sur les parapets ennemis.

Ce début peu encourageant amena tout d'abord une certaine confusion.

L'artillerie, retardée par les difficultés du terrain, fut longtemps à se mettre en batterie. Nous nous trouvions, pour ainsi dire, sur les Célestes, et la lutte prenait dès le commencement les allures d'un corps à corps. Dans cet étroit espace compris entre la rivière et les hauteurs qui dominent la route à gauche, et sur une profondeur qui n'atteignait pas 500 mètres, allait

se livrer le duel le plus formidable qu'ait jamais fourni, avant et depuis, la campagne du Tonkin, duel qui, malgré les excellentes qualités militaires déployées, passa cependant en France presque inaperçu. Combien de personnes, en effet, ignorent jusqu'à ce nom d'Hoa-Moc écrit en lettres de sang sur l'histoire du corps expéditionnaire !

Détailler par le menu les péripéties de l'action serait impossible. A quatre heures la brigade entière se démenait dans la fournaise, attaquant avec rage ces retranchements qui vomissaient une mort émanée de mains invisibles. Des engins de guerre bizarres sillonnaient l'air, fusées explosibles à trajectoires hétéroclites qui passaient avec un frémissement sinistre. Sous les pas des colonnes d'assaut éclataient des mines; des fougasses détonaient, creusant des gouffres, projetant avec des morceaux du sol des cadavres horriblement brûlés et tuméfiés. Dans le vacarme de la bataille des sonneries essoufflées de clairons se détachaient, haletant la charge et accompagnant, du pied des forts, les ronronnements sourds des troupes chinoises. Dans un si petit espace on ne pouvait penser à diriger la lutte : l'individualité seule agissait.

Avec le crépuscule la brume tombait plus épaisse. L'artillerie s'était tue, craignant de frapper à la fois amis et ennemis dans l'enchevêtrement de la mêlée. Les ombres de la nuit, venue vite, ne tempéraient pas l'intensité de la fusillade : devant elles, personne ne songeait à lâcher prise.

Sur le revers d'un talus, assis, soucieux, la tête dans ses mains, au milieu de son état-major, le général en

chef entrevoyait peut-être la nécessité d'une retraite. A la vue des files de brancards ensanglantés qui défilaient auprès de lui, le colonel Giovaninelli pâle, ému, et pour qui la vie du plus obscur soldat était aussi précieuse que la sienne propre, s'écriait, la gorge serrée : *Mes enfants!... mes pauvres enfants!...* tandis que, dans l'air condensé où sifflaient sans répit les balles, les plaintes des blessés râlant dans les roseaux, au milieu des fourrés de bambous ou le long des pentes des ouvrages, s'élevaient plus distinctes.

La plupart des compagnies, décimées, abruties de fatigue, s'étaient étendues sur la terre, là même où elles avaient combattu, conservant leurs dernières cartouches pour le dernier acte du drame. Les médecins allaient, errant dans l'obscurité, à la recherche des mourants dont les voix éteintes clamaient : *l'ambulance! l'ambulance!...* A ces cris, qui donnaient la vision d'êtres défaits traînant dans le chaos du champ de carnage leurs membres saignants, les cœurs des plus courageux et des plus insensibles se glaçaient. Peu nombreux furent ceux qui, allongés dans l'herbe sous la pluie d'eau et de projectiles, reposèrent cette nuit-là leur lassitude dans un court sommeil!

Vers trois heures du matin, une recrudescence de feu remit tout le monde sur pied.... Les alliés allaient-ils prendre l'offensive? Allaient-ils, par un mouvement excentrique, forcer à leur profit la victoire?... Redoutable inconnu d'une bataille indécise!...

Pendant quelques instants les trompes résonnèrent; puis un silence relatif s'établit, troublé seulement par des détonations de plus en plus espacées.

A la première lueur du jour la lutte recommençait avec une âpreté nouvelle. La rage dans l'âme, sans at-

tendre qu'un ordre eût été donné, d'un commun accord, toutes les troupes de la brigade ainsi que la réserve du colonel de Maussion s'élancèrent dans un élan furieux contre les positions ennemies.

Vers le milieu de la nuit, une partie des forts avaient été évacués : les Chinois, étonnés de notre ténacité, redoutant plus que nous encore d'être tournés et coupés de leurs communications, avaient esquissé leur retraite. Les rares ouvrages occupés, assaillis de tous les côtés à la fois, tinrent bon jusqu'à l'extrême limite. Le dernier de ceux-ci, enveloppé complètement, ne fut pris qu'à neuf heures du matin, après une défense qu'on ne peut s'empêcher d'admirer.

Un peloton de légionnaires et un peloton de tirailleurs algériens en garnissaient la crête; au-dessus d'eux, chaque embrasure crachait sans répit des volées de balles. Nulle brèche n'existant dans les parapets il fallait, pour écraser cette résistance suprême, donner un assaut meurtrier : or, nos pertes déjà trop grandes ne nous permettaient pas l'emploi d'un pareil moyen. Deux pièces de 80 millimètres furent mises en batterie à moins de 10 mètres et tirèrent à bout portant; quelques coups de canon et trois ou quatre feux de salve achevèrent enfin la besogne.... Quand on pénétra dans l'intérieur de la double enceinte, tout était mort : une cinquantaine de cadavres affreusement mutilés gisaient sur le terre-plein ou dans le fond des tranchées. Le sang ruisselait.

Toutes les cartouchières étaient vides.

Cette fois, nous étions maîtres du terrain.

Délivré de ses angoisses, le général Brière de l'Isle rayonnait. Le combat d'Hoa-Moc jetait un lustre nouveau sur le corps expéditionnaire. De fait, ce n'était ni

à la stratégie, ni à la tactique, ni au génie d'un homme qu'était dû le gain de la bataille. Le héros, ici, c'est le soldat : à lui revient tout l'honneur du succès ; c'est devant son énergie, son opiniâtreté, sa bravoure décuplée par ce sentiment du *il faut passer quand même* que nous avons déjà indiqué dans une des pages précédentes, que l'armée impériale et les bandes aguerries de Luu-Vinh-Phuoc, bien supérieures en nombre, excellemment armées et parfaitement organisées, ont dû se retirer. La valeur incontestée et vraiment remarquable déployée par elles dans cette rencontre, comme aussi dans le siège de Tuyen-Quang enfin dégagé, en rehaussant le mérite du vaincu augmente encore la gloire du vainqueur.

Devant la grandeur du but atteint les sacrifices disparaissaient. Ils étaient énormes, cependant ! Mais peut-on regretter ceux qui tombent dans le flamboiement de la victoire, payant de leur vie la vie de leurs frères d'armes ?...

Dans le régiment d'infanterie de marine, les deux cinquièmes des officiers et près de deux cents hommes se trouvaient hors de combat. Le chiffre total des morts et des blessés dépassait 450. Dans cette seule affaire du 2-3 mars la 1re brigade perdait donc, à elle seule, plus de monde que la division entière pendant toute la marche sur Lang-Son.

Dans l'après-midi du 3, la colonne atteignait Tuyen-Quang, et, de la citadelle ruinée sur laquelle flottaient, éclatantes, les couleurs françaises, le canon saluait joyeusement l'arrivée du général en chef.

IX

Tuyen-Quang.

Avant de quitter les positions de Yuoc, le général Brière de l'Isle avait réparti dans les principaux ouvrages les compagnies d'un des bataillons de tirailleurs algériens. Cette occupation assurait, concurremment avec le poste de Phu-Doan, les communications entre le Delta et la ville débloquée.

Autour de celle-ci, dans un rayon qui ne dépassait pas 500 mètres, allaient cantonner le second bataillon de tirailleurs et le régiment d'infanterie de marine, dont un seul bataillon devait rester à Tuyen-Quang, l'autre rejoignant Hanoï avec le général en chef.

Il importait maintenant de remettre au plus vite la citadelle en état et de détruire les travaux d'approche dont le développement était considérable. Si le siège était levé, les assiégeants, du moins, ne s'étaient guère éloignés : à 4 ou 5 kilomètres des remparts s'élevaient des forts qui, tous, avaient leur garnison, et il ne s'écoulerait pas de jour sans que quelque déserteur chinois se présentât à nos avant-postes.

Avant son départ le chef du corps expéditionnaire

laissait à la 1re brigade un ordre du jour aussi élogieux que celui qui félicitait les légionnaires du commandant Dominé de leur admirable défense :

ORDRE GÉNÉRAL.

Officiers, sous-officiers et soldats de la 1re brigade,

Vous venez d'ajouter une glorieuse page à l'historique du corps expéditionnaire.

Après vos victoires sur la route de Chu à Lang-Son, sans vous avoir accordé un repos bien mérité, j'ai dû vous demander de nouveaux efforts, vous conduire à de nouveaux dangers.

L'entrain que vous avez montré dans vos belles marches de Lang-Son à Hanoï et sur les rives de la rivière Claire a prouvé que vous sentiez l'importance de vos nouvelles opérations.

Le 2 mars, vous avez rencontré l'armée chinoise, venue du Yun-Nan, retranchée dans une série d'ouvrages formidables, sur un terrain d'une difficulté inouïe.

L'ennemi, renforcé de tous les bandits de Luu-Vinh-Phuoc, avait annoncé bien haut qu'il vous barrerait la route de Tuyen-Quang, assiégé avec rage par lui.

Sans tenir compte du nombre de vos adversaires, vous avez enlevé de vive force le village de Hoa-Moc après une lutte de plus de vingt-quatre heures. Le résultat a répondu à vos sacrifices, et, le 3 mars, vous serriez la main à l'héroïque garnison que vous veniez d'égaler.

. . . .

Je suis fier de le proclamer bien haut : vous avez montré une fois de plus qu'avec des hommes tels que vous le drapeau de la France flottera partout où le gouvernement de la République vous demandera de le porter.

Au quartier général, à Tuyen-Quang, le 5 mars 1885.

Le général commandant le corps expéditionnaire,

BRIÈRE DE L'ISLE.

Le devoir accompli, l'exaltation de la lutte tombée, il ne restait désormais en lot à tous que la fatigue.

Après avoir vécu durant trente-six jours dans les émotions du siège, *après avoir subi sept assauts, victorieusement repoussés, où devaient tomber, frappés par les projectiles ou mutilés par les mines, un tiers de leurs camarades*, les légionnaires allaient boucher ces brèches que le canon chinois rouvrirait peut-être, tandis qu'autour de la citadelle ravitaillée en vivres et aussi, hélas! en mercantis que les risques courus rendaient féroces, la petite armée de secours détruirait les tranchées ennemies, protégeant, par le réseau de ses avant-postes, les travailleurs empressés à leur besogne.

Il y avait, certes, fort à faire.

Désinfecter d'abord.

Tout le terrain des approches, bousculé, piétiné, lamentable, était couvert de cadavres et de charognes pourrissant à l'air. Les émanations pestilentielles de tous ces corps en putréfaction affadissaient le cœur et constituaient un danger pour la santé déjà bien éprouvée du soldat.

Les coolies s'employèrent à cette besogne peu divertissante, et le fleuve charria, dans ses eaux transparentes et pures, tous ces détritus sans nom.

Les troupes de la garnison et de la brigade furent réparties en corvées régulières alternant entre elles pour les différents travaux. Tandis que se réparaient les brèches du corps de place, des files de pelleteurs et de piocheurs comblaient les boyaux d'attaque sous l'œil même de ceux qui les avaient creusés et dont les camps fumaient à 2 ou 3 mille mètres vers l'ouest.

Chaque cantonnement assurait sa sécurité; en outre, le bataillon d'infanterie de marine, solidement retranché dans une pagode qui avait, sans nul doute, abrité pendant l'investissement les tireurs de position impériaux, fournissait chaque nuit un peloton de grand'-garde à la redoute du mamelon avancé.

Plaçons ici un épisode.

Lors de la première occupation de ce point par la 28e compagnie, le 4 au soir, un retour offensif des alliés ayant été signalé comme probable, un renfort de légionnaires envoyé de la citadelle était venu se mettre aux ordres du capitaine Herbin, commandant des avant-postes.

Vers minuit les sentinelles apercevaient une faible lueur au pied même de la pente faisant face aux forts chinois. Déjà tous les regards se concentraient sur cette lumière vacillant à la brise nocturne, lorsqu'une patrouille rampante, envoyée de ce côté, apporta l'explication de l'incident.

Un campement en branchages, défilé des feux de la place par le relief de la hauteur, avait été construit en cet endroit par les Célestes, qui l'avaient incendié lors de leur départ. Le feu, qui couvait encore sous les cendres, avait retrouvé tout d'un coup quelque aliment respecté jusqu'alors, et la flamme avait jailli.

Ce minuscule incendie éteint aussitôt fut la seule alerte de la nuit; les Réguliers ne se montrèrent pas, et jamais, là ou ailleurs, la tranquillité ne fut troublée pendant notre séjour à Tuyen-Quang.

Pourtant on peut dire que les avant-postes des deux partis se touchaient.

Une reconnaissance opérée dans le sud-ouest par la 28ᵉ compagnie rencontra les Pavillons-Noirs à moins de 300 mètres de nos factionnaires. Du haut du fortin des grand'gardes on observait très nettement les mouvements de troupes aux alentours des positions ennemies, tandis qu'au crépuscule les fumées des campements se détachaient en bandes pâles sur le fond sombre des plans de verdure. A tout moment des détonations assourdies éclataient, dont nul ne songeait à s'inquiéter, produites qu'elles étaient sans doute par des coups de mine creusant de nouvelles défenses sur la route de Phu-Am-Binh.

L'armée du Yun-Nan paraissait, du reste, assez démoralisée : des déserteurs se présentaient fréquemment devant nos lignes et étaient aussitôt passés par les armes : procédé inhumain que les cruautés de cette guerre de représailles autorisaient. Deux lihns s'emparaient du condamné, le conduisaient sur la berge de la rivière et l'envoyaient à l'eau, d'une balle dans le crâne.

Certain jour un couple de superbes gaillards est amené au chef du cantonnement de l'infanterie de marine.

« Pourquoi as-tu déserté? demande celui-ci à l'un des quidams, de physionomie spirituelle et de mise presque élégante.

— Parce que je me trouvais en trop mauvaise compagnie!... »

On ne tint nul compte de ce que cette réponse avait de flatteur pour nous, et le mécontent alla goûter de la société des poissons.

Dans la deuxième quinzaine de mars un mouvement

rétrograde très sensible se manifesta chez nos adversaires. Les feux allumés chaque soir dans leurs retranchements diminuèrent peu à peu d'intensité pour s'éteindre bientôt tout à fait. Peut-être les Chinois avaient-ils gardé l'espoir d'une reprise d'hostilités que le séjour prolongé de la 1re brigade leur rendit impossible.

A Tuyen-Quang chaque chose rentrait dans l'ordre. La ville annamite, si misérable avant le siège, n'existait plus. Sa population, déjà bien clairsemée en décembre 1884, ne se composait plus que de deux ou trois cents pauvres diables, horriblement déguenillés et amaigris. Pendant toute la durée de l'investissement ils s'étaient blottis entre les murailles et le fleuve, sous la protection des gabions français, en des abris pitoyables d'où ils n'osaient sortir, de crainte des balles, et où ils vivaient Dieu sait comme!

A peine le blocus levé, ces quelques centaines de faméliques se précipitèrent dans les tranchées et les camps abandonnés, fouillant les décombres de leurs mains décharnées pour y découvrir un peu de riz ou de pois. Leur dénûment faisait peine, et bien des fois nos soldats, émus de cette misère, partagèrent avec eux leur biscuit ou leur pain.

La vie était d'ailleurs fort chère. Depuis le départ d'Hanoï la solde n'avait pas été touchée et l'argent devenait rare. Sans la ration réglementaire on eût été fort embarrassé de ne pas mourir d'inanition. Les industriels accourus à notre suite vendaient leurs liquides et leurs conserves à des prix inabordables : on s'arrachait à coups de piastres les rares arrivages de pommes de terre : les choux, venus au début en grandes masses, se payaient 20 cents pièce (environ dix-sept sous). La

majorité des popotes ayant préféré s'en passer, les mercantis ne purent écouler leurs approvisionnements, qui se gâtèrent, et furent alors cédés à un taux dérisoire.

Malgré le mauvais temps et l'insuffisance de nourriture, les hommes résistaient à merveille. On peut dire qu'ils allaient, poussés par la vitesse acquise. Le vin, distribué d'une façon régulière, soutenait le corps et réchauffait la joyeuse humeur. L'apparition de la corvée de vivres mettait tout le monde en liesse : « La deuxième *à* se fourrer l'bec dans l'siau ! » articulaient les porteurs de la divine purée en regagnant leur escouade : pas un *quart* ne manquait à l'appel !

Dans les derniers jours de mars des renforts arrivèrent à la légion et aux tirailleurs. Ces détachements faisaient partie d'un envoi assez important de la métropole, envoi qui comprenait, entre autres, les zouaves embarqués à Alger. Le bruit se répandait aussi d'une marche vers Tuan-Quan, sur le haut fleuve Rouge, marche dans laquelle la 1re brigade aurait apporté l'appui de ses troupes éprouvées. Les bien informés parlaient encore de Hong-Hoa et de Lang-Son.... Mais toutes ces rumeurs contradictoires ne fournissaient aucun renseignement précis, si ce n'est celui d'un départ prochain.

Le 29 mars, en effet, le colonel Giovaninelli, promu général, donnait l'ordre de mouvement, et la colonne se mettait en route dans la matinée du 30, laissant Tuyen-Quang restauré et sa garnison complétée. Marsouins et turcos refaisaient, une fois de plus, le trajet si connu de la rivière Claire, saluant au passage les

tombes où dormaient les morts d'Hoa-Moc et serrant la main aux camarades de Phu-Doan.

Ce n'est qu'à Vie-Tri que nous devions recevoir nos destinations respectives et apprendre la stupéfiante nouvelle de l'évacuation de Lang-Son.



BAC-HAT. — Une porte.

X

Sur la défensive.

Tandis que les tirailleurs algériens se dirigeaient sur le Song Thuong par Bac-Ninh et que le 2e bataillon d'infanterie de marine parti, on le sait, une vingtaine de jours auparavant avec le général en chef, prenait ses cantonnements dans le sud-est du Delta, le bataillon Lambinet rentrait à Hanoï où il devait, jusqu'à nouvel ordre, tenir garnison.

Ce ne fut pas sans un certain sentiment de satisfaction que nos troupiers franchirent la porte Est de la citadelle et réoccupèrent les cases où ils avaient passé une partie de l'été. Les parois en étaient bien quelque peu lézardées et la solidité des lits de camp paraissait très problématique; mais en définitive c'était le chez soi, et, après les fatigues d'une colonne de plus de trois mois, un chez soi, si imparfait soit-il, est toujours le bienvenu.

Autour du casernement, l'herbe drue et haute avait envahi les jardinets tracés suivant le caprice ou le goût personnel; cela promettait de douces joies pour les heures de repos, après la soupe du soir. D'un autre

côté, chacun courait à la recherche de ses malles, et ceux qui avaient l'inestimable chance de les retrouver constataient avec chagrin les dégâts causés par les fourmis, les rats et l'humidité.

Les plus heureux étaient, sans contredit, nos coolies.

Leurs faces jaunes exultaient, en voyant enfin à l'abri des vérandas les bagages sous le poids desquels ils avaient trotté durant de longues journées. Avec cela, la gloire d'avoir essuyé le feu des Chinois et d'être entrés dans Lang-Son leur mettait au front une auréole. Un d'entre eux — celui que le digne Gaignon, mon ordonnance, avait préposé aux soins de ma cantine et qui, dans la soirée d'Hoa-Moc, s'était tenu scrupuleusement derrière moi, s'en fiant très probablement à ma bonne étoile et à mon opacité pour narguer les balles — prenait, en ton et en manières, des poses invraisemblables de héros d'opéra-comique devant ses modestes concitoyens. Somme toute, ces braves Annamites s'étaient bien conduits et avaient grandement gagné leur maigre salaire : il était juste que leur vanité en compensât l'insuffisance.

Depuis le commencement de l'année, la capitale du Tonkin avait reçu de nouveaux et nombreux embellissements qui en rendaient le séjour de plus en plus agréable. Si la citadelle avait subi peu de modifications, la ville, en revanche, avait beaucoup changé : des constructions élégantes s'élevaient dans les rues fashionables où le service de la voirie était en progrès sensible : des estaminets luxueux s'ouvraient, tenus par des dames (!) : enfin le Tour du Lac possédait un photographe — chinois, il est vrai — et un soi-disant théâtre ! !....

La dureté des temps, par malechance, avait restreint l'effectif de la garnison composée alors, en sus du bataillon d'infanterie de marine, de malingres et d éclopés appartenant à tous les corps et à toutes les armes : d'où la pénurie d'affaires qui désolait les établissements de beuverie et autres, par lesquels nos compatriotes excellent à signaler leurs aptitudes colonisatrices.

La situation générale, au mois d'avril, était en effet loin d'être brillante.

Par suite de la retraite de Lang-Son et de l'abandon de Dong-Song, nous nous trouvions rigoureusement reportés à nos anciennes positions. Devant l'offensive chinoise toutes les troupes du corps expéditionnaire avaient été réparties sur une longue ligne fortifiée destinée à couvrir le Delta et dont les postes avancés étaient, en allant de l'ouest à l'est : Hong-Hoa, Vie-Tri, Tuyen-Quang, Thaï-Nguyen, Kep, Chu, Quang-Yen. Derrière ceux-ci et formant pour ainsi dire réduits, les places de Sontay, Phu-Doan, Bac-Ninh, Dap-Cau, Phu-lang-Thuong et Haïphong.

Partout on remuait la terre. Tant du côté du Kouang-Si que du côté du Yun-Nan, les forces impériales étaient évaluées à plus de 100 000 hommes.... Après une offensive brillante, une défensive presque passive s'imposait. Tous les efforts accumulés, tous les sacrifices accomplis, toute la bravoure déployée, toutes les fatigues souffertes, toutes les victoires remportées disparaissaient, s'anéantissant dans la honte de la déroute et l'incapacité d'un chef *insuffisamment préparé*, pour n'employer que l'euphémisme du général Brière de l'Isle.

Il nous est, même à ce moment, si pénible d'agiter

les souvenirs de cette époque. que le lecteur nous pardonnera de ne pas nous étendre davantage sur un pareil sujet. L'affaire Herbinger a, pendant un temps, passionné l'opinion publique; elle a douloureusement impressionné, au Tonkin, tout le corps d'occupation. L'homme est mort : paix à sa cendre!

Quoi qu'il en soit, ce nous sera toujours une pensée consolante que la 1re brigade fut étrangère à cette panique de Lang-Son et que la réminiscence d'une défaillance inouïe puisse s'effacer devant le rayonnement glorieux du siège et de la délivrance de Tuyen-Quang.



Il était écrit que nos différents séjours à Hanoï ne seraient jamais de longue durée. A peine une quinzaine s'était-elle écoulée depuis notre débarquement à la Concession que la 25e et la 28e compagnie, avec le commandant Lambinet, montaient derechef à bord des bateaux pour reprendre la direction de cette rivière

Claire à laquelle un sort malin les avait évidemment prédestinées. Elles ne devaient cependant pas dépasser cette fois le confluent du fleuve Rouge, et allaient remplacer, au fort de Vie-Tri, les zouaves trop émotionnés par leur insuccès de Phu-Lam-Tao.

De fait, l'organisation défensive du poste et le luxe de précautions étalé confirmaient pleinement le ton lugubre des rapports adressés coup sur coup au général en chef, rapports qui avaient amené celui-ci à.... diminuer l'effectif de la garnison. On peut dire, sans exagération, qu'une moitié des zouaves gardait l'autre ; les sentinelles se touchaient, tant sur les berges que sur la ligne des parapets. Celle-ci, partant de la rive gauche du Song Koï pour aboutir à la rive droite de la rivière, mesurait du reste un développement excessif, et le génie, assez mal inspiré, avait créé là plutôt un petit camp retranché qu'un simple fortin : ce qui atténue un peu l'amplitude des dispositions de sûreté prises par nos prédécesseurs.

Sur les bords de la rivière, autour d'une pagode servant de magasin à vivres, s'élevaient les baraquements en bambous et paillottes destinés à servir d'abri aux Européens, tandis que, dans l'angle même des deux cours d'eau, se trouvaient les cagnas habitées par un peloton de tirailleurs tonkinois; enfin, une canonnière, l'*Avalanche*, mouillée au confluent, en face du village de Bac-Hat, complétait le système de défense.

A la fin d'avril, les travaux de mise en état étaient à peu près terminés; le détachement du génie devait d'ailleurs séjourner jusqu'à leur parfaite exécution.

Pendant que s'embarquaient les zouaves, les deux compagnies d'infanterie de marine s'installaient dans la place. Comme confort, nos palais de Vie-Tri pou-

vaient difficilement soutenir la comparaison avec nos palais d'Hanoï : les cases, singulièrement basses, mal couvertes, peu solides, ne faisaient guère honneur à nos ingénieurs militaires ; avec l'été, qui commençait, la chaleur y serait insoutenable. Le peu d'épaisseur de la toiture et le peu de cohésion de l'ensemble présageaient aussi une faible dose de résistance aux coups de vent et aux typhons très fréquents à pareille époque.

Cette vaste plaine où se réunissent trois cours d'eau et que domine le mont Bavy, est le rendez-vous habituel des orages qui y sont prodigieusement violents et presque journaliers. De gros nuages cuivrés s'amassent lentement par les après-midi brûlantes, emmagasinant à haute tension toute l'électricité accumulée dans l'atmosphère.

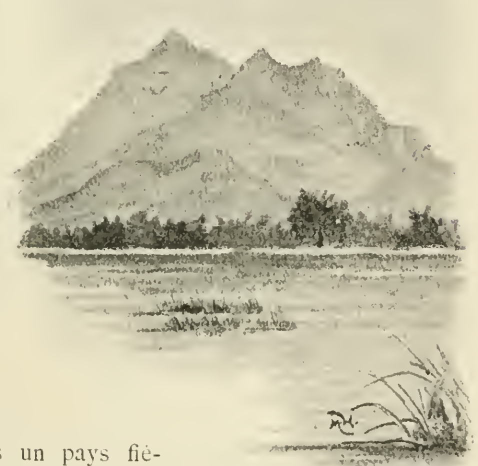
Sous l'influence de ces masses opaques, le fluide terrestre, attiré à la surface, se précipite à l'assaut du ciel en étincelles formidables qui tonnent comme des coups de canon. Puis les rafales arrivent, courbant les arbres, secouant les branches, dispersant les feuilles, emportant au sein de leurs tourbillons le sable et la poussière qu'elles projettent en volées de mitraille. Enfin, dans la demi-obscurité des sombres vapeurs qui plafonnent, l'orage crève : des torrents de pluie s'abattent sur le sol, le rendant vite impraticable.

Le spectacle est alors horriblement beau.

Dans le tumulte des éléments déchaînés, au milieu d'un air rendu incandescent, la foudre éclate sans relâche, illuminant la scène de ses fulgurations pâles ; avec une netteté sinistre les objets se détachent, rentrent dans le noir et se montrent de nouveau. La nature semble vibrer sous les décharges éblouissantes qui

laissent l'œil aveuglé et le corps dans un énervement indicible.

Après cinq ou six heures de tourmente, le météore passe, répandant à sa suite une fraîcheur réconfortante qui disparaîtra le lendemain avec le premier rayon de soleil.



C'est dans cette saison pénible que l'organisme, subissant une réaction considérable, paye chèrement les nuits humides de bivouac, les grand'gardes embrumées et les marches interminables dans un pays fiévreux. La machine humaine, remontée par l'hivernage et l'entraînement, se détraque alors de toutes pièces. Sous la chaleur atroce qui vaporise le cerveau et fond les membres, les forces s'évanouissent, l'appétit s'en va, les figures s'amaigrissent, se creusent, et le moral baisse rapidement. La dysenterie est reine et l'impaludisme, roi.... Tous, même les mieux

trempés, apportent leur tribut à ces terribles suzerains. Heureux les favorisés qui, plus tard, n'auront gardé que le souvenir du mal et qu'une anémie bénigne, résultat fatal du climat et des fatigues endurées, enverra seule en congé de convalescence !

Et qu'on ne nous taxe pas d'exagération. A l'appui de nos paroles. un exemple suffira.

Depuis le mois de septembre 1884 jusqu'au mois de septembre 1886 — c'est-à-dire pendant un laps de deux ans — six officiers firent le service à la 28e compagnie : deux capitaines, deux lieutenants et deux sous-lieutenants.

Sur ce nombre, un fut tué à l'ennemi (le sous-lieutenant Schuster) ; un autre mourut en débarquant à Toulon (le capitaine Boitel) ; le troisième dut être rapatrié pour affection grave après onze mois de séjour ; deux rentrèrent, leur période coloniale terminée, fiévreux et dysentériques : — un seul revint en France indemne.

Et encore faut-il dire que la 28e compagnie n'occupa jamais de pays réellement malsain.

Vie-Tri, en particulier, arrosé par deux larges cours d'eau coulant au sein d'une plaine immense, éloigné des montagnes qui recèlent à l'état endémique cette *fièvre des bois* si fréquente sur la haute rivière Claire, aurait constitué un poste excellent, n'eût été la mauvaise organisation des locaux affectés à sa garnison.

Les bords de la rivière, surtout, baignés par un air rafraîchi et ombragés de beaux arbres, offraient aux flâneurs un but ravissant de promenade.

Les siestes y étaient délicieuses.

Que d'heures avons-nous passées, au moment de la méridienne, mollement allongés sur les berges, les uns

dormant, les autres devisant !.... Souvent les garçonnets annamites employés comme boys par nos cuisiniers venaient, dans le plus simple appareil, prendre leurs ébats à nos pieds, happant entre deux eaux les nombreux cents jetés en pâture à leur convoitise. Parfois des disputes s'élevaient et, au milieu des gros mots, les plongeurs échangeaient force horions.

La vie, on le voit, revêtait une teinte bucolique.

C'était particulièrement le soir que les cœurs de poètes pouvaient battre avec le doux gâtisme qui caractérise parfois cette variété de bimanes. A l'heure où *s'allument les étoiles*, rien n'était plus magique, en effet, que l'aspect du paysage quand se levait la brise nocturne et quand, de l'horizon à peine assombri, jaillissait dans sa chaste pudeur Phœbé la blonde.

Un trait lumineux glissait sur l'eau noire et comme endormie dans les ténèbres : lentement, lentement, le trait s'élargissait, s'étendait, lançant çà et là une pointe audacieuse et se frangeant en ondoyantes lanières. Par moments, une tache ternissait cette clarté : branchages flottants ou remous qui descendaient en hâte le fil de l'eau, pressés de se perdre dans l'immensité du grand fleuve. En face du poste, les bambous touffus du village de Bac-Hat s'enlevaient en découpures nettes sur le fond du ciel, tout éclairé par le resplendissement de notre glorieux satellite.

Heure charmante où le clairon de service lui-même, idéalisé, modulait des variations savantes sur la sonnerie de l'extinction des feux, en faisant mourir aux échos lointains sa dernière note, circulairement envoyée.

On était vraiment bien là, sur le *banc de MM. les officiers* — une gracieuseté du génie! — au pied du grand arbre que les *geckos* avaient choisi comme point

de ralliement. Le rêve ébauché planait, immatériel, en même temps que l'œil se reposait, charmé, sur cette perspective aux tons adoucis....

Mais voici que des détonations sourdes éclatent dans les environs; elles augmentent, s'espacent, redoublent, se mêlant au bruit d'une fusillade peu nourrie, mais persistante, signe évident de gens qui font plus de bruit que de besogne. Une lueur rougeâtre incendie l'une ou l'autre rive.... Ce sont des pirates qui donnent leur sérénade habituelle aux dépens de quelque village voisin.

La folle du logis, un instant chassée, reprend sa place, et le songe interrompu continue jusqu'à ce que le sommeil fasse oublier les splendeurs de la nuit.

XI

Les pirates de Gom.

Dès le lendemain de notre arrivée le commandant Lambinet apportait des modifications radicales à la répartition du service. Pour les gardes de jour il ne laissait plus que deux hommes — un Européen et un indigène — en faction sur un mirador édifié en bonne place; la nuit, deux escouades de douze hommes formaient chacune un petit poste.

Et ce fut tout.

Tant que l'infanterie de marine occupa le fort, c'est-à-dire pendant près de deux mois, les choses furent réglées ainsi ; les canonnades et pétarades nocturnes n'y changèrent rien, et Vie-Tri resta toujours parfaitement tranquille.

Parmi les distractions principales qui signalèrent la première quinzaine du séjour il convient de citer le passage, à la date du 28 avril, de la canonnière l'*Éclair*, pavoisée d'abondance aux couleurs françaises et chinoises, et véhiculant un groupe de hauts mandarins à globules variés. Peu après nous apprenions, par un ordre du général en chef, que des préliminaires de paix

étaient posés entre la France et l'Empire du Milieu. L'ère des hostilités allait donc se clore, chose remarquable, par notre déconfiture de Lang-Son!

Être débarrassés des Célestes, c'était quelque chose, sans doute; mais que pensait-on faire des partisans de Luu-Vinh-Phuoc, dont le nombre allait vraisemblablement s'augmenter de tous les Irréguliers des armées impériales?

La question revêtait une certaine gravité.

Que la Chine, épuisée par ses efforts, à court d'argent et d'expédients, fût de bonne foi, on pouvait le croire. Mais ce n'était pas, dans le principe, cette puissance que nous avions, officiellement du moins, trouvée en face de nos fusils. Les Pavillons de toutes teintes, sans compter les diverses bandes de pirates du cru dont le brigandage est le seul mode d'existence, demeuraient debout, les armes chargées. L'avenir, pour s'être éclairci, n'en restait pas moins nébuleux.

Une autre nouvelle, qui visait plus spécialement une certaine catégorie de nos hommes, avait aussi son importance relative. La classe 1879 était enfin rapatriée, et les heureux partants ficelaient leurs paquets pour Hanoï, non sans adresser force quolibets à ceux qu'ils laissaient sur la terre tonkinoise.

« Eh ben! Courtois, tu *te tires*, ce coup-ci?

— Bonne affaire, mon vieux! Nous v'là *bibis* maintenant. »

En même temps qu'eux allait nous quitter un stock de malades graves que le médecin, mal outillé pour donner des soins efficaces, évacuait sur l'hôpital de la citadelle.

Puis la petite colonie retombait dans le train-train monotone de chaque jour, agrémenté par le va-et-vient

des rares bateaux de passage et la construction du cadran solaire, dont les plans avaient été dressés par notre adjudant-major.

Cet appareil bénin était pour le troupier naïf une source perpétuelle de tribulations.

Certain soir, à l'heure de la retraite — les retraites en sonneries n'étaient pas encore supprimées — le clairon de garde, flanqué de son cuivre, va trouver l'adjudant de semaine pour consulter sa montre. Celui-ci, plongé dans une lecture intéressante, mais toujours facétieux, le renvoie au cadran solaire.

Il fait nuit noire, nouvelle lune.

Le soldat s'approche, ne voit rien, et, consciencieux jusqu'au bout, frotte une allumette....

L'opération a dû le satisfaire, car nous le voyons aussitôt emboucher son instrument.

Ces plaisirs innocents ne pouvaient toujours suffire. Il a été dit dans le chapitre qui précède que, presque tous les jours, au crépuscule, des pirates annamites pillaient et brûlaient les villages des environs. Il était rare que l'on se couchât sans le concert accoutumé des coups de fusil et des coups de canon.

Les demandes de secours arrivaient incessamment au poste.

Le commandant, lassé, se décida à former une petite colonne composée d'un peloton de la 28e compagnie et d'une cinquantaine de lihns.

Celle-ci traversa la rivière en face de Bac-Hat et prit pied sur la berge opposée, se dirigeant sur le point où l'ennemi était signalé. Le détachement, accueilli par une

fusillade bien nourrie mais peu meurtrière, pénétrait déjà dans la position et chacun estimait que l'action était terminée lorsqu'un assaut malheureux des Tonkinois gâta tout. Vivement ramenés, ils durent être soutenus par la troupe européenne qui, en les dégageant, put enlever les morts et les blessés.

L'expédition n'avait pas été brillante : elle nous coûtait une douzaine d'hommes, dont deux tués. L'officier qui commandait les tirailleurs avait reçu une balle dans le genou en essayant de rallier les indigènes ; de plus, deux soldats d'infanterie de marine rentraient insolés.

Quarante-huit heures plus tard trois compagnies de zouaves, quatre de tirailleurs tonkinois et une section de 80 millimètres s'adjoignaient les deux compagnies de Vie-Tri et allaient fouiller les alentours du poste, sur la rive gauche. Naturellement, cette fois on ne trouva rien : les pillards n'avaient pas hésité à décamper devant ce déploiement de forces.

Pendant l'absence de la garnison la défense du fort resta confiée aux malades et aux éclopés de chaque corps : et rien n'était assurément plus bizarre que l'aspect des hommes de garde se rendant à leurs emplacements de nuit : six fantassins de marine, six zouaves et neuf lihns, sous les ordres d'un caporal. Les uns marchaient clopinant, les autres tirant la jambe : d'aucuns avaient la figure entortillée d'un mouchoir noué au sommet de la tête ; un certain quidam, affligé d'un abcès à l'aisselle, déambulait cocassement, le bras étendu.... On eût juré une bande de malingreux échappés de quelque truanderie.

Le 12 mai, les blessés et les impotents furent dirigés sur Hanoï. Comme les premiers présentaient plusieurs

cas de fractures très graves, notre docteur dut accompagner le convoi et un infirmier assura, le mieux qu'il put, le fonctionnement du service médical pendant l'absence prolongée de l'aide-major.

Entre temps, le général de Courcy, notre nouveau général en chef, accompagné des généraux Munier et Jamais et des troupes de renfort, débarquait à Haïphong et prenait la direction des affaires. Le général Brière de l'Isle, lui, n'allait pas tarder à rentrer en France. Avant de nous séparer de lui nous tenons à mettre sous les yeux du lecteur le dernier ordre du jour qu'il adressa au corps expéditionnaire. On le comparera peut-être volontiers à celui du général Millot (page 18) :

ORDRE GÉNÉRAL.

Officiers, sous-officiers, soldats et marins,

Au moment de remettre le commandement du corps expéditionnaire à M. le général de division Roussel de Courcy, j'ai le devoir de vous remercier du concours plein d'abnégation que vous m'avez prêté, de vous féliciter de toutes les vertus militaires dont vous avez fait preuve pendant la pénible, la sanglante campagne qui vient de prendre fin.

La signature des préliminaires de la paix est due, avant tout, à vos efforts, à vos succès, à ceux de l'escadre et de vos camarades de Formose.

Vous pouvez jeter avec fierté vos regards sur le passé.

Jamais, en effet, aucune troupe n'a plus vaillamment surmonté de plus grandes difficultés, n'a montré plus d'énergie et de sang-froid dans le danger. Aussi la France vous a-t-elle appelés ses *héroïques enfants*.

Pour moi, toutes les preuves de confiance que, dans toutes les circonstances, j'ai trouvées de la part de soldats de votre valeur seront l'objet de mon constant orgueil.

En continuant à être ce que vous avez été, vous donnerez

à votre nouveau général en chef les mêmes satisfactions et vous mériterez les mêmes éloges de notre chère patrie.

A bord du Francis-Garnier, *Haïphong, le* 30 *mai* 1885.

Le général commandant le corps expéditionnaire,
BRIÈRE DE L'ISLE.

Les pourparlers échangés entre les deux puissances dont il est question ici devaient être, à bref délai, suivis de la signature définitive du traité. Un avis de la résidence générale, parvenu à Vie-Tri le 14 juin et affiché aussitôt pour le régal des populations du voisinage, informait que la paix avait été dûment conclue le 9. Nous pouvions occuper sans encombre les places extrêmes, tout le long de la frontière qu'une commission spéciale allait scrupuleusement délimiter.

Heureusement pour les bras oisifs des nouveaux arrivants, les pirates de toutes couleurs restaient. A Than-Maï, localité située à une vingtaine de kilomètres dans le nord, quelques milliers d'Irréguliers se retranchaient fortement et accumulaient en abondance vivres et munitions. Sur la rivière Claire, et à une moindre distance du poste, le groupe de pillards dont nous avons parlé continuait plus que jamais ses canonnades et ses déprédations.

A deux reprises différentes le huyen de Gom — un arrondissement très peuplé de la rive gauche — était venu en personne supplier le commandant Lambinet de secourir un de ses villages, cerné depuis plusieurs jours par une bande de sept cents Pavillons-Noirs et brigands annamites. Devant une telle insistance, et malgré la faiblesse de nos effectifs, l'expédition fut résolue.

Le soir même de la seconde visite du mandarin, à

cinq heures, les deux compagnies, laissant comme toujours aux invalides la garde du fort, se mettaient en route. Arrivées au déclin du jour en face de la sous-préfecture, elles passaient la rivière sur des sampans et des paniers réquisitionnés par l'autorité locale. Sans attendre que toute la colonne fût réunie le commandant Lambinet, avec la 25e compagnie et les lihns, se portait en avant, dans la direction du village signalé.

A onze heures du soir, après une marche atrocement pénible à travers marais et rizières, par des sentiers étroits et des ponts branlants aux ais disjoints dont les vides béaient dans le noir, les hommes de la 28e, lancés comme des Peaux-Rouges sur la piste tracée par les chaussures de leurs prédécesseurs, rejoignaient le gros du détachement dans une pagode entourée d'arbres, assise sur un ressaut de terrain de médiocre hauteur.

C'est là que l'on passera, le mieux possible, le reste de la nuit.

Malgré les détonations qui se font souvent entendre tout le monde est bientôt plongé dans un profond sommeil.

A minuit, une alerte.

Un lihn de faction a déchargé son mousqueton sur un boy qu'il a pris pour un individu suspect ; il l'a parfaitement manqué, d'ailleurs. On se calme vite et le repos n'est plus troublé jusqu'au matin.

A ce moment la fusillade éclate avec une certaine intensité dans notre voisinage ; le départ est ordonné et, par un détour long, mais habile, qui dérobe constamment nos troupes à la vue de l'ennemi, le guide

nous conduit droit sur les derrières de celui-ci, qui va se trouver, par le fait, dans une situation très périlleuse.

Le tableau, quand nous nous démasquons, est épique : les pirates, interdits de notre subite entrée en scène, interrompent leur attaque, se demandant sans doute par quel sortilège nous sommes là au lieu de dormir tranquillement à Vie-Tri. Machinalement, au milieu du plus grand désordre, ils se rassemblent et se rangent tant bien que mal en bataille dans la rizière, à 400 mètres de nous, sans plus s'inquiéter de leurs autres adversaires.

De notre côté, l'étonnement n'est pas moindre d'être amenés si brusquement au contact de ceux que nous sommes venus chercher : l'avant-garde est tellement abasourdie qu'elle hésite à croire que ce soient nos pillards, d'autant mieux que ceux-ci n'entament pas les hostilités. Il faut les affirmations répétées du guide pour nous convaincre.

A la première salve, après un essai de riposte, les Annamites lâchent pied et vont se reformer à 200 mètres plus loin. Il est inutile de les suivre, et nos balles les accompagnent désormais à chacune de leurs haltes. Vers 1000 mètres, une décharge générale nous est adressée sans succès et la bande se disperse dans toutes les directions, échappant bientôt à nos regards et à nos projectiles.

Le combat — si toutefois on peut honorer de ce nom un simple exercice de tir — n'a pas duré une demi-heure.

Dans le village investi l'émotion a été très vive. Quels étaient, en effet, ces nouveaux arrivants : amis ou ennemis? Nos salves régulièrement échelonnées déridept

déjà les visages; mais les assiégés ne sont pas encore pleinement rassurés. A l'aide d'un porte-voix ils nous interrogent à distance sur notre identité et, leur conviction enfin faite, ils se décident à nous ouvrir les barrières de l'enceinte.

Derrière les haies de bambous renforcées d'un palissadement solide, les défenseurs sont groupés, s'appuyant sur leurs longues lances. Dans la principale rue, les notables et la population se sont précipités à notre rencontre et nous font un accueil enthousiaste.

La joie éclaire les physionomies; de toutes les cases sortent des habitants qui se pressent en foule sur notre passage; les femmes jacassent avec animation, les enfants se jettent entre nos jambes : c'est charmant.

Sur la grand'place, les autorités ont fait étendre des nattes. Le *li-thuong*[1] vient en cérémonie remercier le commandant et lui offrir des présents; aux troupiers le beau sexe apporte des rafraîchissements et des fruits. La réception est vraiment touchante.

Pendant que la colonne prend un peu de repos, un Annamite dépose aux pieds de M. Lambinet une tête récemment coupée : c'est celle d'un Pavillon-Noir blessé tout à l'heure et achevé par les indigènes, furieux. Le possesseur de ce bel objet, enchanté de son cadeau, essuie rapidement sur sa manche son coupe-coupe plein de sang, et, tout guilleret, nous exhibe les dents du mort. Peu après, fendant la cohue, apparaissent d'autres naturels traînant au milieu d'un concert de vociférations un corps nu qu'ils secouent sur le sol : c'est un second Chinois tout jeune, très légèrement blessé.

[1] Maire.

Le malheureux est inerte, résigné probablement à son fatal destin : prisonnier de guerre, il subira la loi inévitable. Or les exécutions militaires, à Vie-Tri, sont réglées suivant trois tours : fusillade, décollation, pendaison ; la série étant au troisième tour, le captif est branché haut et net à l'arbre le plus proche.

Le li-thuong renouvelle alors ses remerciements et sollicite la création d'un poste européen qui donnera à ses compatriotes la protection dont ils ont besoin. Le commandant, après avoir félicité les notables de leur belle défense, énergiquement soutenue depuis quatre jours, promet au maire de transmettre sa demande à qui de droit, en l'appuyant de tout son pouvoir[1].

Le départ a toutes les allures d'une véritable reconduite : la population nous accompagne jusqu'à la sortie du village, et le détachement rentre au fort en plein midi, par une chaleur atroce que les hommes ont préféré affronter plutôt que de déjeuner à Gom.

Cette courte expédition devait être notre dernière dans le Delta. Elle nous permettait du moins d'emporter des Tonkinois « civils » de là-bas un meilleur souvenir ; c'était la première fois, en effet, que nous découvrions chez eux des traces de bravoure et de reconnaissance, deux vertus qui, jusque-là, avaient paru leur faire complètement défaut.

---

[1] Le poste fut, en effet, créé plus tard, sinon dans le village même, du moins dans les environs.

XII

Les suites du guet-apens de Hué.

Après une absence de près de deux mois, les deux inséparables compagnies, remplacées le 17 juin à Vie-Tri par un demi-bataillon de tirailleurs algériens, étaient rappelées à Hanoï. Un provisoire, qui ne dura heureusement que quatre jours, leur permit chemin faisant de renouer connaissance avec les camarades de Sontay, et d'encourir les reproches du général Jamais pour une tenue que le dénûment de trois longues colonnes successives avait un peu défraîchie.

La capitale avait encore changé d'aspect : l'élément européen y acquérait une prépondérance toujours plus grande et, depuis le débarquement des renforts, la garnison en était devenue aussi variée que nombreuse. La citadelle regorgeait de monde, et c'est avec beaucoup de difficulté que les deux compagnies purent trouver un casernement disponible. Elles se sentaient d'ailleurs dépaysées au milieu des troupes de la guerre, et comme noyées dans leur masse.

D'un autre côté, la paix était faite, la période active prenait fin; avec les chaleurs étaient revenues en foule les maladies de toutes sortes qui décimaient sans relâche les nouveaux arrivés, dont l'imprudence était extrême. En outre, il semblait qu'un sort malencontreux se complût à nous empêcher d'ouvrir nos malles. A peine étions-nous installés dans un baraquement qu'états-majors ou médecins nous déplaçaient poliment pour nous envoyer dans un autre : c'était un vagabondage perpétuel. La vue de nos anciennes cases et de nos jardinets dévastés augmentait encore notre spleen; bref, dans l'état présent de notre esprit, tout contribuait à développer un malaise général assez indéfinissable mais qui, malgré tout, devenait de jour en jour plus visible.

Tandis que les mouvements nécessités par l'occupation ultérieure des places de la frontière étaient remis à une saison plus clémente, le général en chef, escorté par le 3e bataillon de zouaves, se rendait à la cour de Hué.

Ce voyage, qui avait surtout pour but de rehausser notre prestige vis-à-vis de nos protégés, allait être, au contraire, une source de complications infiniment désastreuses. Il devait tout simplement nous mettre l'Annam sur les bras. Comme si les difficultés pendantes au Tonkin n'eussent pas suffi, on s'aliénait de gaîté de cœur la majorité des populations du royaume et on se lançait tête baissée dans la plus déplorable des aventures.

Le guet-apens du 5-6 juillet 1885, organisé par le

régent Thuyet et immédiatement réprimé par nos troupes, non sans pertes, marque en effet l'aurore d'une ère d'insurrection formidable contre les Français et d'une sanglante guerre de religion avec les missions catholiques.

Du Tonkin, presque pacifié, les opérations actives vont passer en Annam, ou du moins elles acquerront dans ce pays une envergure remarquable. Depuis les frontières de l'Empire du Milieu jusqu'à la Cochinchine, nos colonnes vont lutter sans répit: la conflagration, primitivement limitée au Delta dans le début de l'année 1883, s'étendra, en 1886, à toute la presqu'île indo-chinoise.

Magnifique résultat, et éclatant progrès!

En Annam, le théâtre de la guerre, condensé dans le principe en un espace restreint, ne tardera pas à se développer, au fur et à mesure que se compléter et se perfectionnera l'organisation de la résistance.

D'abord les bandes seront rares, mal instruites, pe solides, sans cohésion, sans initiative; puis les qualités manquantes se formeront peu à peu et la répression deviendra de jour en jour plus malaisée et plus dangereuse.

Telles sont, rapidement esquissées, les grandes lignes de l'évolution nouvelle que nous allons maintenant suivre dans ceux de ses détails qui nous ont plus particulièrement intéressé.

Lorsque la citadelle de Hué fut tombée en notre pouvoir, le régent, qui avait enlevé le jeune roi et le

traînait à sa remorque, se retira en hâte vers Cam-Lo pour préparer de là sa fuite dans la montagne.

Dans les provinces, tout ce qui restait de l'armée annamite fut licencié par ordre du général en chef.- Les armes devaient être centralisées dans chaque chef-lieu pour être ensuite dirigées sur la capitale : prescription qui, par parenthèse, ne devait pas être observée et dont nul n'était à même de surveiller l'exécution.

Les partisans de Thuyet, alors peu nombreux, se réunissaient pendant ce temps à loisir, répandant, pour dérouter toute poursuite, les bruits les plus faux et les plus contradictoires sur leur position présente et leurs intentions ultérieures.

Bien que l'avenir ne fût pas positivement sombre, le pays était cependant trop troublé pour qu'on pût songer à le maintenir avec la poignée d'hommes que nous avions à Hué. Ce fut la raison pour laquelle le général de Courcy — qui, à tort ou à raison, voulait s'assurer la possession des clefs principales de tout le territoire — se trouva dans la nécessité d'appeler en Annam les troupes de l'infanterie de marine.

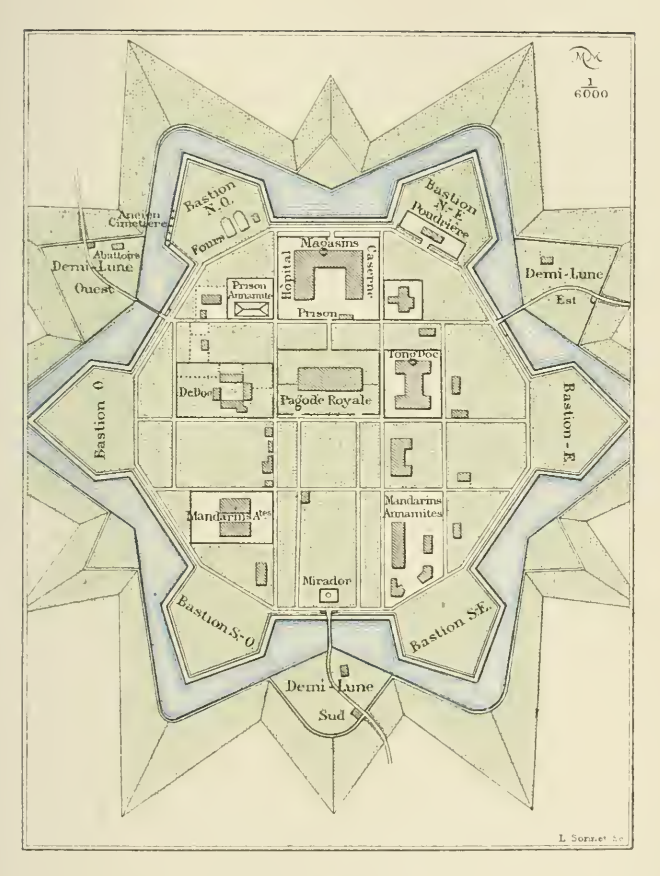
En conformité de cette décision, la 25e et la 28e compagnie, laissant au Tonkin leurs malades et leurs employés, quittaient Hanoï le 9 juillet pour s'embarquer à Haïphong sur le *Nam-Vian*, avec le colonel Chaumont, commandant le régiment de marche. En baie d'Halong ce bateau remettait ses passagers au *Château-Yquem*, vapeur affrété, qui devait les conduire à destination. Après un nouveau transbordement sur rade, l'aviso *le Pluvier* nous déposait enfin, dans la

matinée du 17, à l'appontement de Thuan-An, le port de Hué.

Nous étions sur la terre d'Annam.



Les Rebelles du Nghé-An



VINH. — La citadelle.

I

Un pays nouveau.

Le village et les fortifications à moitié démantelées de Thuan-An sont édifiés sur une langue de sable de trois à quatre cents mètres de largeur, au maximum. Une passe étroite donne issue à la rivière de Hué, qui forme en face du poste une nappe d'eau d'étendue considérable et porte le nom de *lagune*.

Toute la partie du littoral comprise entre la lagune et la mer est absolument improductive : quelques cocotiers, une espèce de liserons et certaines fleurs rouges particulières à la région jettent seuls une note un peu gaie sur le fond uniforme et aveuglant du sol. Néanmoins les cases habitées par nos troupiers — qui, pendant près d'un mois, devaient occuper ce point peu récréatif — sont entourées d'un semblant de verdure. A renfort d'expédients et de soins nos prédécesseurs ont réussi à faire croître là diverses plantes ; mais cette végétation pâle et rabougrie, qui rappelle assez exactement celle du square *de Lesseps* à Port-Saïd, ne fait que mieux ressortir l'aridité générale.

Du côté de la mer, les sables tracent une plage immense, en pente douce, qui, transportée en Europe,

constituerait une station balnéaire de premier ordre. Le fond étant très élevé, les lames y sont d'une excessive violence par vents du large. Par beau temps et mer calme, la houle est supportable; mais les grands bâtiments se trouvant, à cause du manque d'eau, dans la nécessité de se tenir au loin, les embarquements sont, par le fait, toujours assez difficiles.

Thuan-An, en somme, pour nous, n'était encore qu'un provisoire, mais un provisoire très supportable. Proche l'appontement on avait construit un cercle, bien pourvu de journaux, de brochures, et surtout de *purées* d'innombrables sortes, lequel offrait, aux heures de repos, un lieu de réunion frais et agréable. Aussi le compte de chacun y prenait-il vite des proportions colossales.

Entre temps, et tandis que notre bataillon jouissait d'une délicieuse oisiveté, le lieutenant-colonel Chaumont, avec l'autre moitié du régiment de marche et quelques troupes de renfort, s'emparait sans coup férir de la citadelle de Dong-Hoï. La nouvelle nous en parvenait presque le même jour qu'un télégramme daté de Hong-Kong nous annonçait la fin si brusque de l'amiral Courbet : perte irréparable que tous les Français ressentirent si vivement et qui nous laissa, par son imprévu, dans un douloureux étonnement. Il semble, en effet, que de tels hommes ne devraient pas mourir.

L'occupation de la place récemment conquise et de ses défilés coupait le Thon Thât et ses partisans des voies ordinaires d'accès vers le nord du royaume. Mais l'ancien régent n'était pas homme à s'embarrasser de si peu : les routes de la montagne lui restaient ouvertes, et l'appui de ses compatriotes ne lui ferait certainement pas défaut. On peut être convaincu que le malin bonhomme a dû rire bien des fois à nos dépens en nous

voyant partir sur une piste éreintante alors que lui-même, tranquille comme la conscience du Juste, fumait son opium ou mâchait son bétel, confortablement installé chez un ami, à quelques centaines de lieues de nos colonnes.

Il n'était pas dans la destinée de l'infanterie de marine de goûter longtemps les douceurs du far niente. Le 7 août, une expédition était dirigée sur le nord, avec Vĩnh, capitale du Nghé-An, comme objectif. Elle se trouvait placée sous les ordres supérieurs du lieutenant-colonel Chaumont, et se composait des 25e, 28e et 29e compagnies du 1er régiment, avec le commandant Plagnol, successeur de M. Lambinet, et un adjudant-major.

L'embarquement se fit sur trois navires de guerre : un croiseur, le *Laclocheterie*, et deux canonnières, la *Lionne* et la *Comète*. Deux jours après le départ, l'escadrille jetait l'ancre près du cua Hoï, au mouillage de l'île Hon-Ngu.

Des ordres avaient été adressés de Hué aux mandarins du Nghé-An pour recevoir avec toute la courtoisie convenable les soldats étrangers qui se rendaient dans la province. Mais commander et obéir sont deux choses bien distinctes; la courtoisie qui nous attendait n'allait-elle pas se traduire par des coups de canon ?... A tout hasard les bâtiments se mirent en mesure de répondre aux politesses, quelles qu'elles fussent.

Rien d'insolite n'ayant été signalé, le débarquement commença dans la matinée et le bataillon occupa, au saut de la mer, un fortin à demi ruiné qui couronnait, sur le littoral nord de l'estuaire, un monticule sablonneux de faible relief.

Pendant ce temps, un des fonctionnaires annamites chargé de la navigation réquisitionnait les embarcations nécessaires au transport des troupes, transport qui prit toute l'après-midi, et amena le détachement à Ben-Thuy, le bac de la route mandarine.

Le lendemain, 10 août, nous faisions notre entrée solennelle dans les murs de Vînh, au milieu des mandarins, des notables et de la population accourus à notre rencontre.

Le même jour, les travaux d'installation commençaient à la citadelle.

Avant de détailler la suite des événements qui se déroulèrent au cours de cette période de dix mois que l'infanterie de marine passa à lutter, sans trêve ni répit, contre la rébellion, avant de montrer à quelles difficultés il fallut parer avec des effectifs réduits par les maladies et surmenés par les fatigues de la campagne tonkinoise, nous jetterons un coup d'œil sur le terrain où nous entraînons le lecteur et ferons avec lui une connaissance indispensable pour qui veut approfondir sérieusement les choses. Nous signalerons aussi, en quelques mots, le désordre qui régnait dans l'administration d'un pays où tout était, pour ainsi dire, laissé en souffrance, les mandarins véreux ou patriotes allant grossir le nombre des fidèles de Thuyet ou lever personnellement l'étendard de la révolte et du brigandage, les lettrés battant monnaie les armes à la main, et, brochant sur le tout, les quelques fonctionnaires restés à leur poste pêchant en eau trouble pour leur propre compte, d'un côté souriant aux Français, de l'autre pactisant avec les rebelles.

II

Le Nghé-An et le Ha-Tinh à vol d'oiseau.

La province annamite de Nghé-An et son annexe, celle de Ha-Tinh, sont comprises entre le Laos, à l'ouest, et la mer, à l'est. Au nord, le Thanh-Hoa les sépare du Tonkin méridional; au sud, la limite est formée par le Quang-Binh.

Si l'on s'avance de l'est vers l'ouest, toute cette bande de territoire présente, après une assez vaste plaine d'alluvions de largeur variable, parcourue de canaux et traversée de cours d'eau, une succession de terrasses plus ou moins mouvementées s'élevant progressivement jusqu'à la ligne de partage des eaux du Mé-Kong. Des chaînes d'une altitude moyenne — de 500 à 800 mètres — s'étendent dans différentes directions, en séparant ces plateaux les uns des autres; leur ossature est orientée généralement nord-nord-ouest, sud-sud-est. Les cultures, à ces hauteurs, alternent avec les bois, les unes profitant des plaines ou des pentes douces pour prospérer, les autres s'accrochant aux collines. Çà et là, dans les massifs d'un certain relief, le granit perce, ou le calcaire, et l'on voit sortir

du milieu de la végétation qui couvre et enserre leur base, de formidables murailles verticales qui ont l'air de barrer les vallées et de fermer toute communication à l'horizon.

Le littoral du Nghé-An commence au cua Trap[1] —



par 19° 16′ de latitude nord. La côte court d'abord dans la direction nord-sud jusqu'au cua Quèn, où elle s'infléchit légèrement vers le sud-ouest, dessinant une sorte

[1] Les Annamites désignent, sous la dénomination générique de *cuas*, les estuaires.

de golfe à grand rayon dont l'autre extrémité serait à l'embouchure du Song Hoï. Le rivage est, dans toute cette partie, bas et sablonneux. C'est du reste le caractère que nous lui reconnaîtrons jusqu'au sud du Ha-Tinh. Des dunes le boursouflent, surtout aux différents cuas, à peine agrémentées de quelques arbustes chétifs et d'un gazon rare et grillé.

Tout ce littoral est en glacis et forme une vaste plage qui s'enfonce lentement sous l'eau, obligeant les bateaux d'un tonnage un peu fort à se tenir très au large : situation éminemment dangereuse quand le mouillage n'est pas abrité par quelque île d'une hauteur suffisante.

Citons, en descendant vers le sud, les cuas Thoï, Van, Lo, et enfin le cua Hoï, qui termine ce golfe dont nous avons parlé, et en face duquel se trouvent les îlots rocheux de Hon-Ngu et Hon-Mat, dont la disposition offre, à la rigueur, un abri possible dans ces parages par forte mer.

A partir de l'embouchure de Song Hoï le littoral s'incline uniformément vers le sud-est en conservant son même aspect. Des collines se montrent çà et là, à proximité de la mer, surtout au cua Shot, à l'est du canal d'Ha-Tinh. Puis viennent le cua Nhuong et le cua Quan, sur lequel est Qui-Hoa. De ce dernier point le rivage se retourne vers l'est, en traçant un promontoire que caractérise la montagne de Da-Leu (350 mètres), pour reprendre ensuite sa direction première jusqu'au cap Vung-Chua et au massif du Deo Ngang (1030 mètres) qui forment la limite sud du Ha-Tinh.

Pour terminer la description sommaire de la côte, citons, au large du mont Da-Leu, l'île de Hon-Duong.

Toute cette zone de l'Annam entre Dong-Hoï et Vînh

est la plus rapprochée du Mé-Kong. C'est au cua Hoï que ce fleuve serait à la moindre distance de la mer, distance que l'on évalue, d'après les probalités les mieux fondées, à 180 kilomètres environ, en ligne droite. Il n'en est pas moins vrai qu'au dire des Annamites de la montagne, il faudrait encore de dix à douze jours de marche pour franchir seulement le grand plateau qui sépare le haut Ngan Chao — un affluent du Song Hoï — du Mé-Kong.

Sur toute la côte dominent les courants des moussons. Le flot se fait sentir presque partout en même temps et le littoral est soumis au même régime que celui du Tonkin, c'est-à-dire à une seule marée par vingt-quatre heures. Et encore ces marées sont-elles faibles, très variables, et paraissent même irrégulières pour qui n'a pas fait de leur observation une longue étude. Les indigènes, seuls, en connaissent parfaitement la marche et savent en profiter dans les nombreux arroyos, naturels ou artificiels, qui sillonnent la plaine basse d'alluvions.

Comme nous l'avons dit plus haut, un épais et puissant massif montagneux s'allonge parallèlement à la côte et isole de la grande dépression du Mé-Kong les bassins resserrés des rivières qui descendent à la mer. Cette chaîne n'est elle-même qu'une ramification issue des soulèvements qui se détachent du plateau central asiatique et qui séparent les fleuves chinois des fleuves indo-chinois. Ce vaste dos-d'âne, qui borne l'empire d'Annam à l'ouest, est plissé en divers sens longitudinaux et obliques, et chacune des vallées ainsi formées, plus ou moins large, plus ou moins importante, est parcourue par des cours d'eau dont la valeur stratégique ou commerciale est parfois considérable.

D'une façon générale, et en raison de la conformation particulière du système orographique, les fleuves de l'Annam sont peu étendus. Ceux dont le cours est le plus long sont ceux qui s'infléchissent obliquement avant d'arriver à la mer, en suivant des thalwegs presque parallèles aux arêtes orientées nord-ouest, sud-est. Des contreforts d'une assez faible altitude se prolongent entre les bassins jusque dans la plaine : là. les mouvements du sol deviennent parfois si peu appréciables que beaucoup de rios se confondent ou se relient par des canaux naturels ou creusés de main d'homme. Tous ces territoires, constitués grain à grain par les apports incessants des eaux qui ont fini par combler les baies du rivage, sont très fertiles et bien cultivés; ils offrent en petit l'aspect du Delta tonkinois. mais leur surface restreinte ne leur permet pas de fournir aux habitants la quantité de riz indispensable à la consommation locale, et, à plus forte raison, l'exportation de ce précieux facteur de l'alimentation indigène est-elle impossible.

Aux cuas, les fleuves importants ont tous déposé une assez grande quantité de sables, épandus en bancs de dimensions plus ou moins vastes et s'élevant quelquefois en dunes, ainsi que nous l'avons déjà fait observer. Il n'est pas rare de trouver çà et là quelques lagunes communiquant ou non avec la mer; mais ce caractère se présente peu sur le littoral des provinces qui nous occupent. Malgré tous les efforts, aucune végétation ne peut y prospérer. Peut-être arriverait-on à mettre ces dunes en rapport en les fixant au moyen de plantations de conifères ou d'essences appropriées, ainsi qu'on l'a fait dans notre département des Landes.

Ce serait une question à étudier et à résoudre, — après beaucoup d'autres, hâtons-nous de le dire.

Mais revenons aux cours d'eau.

Leur profondeur est le plus souvent très minime et leur profil très inégal, transformé qu'il est fréquemment par des bancs de gravier qui se déplacent sous le heurt des remous ou la pression des crues. C'est une étude perpétuelle de sondages à faire lorsqu'on veut les parcourir; les bateaux européens, même de faible tonnage, ne peuvent s'y risquer qu'avec de grands ménagements : en dehors de la période des hautes eaux ils n'y doivent pas songer. Presque toujours, quand on remonte à 60 ou 80 kilomètres de la côte, des sampans seuls sont capables de flotter.

Le régime ressemble d'ailleurs de tous points à celui du Tonkin. La vitesse du courant n'est généralement pas très forte, sauf dans la montagne où l'on rencontre quelques rapides. Pendant la saison pluvieuse il se produit des crues d'une violence extrême et pour ainsi dire instantanées : le niveau croît alors de 5 à 6 mètres, les berges sont noyées et l'élément liquide, franchissant son lit, se répand dans la vallée.

Ces inondations, qui ont lieu à époques connues et régulières, sont mises à profit pour la préparation et le développement de certaines cultures.

Dans le Nghé-An et le Ha-Tinh, quatre vallées importantes se réunissent en une vaste nappe d'eau très étendue, presque un bras de mer. Ce sont celles du Song Câ, du Song Mo, du Ngan Chao et du Ngan Pho. La résultante de ces quatre fleuves prend le nom de Song Hoï et finit à l'est de Vinh, au cua Hoï.

Le Song Câ coule d'abord du nord au sud, puis s'infléchit vers le sud-est dans une direction oblique à la côte; après sa jonction avec le Ngan Chao, il quitte, comme nous l'avons dit, sa dénomination primitive, pour remonter dans le nord-est, en décrivant de nombreux méandres avant de se précipiter dans la mer de Chine.

Le Song Mo, premier affluent de droite, a un cours assez mal défini, faute de renseignements et de croquis. Sa direction générale paraît orientée ouest-est.

Vers Duc-Tho se rejoignent les deux principaux tributaires du Song Câ, issus des massifs montagneux du Mé-Kong. L'un, le Ngan Pho, court presque invariablement ouest-est; l'autre, le Ngan Chao, a sa vallée parallèle au littoral, c'est-à-dire sud-est, nord-ouest. Quantité de villages catholiques sont établis sur ses rives, et le pays qu'il traverse est des plus intéressants à parcourir. C'est sur le haut Ngan Chao que l'on voit les roues élévatoires en bambous qui amènent l'eau au sommet des berges, d'où un système de rigoles la répartit dans les différentes rizières à irriguer.

Complétant l'ensemble hydrographique des deux provinces, une véritable ligne de canaux longe le pied des premières assises montagneuses, s'éloignant ou se rapprochant du rivage suivant la largeur de la plaine d'alluvions et mettant ainsi en relations le Thanh-Hoa avec le sud du Ha-Tinh, jusqu'à Qui-Hoa et au cua Quan, à peu près à la frontière du Quang-Binh. Les villes les plus populeuses : Thanh-Hoa, Phu-Dien, Vinh, Ha-Tinh, Ky-Anh, sont appuyées à ces arroyos toujours navigables pour des jonques de moyen tonnage.

Entre deux rivières sortant des montagnes, par

exemple entre le Song Lo et le Song Hoï, le canal présente un seuil ou dos-d'âne, et la marée se fait sentir à la fois des deux côtés dans le même sens. D'où il résulte que la batellerie, pour profiter du courant produit par le flot ou le jusant, doit prévoir l'heure où la mer sera étale pour franchir le point difficile.

Ainsi, une embarcation qui voudrait aller du Song Lo à Vînh devrait partir du Song Lo avec le flux, en réglant son départ de façon à passer le dos-d'âne au moment précis où la marée bat son plein; une fois là, elle profitera alors du reflux pour descendre à Vînh.

Les Annamites ont une grande habitude de ces mouvements de la mer, et presque toujours, en race indolente et ménagère de ses forces, ils laissent le courant faire seul la besogne, s'arrêtant lorsque celui-ci devient contraire et repartant au moment où il est derechef favorable.

Le Ngan Chao, dans la partie supérieure de son cours, se rapproche du pied de la chaîne secondaire dont l'arête principale forme la limite du Ha-Tinh et du Quang-Binh, isolant ainsi le bassin très important du Song Câ du bassin non moins important du Song Giang. Ce dernier fleuve, qui file régulièrement du nord-ouest au sud-est, n'est séparé du Ngan-Chao, au plus faible intervalle, que par l'épaisseur de la ligne de partage. La distance entre Da-Nen (Quang-Binh) et Baï-Duc (Ha-Tinh), les deux points les plus voisins, n'est que de 17 ou 18 kilomètres, facilement franchissables. C'est ce qui explique l'importance stratégique de ces différents cours d'eau, qui permettent de tourner par l'ouest la route mandarine et ferment tout passage a des bandes essayant de se rendre des hauts plateaux dans la plaine.

Aussi ces avantages n'échappèrent-ils pas aux troupes qui furent appelées à opérer dans cette région, et, à un certain moment, une ligne ininterrompue de postes fortifiés dressa, tout le long de la frontière laotienne, un rempart qu'il eût été impossible aux partisans de Thuyet de renverser.

III

Ordre et désordre.

Le Ha-Tinh, le Nghé-An et le Thanh-Hoa étaient autrefois provinces tonkinoises : ce n'est que sous le règne de l'empereur Minh-Mang qu'elles furent réunies à l'Annam. Depuis, la convention Patenôtre a consacré cette cession.

La limite du territoire impérial était primitivement constituée par les lignes de Dong-Hoï, dans le Quang-Binh. Ces défenses oblitéraient complètement la route, entre les montagnes et la mer. On n'en voit plus aujourd'hui que les vestiges, car, depuis bien longtemps, nul ne s'est préoccupé de leur entretien et elles ont fini par tomber en ruines.

Le Nghé-An englobe le Ha-Tinh au point de vue administratif. Les deux provinces sont placées sous l'autorité d'un *tong-doc* (gouverneur), résidant à Vinh ; celui-ci a sous ses ordres, pour le suppléer dans l'annexe, un *tuan-phu*, mandarin d'un rang inférieur, qui y remplit les mêmes fonctions.

Nous trouvons ici la même subdivision territoriale que dans le reste de l'Empire et dans le Tonkin : *phus*

ou préfectures, fractionnés en un certain nombre de *huyens*, ceux-ci renfermant un chiffre variable de cantons et de communes. Ces dernières sont régies par les notables.

Parmi les principaux phus du Nghé-An et du Ha-Tinh citons ceux de Tranh-Ninh et Tranh-Biên[1], de Anh-Son, Qui-Chu, Ha-Tanh et Duc-Tho.

Dans chaque province le gouverneur est assisté par des fonctionnaires d'un rang subalterne répartis en cinq bureaux : personnel — rites — guerre — finances — travaux publics, qui constituent pour ainsi dire l'administration centrale.

L'armée préposée à la protection de ces diverses institutions, assez mal recrutée en temps ordinaire, tombait à l'époque en pleine désorganisation. Dans les provinces, comme dans la capitale, les troupes royales s'étaient dispersées; les chefs avaient pour la plupart disparu. Dans le Nghé-An, par exemple, le *de-doc*, commandant supérieur des forces militaires, avait quitté le chef-lieu, emmenant avec lui ceux de ses soldats qui voulaient suivre sa fortune. Le *lanh-binh* et le *pho-lanh-binh* étaient seuls restés à leur poste avec quelques hommes et devaient, à notre arrivée, se mettre résolument de notre côté.

Les réguliers annamites, peu aguerris, peu solides, doués d'une force de résistance presque nulle, armés de lances ou de vieux fusils, ne pouvaient être pour nous, dans les débuts, des adversaires dignes de ce nom. Les moindres déplacements leur causaient une appréhen-

[1] Territoires simplement tributaires.

sion extraordinaire et. pour eux, pousser jusqu'aux montagnes était faire preuve d'une énergie peu commune. Ils semblaient redouter à l'extrême le climat de certaines régions et lorsque, par hasard, un détachement recevait l'ordre de s'avancer dans l'ouest, les chefs accusaient, en les grossissant outre mesure, des pertes considérables par maladies ou fatigues.

Il est vrai que, pris en bloc, le pays est malsain. Les premiers étages de la grande chaîne sont seuls salubres. Dans les plaines d'alluvions, la chaleur et l'humidité donnent naissance à de nombreuses variétés de fièvres et d'éruptions qui atteignent très facilement les indigènes, et à la dysenterie, particulièrement redoutable pour l'Européen. Quant aux massifs boisés de la zone frontière, habités à peine çà et là par quelques Muongs nomades, ils n'offrent que danger pour tout le monde au point de vue hygiénique : la terrible fièvre des bois y règne sans partage, et les missionnaires qui, avant nous, pénétrèrent dans ces lointaines contrées, ont largement payé leur tribut à cette redoutable souveraine.

Tel quel, le climat de l'Annam, dans le Nghé-An et le Ha-Tinh, ressemble beaucoup à celui du Tonkin septentrional, dans les vallées du haut fleuve Rouge, de la rivière Noire ou de la rivière Claire. Et, sous ce rapport, on ne peut qu'admirer le degré exceptionnel de résistance dont ont fait preuve nos troupes d'infanterie de marine qui, au bout d'une campagne pénible et sanglante dans le Delta, ont encore lutté pendant près de huit mois contre la rébellion annamite, dans des conditions de bien-être déplorables, faute de communications, et en traversant, sur la fin de l'été de 1885, l'épidémie de choléra qui frappa si cruellement tout le corps expéditionnaire.

Si les milices indigènes se trouvaient en complet désarroi, les finances ne présentaient pas un meilleur aspect.

Les revenus de l'État, en temps normal, comprennent plusieurs catégories d'impôts. On peut les fractionner en trois sortes : contributions personnelles, — impôt foncier — contributions indirectes.

Et d'abord, avouons de suite que tout le monde ne paye pas l'impôt : un grand nombre de fonctionnaires en sont exemptés : tels sont les mandarins à un certain nombre de parapluies, les lettrés, les employés en retraite, ceux en activité de service des préfectures et des *trams* (postes), etc., etc. La liste en est fort longue et le total de ces heureux favorisés atteint environ 20 pour 100 de la population : chiffre dont l'énormité se passe de commentaires.

Une des obligations les plus bizarres imposées aux sujets de l'Empire par les lois est la *corvée*. Elle s'applique à tout : travailleurs, véhicules, embarcations, etc., et constitue, est-il besoin de le dire, une gêne énorme pour les contribuables. C'est une réquisition parfois très arbitraire des hommes et des choses ; en somme, un véritable servage.

Nous allons jeter un coup d'œil, pour nous donner une idée un peu nette de l'administration annamite, sur la statistique financière de la province de Nghé-An au commencement de janvier 1886, et nous pourrons juger par là, chiffres en mains, du désordre et de la perturbation que la guerre civile a mis dans le recouvrement des impositions de toute nature.

Le trésor de la province de Nghé-An est concentré en son chef-lieu, à Vînh.

Au 20 janvier 1886, il s'élevait à une valeur de 351 433 ligatures (en zinc), — soit 278 700 francs environ — réparties comme suit :

VALEUR EN LIGATURES.	NATURE DES ESPÈCES.
296 670	Barres d'argent.
47 566	Piastres et dollars.
814	Taëls.
6 383	Ligatures en zinc ou en cuivre.

Les magasins des deux provinces de Nghé-An et de Ha-Tinh renfermaient au total 1824 mesures de riz.

Les dépenses du budget local sont très irrégulières; elles varient suivant les circonstances, les travaux à exécuter, les ouvriers à payer, etc., etc. Elles ne sont donc pas prévues à l'avance. En moyenne on peut les évaluer mensuellement à 4500 ligatures et 4000 mesures de riz.

Les recettes sont constituées par les impôts en argent et en riz, et par les redevances en nature.

Les impôts en argent s'élèvent normalement à un total de 56 260 ligatures[1], qui se décompose de la manière suivante :

	Ligatures.
1° Contribution personnelle.	20 911
2° Revenu des douanes.	12 600
3° Impôt foncier.	11 572

[1] Ces chiffres, et tous ceux qui suivent, se rapportent à un semestre.

	Ligatures.
4° Contribution personnelle des Muongs tributaires[1]	4 361
5° Impôt sur les jardins[2]	4 276
6° Impôt sur les mines de fer.	2 329
7° Impôt sur les édifices religieux.	160
8° Exonération des corvées par eau[3] . . .	32
9° Impôt sur le rotin.	19

La totalité des impôts en riz s'élève à 32 778 mesures.

Quant aux redevances en nature, elles affectent des marchandises déterminées :

1° Impôt	sur les matières textiles.	677	catys[4].
2° —	sur le fer ouvré.	12 656	—
3° —	sur le sel.	309	mesures.
4° —	sur le bois dur.	205	pièces.
5° —	sur la cannelle..	20	catys.

Ce dernier est un impôt régional. Il est payé par la préfecture de Qui-Chu, voisine de celle de Anh-Son, dans le nord-ouest de la province de Nghé-An.

Telles sont les recettes régulières du budget. Il convient de dire que, même aux époques de prospérité, elles n'ont jamais été perçues strictement, à plus forte raison, depuis le début de la rébellion. L'anarchie qui désolait le pays en 1885-86 et le désordre administratif,

---

[1] Cet impôt n'est payé que par les territoires de Tranh-Ninh et Tranh-Biên.

[2] Droit de plantation d'aréquiers, de bambous, etc.

[3] Cet impôt est payé par les propriétaires des embarcations que l'administration réquisitionne pour le transport de valeurs, lorsqu'ils veulent se libérer de la corvée.

[4] Le *caty* est une mesure de poids qui équivaut à la centième partie du *picul*, soit environ 600 grammes.

doublé du gaspillage des deniers publics, en rendaient le recouvrement impossible.

C'est ainsi que la province n'a pu réussir à rassembler, jusqu'à la fin de 1885, que 12 343 ligatures provenant du revenu des douanes — au lieu de 56 260 ; soit un peu moins du quart — et 889 mesures de riz — au lieu de 32 778 ; soit un quarantième environ. Les redevances en nature n'ont pas été touchées.

Ces chiffres ont leur éloquence et prouvent surabondamment la situation précaire du pays dans ces années d'agitation et de troubles.

Depuis l'établissement de notre protectorat et l'avènement du prince Chang sous le nom dynastique de Dong-Khanh, les impôts ont été diminués dans des proportions notables. Cette réduction n'a reçu que cette année — 1888 — son application officielle.

Voici les modifications apportées à l'ancienne liste :

		Ligatures.
Impôts en argent :	1° Contribution personnelle.	14 637
	2° Impôt foncier. . . .	8 100
	3° — des Muongs. .	3 124
	4° — sur les jardins.	2 993
	5° Exonération des corvées par eau. . .	22

Impôts en riz : Réduits de 32 778 mesures à 22 944.

La troisième catégorie (redevances en nature) a été maintenue telle quelle.

IV

La terreur jaune.

Nghé, le chef-lieu de la province de Nghé-An, plus connu sous l'appellation de *Vinh* que portent les cartes, est une agglomération de six à huit mille habitants qui occupe, à la jonction de la route mandarine et du Song Hoï, une position d'une importance incontestable.

Du côté du midi la ville est protégée par un canal artificiel qui unit le fleuve au Song Lo: elle est séparée de la campagne, sur le reste de son périmètre, par une forte levée de terre couverte d'une haie touffue de bambous formant les trois autres faces du rectangle qui l'enveloppe. Quatre portes, percées dans ce rempart avancé, donnent accès aux environs.

D'une façon générale, Vînh peut être considéré comme composé de trois parties distinctes : la citadelle, la ville annamite, et, à l'intérieur de celle-ci, le quartier chinois.

La citadelle est hexagonale : elle comporte six fronts bastionnés dont les lignes de défense ne dépassent pas 200 mètres. Le parapet est constitué par un solide ter-

rassement soutenu au dehors par un revêtement en pierre de 5 mètres environ de hauteur, avec mur à bahut. Un fossé plein d'eau, à escarpe et contrescarpe en maçonnerie, précède la masse couvrante dont il est isolé par un chemin d'éléphants de 4 ou 5 mètres de largeur.

Trois portes, surmontées de miradors, établissent les communications avec la ville. Elles sont ouvertes sur les capitales des trois courtines sud, nord-est et nord-ouest: devant elles un pont de briques franchit le fossé et vient déboucher au centre d'une demi-lune figurant ouvrage extérieur.

L'enceinte assez vaste de la citadelle renferme la pagode royale, les bâtiments affectés aux divers mandarins et aux divers services, des magasins à riz, une prison, une poudrière, six corps de garde, quelques cases en paillottes et l'inévitable mât-mirador que possède toujours une forteresse annamite.

A l'arrivée du bataillon d'infanterie de marine les parapets avaient été dégarnis de la majeure partie de leur artillerie; il ne restait plus sur les plates-formes qu'une trentaine de vieilles pièces de fonte, déplorablement rouillées et incapables de rendre aucun service.

La poudrière, élevée dans le bastion nord-est, contenait quelques barils de poudre, des caisses de salpêtre et de soufre, un stock de lances vermoulues et de fusils hors d'usage, plusieurs douzaines de boucliers de rotin et un amas assez diffus de balles et de boulets de calibres très différents : tout cela entassé pêle-mêle en dépit de la prudence la plus élémentaire.

Si, au point de vue de l'armement, la citadelle n'offrait rien d'utilisable, en revanche elle était, par sa disposition interne et son excellent état d'entretien,

parfaitement propre à son nouveau rôle : servir de logement et d'abri défensif à la garnison européenne.

Et c'était à trois cent cinquante hommes environ qu'allait échoir la mission de couronner, en cas d'attaque, plus de 1500 mètres de parapets !...

Nous ne dirons rien de la ville annamite ni de la ville chinoise, composées toutes deux d'une rue principale et de ruelles secondaires bordées de maisons où grouillait une population serrée dont nous faisions la joie. C'était, en effet, la première fois qu'il était donné aux bonnes gens de Vĩnh de voir des êtres aussi bizarrement accoutrés que nous l'étions alors : aussi notre aspect les plongeait-il dans une douce stupeur. Dans les débuts, à chacune de nos sorties, nous étions immédiatement suivis par une foule silencieuse qui grossissait de minute en minute, se cramponnant à nos pas, s'arrêtant devant toutes les échoppes où nous entrions faire quelque emplette, et ne nous quittant qu'aux portes mêmes de la demi-lune sud.



Les travaux d'installation — aménagement des maga-

sins à riz, de l'hôpital, des logements d'officiers; création de fours à pain, de lavoirs, etc., — allaient occuper la fin de l'été. Pendant toute cette période la garnison fut perpétuellement en butte aux menaces des rebelles, qui devaient l'anéantir à jour dit sans qu'il échappât un seul homme au désastre. Il ne se passait presque pas de journée sans qu'un *christianous* de la Mission ou un espion du tong-doc vînt sonner par avance le glas de notre dernière heure. En fait, il ne se produisit rien, les Annamites étant plus audacieux en paroles qu'en actes. Il eût été, d'ailleurs, beaucoup plus rationnel pour eux de ne pas nous laisser pénétrer, les mains dans nos poches, dans leur citadelle, plutôt que de chercher à venir nous la reprendre après nous avoir laissé les loisirs de nous y mettre en sûreté.

Ils tinrent du reste à nous offrir un spécimen de leur genre de bravades en nous faisant parvenir le texte de la proclamation adressée soi-disant par Thuyet à tous les vrais patriotes. Ce texte nous a paru assez curieux pour être reproduit ici :

Le Grand Mandarin THON THAT, d'accord avec le Mandarin Protecteur du royaume, Grand Chef de l'armée, nommé TRAN, avec le Mandarin Pacificateur des Européens, Grand Chef des milices, nommé DOAN, et le général des trois provinces, nommé LUU, fait la proclamation que voici :

Des Barbares sont venus, issus des ordures du ciel et de la terre, espèce incapable de la moindre éducation! Notre sol ne peut pas les supporter! Notre pays, ils sont incapables de le gouverner! Comment pourraient-ils séjourner dans ce royaume? Autrefois les bandes de HÊM DOAN pénétrèrent dans la capitale des CHU : le roi THUYEN ordonna de les exterminer. Autrefois les troupes tartares pénétrèrent sur le territoire des HAN, et le roi VAN DÉ alla en personne

les châtier. Nous ne pouvons vraiment laisser un seul jour la dignité royale manquer d'honneurs et de respect ; nous ne pouvons laisser un seul jour des Barbares fouler notre sol sans les combattre. Le royaume d'Annam est la propriété de notre GRAND EMPEREUR ; le peuple, policé et fidèle, est vraiment digne de l'Empire du Milieu. Par malheur voilà que, tout à coup, des Occidentaux, cœurs de buffles et de bœufs, natures de bêtes féroces, viennent souiller nos forteresses de leur présence, salir le peuple de leur contact : à tel point que le ROI s'est vu obligé de quitter sa capitale.

Mandarins et peuple grincent des dents de colère !

Quel est l'homme qui a du sang dans les veines et n'est pas rempli de respect pour le ROI ? Le ROI a ordonné de tuer les méchants : chacun est disposé à frapper. Levons des soldats, préparons des armes, massacrons tous ces misérables Barbares, n'en laissons pas échapper un seul. Balayons toutes les ordures de ces Sauvages : ce sera ajouter un lustre nouveau à notre gouvernement.

Nous avons déjà donné des ordres à ceux de notre religion ; les chrétiens sont aussi les enfants du ROI : qu'ils continuent donc à gagner leur vie chacun selon son métier sans faire attention aux sottises qu'ils peuvent entendre.

Il faut vite nous préparer cinquante mille ligatures et cinquante mille mesures de riz pour l'usage de nos armées, lorsqu'elles arriveront.

Voilà notre proclamation.

Voilà la proclamation que prêtres et évêques doivent connaître, avant d'aviser.

Le 1er *jour de la* 8e *lune de la* 1er *année du* HAM NGHI (9 septembre 1885).

On comprend que de pareilles menaces et la perspective de ne pas échapper à la boucherie promise n'aient jamais troublé le sommeil des trois cents Européens de Vinh.

La plus grande cause d'inquiétude provenait du manque de vivres et de munitions. Les approvisionnements tirés des bateaux touchaient à leur fin et le stock de cartouches ne comprenait qu'une réserve de seize cents paquets. Chaque homme avait sur lui cent vingt coups de feu : juste de quoi soutenir un combat un peu vif et un peu prolongé. L'artillerie faisait complètement défaut.

A ces préoccupations variées s'ajoutait le dénûment.

Les bagages des officiers et de la troupe étaient restés à Thuan-An. Les effets s'en allaient en lambeaux et ne pouvaient être remplacés. Pour parer au plus pressé on avait fait confectionner par des tailleurs indigènes des vestes et des pantalons en coton léger qui ne valaient pas grand'chose, et acheté aux Chinois des babouches qui ne valaient rien du tout... Piètre remède au mal!

Au commencement de septembre la *Nièvre* débarqua au cua Hoï les malles des officiers et six mois de vivres; — c'était quelque chose — mais elle nous apporta aussi une quarantaine de retardataires et, avec eux, le choléra — ce qui était trop.

La garnison demeurait définitivement constituée à trois compagnies :

La 25e du 1er, capitaine Laumonnier;

La 28e du 1er, capitaine Boitel;

La 29e du 1er, capitaine Vallance.

Le commandant Plagnol remplissait à Vinh les fonctions de commandant d'armes, et le lieutenant-colonel Chaumont celles de commandant supérieur du territoire.

Les nouvelles du Tonkin n'étaient pas brillantes : l'épidémie cholérique y battait son plein. Que le bacille fût morbus, nostras ou asiatique, en virgule ou en

point d'exclamation, les décès se multipliaient à Hanoi et dans la région de Lang-Son. Jusqu'alors notre isolement nous avait épargné la visite du terrible fléau, mais nous ne devions pas l'esquiver et bientôt nous allions lui fournir notre contingent de victimes.

Dans le Nghé-An les rebelles continuaient à faire parler d'eux, mais restaient opiniâtrément invisibles. La terreur qu'ils s'efforçaient de répandre cachait peut-être leurs propres angoisses. Cependant, des messages venus de la Mission de Xa-Doaï, à 16 kilomètres environ dans le nord-ouest, signalaient la présence de bandes assez fortes dans les environs de Phu-Dien, et les chrétientés avaient déjà eu avec elles quelques engagements.

C'est ce moment bien inopportun que le choléra choisit pour faire son apparition à Vinh. Nos troupes, dénuées de tout et si durement éprouvées par les fatigues de l'hiver, devaient être pour lui une proie facile. Malgré les précautions prises, en dépit de l'isolement des malades, de la recrudescence des dispositions hygiéniques, de la variéte des exercices et des distractions, le fléau fit sa part et quinze hommes furent enlevés en quelques jours.

Une compagnie, la 25ᵉ, avait été isolée à Xa-Doaï; les circonstances favorisaient la rébellion · personne ne bougea.

Entre temps eut lieu à Hué, le 14 septembre, le couronnement du nouvel empereur, Dong-Khanh.

Les Annamites, pour qui tout est prétexte à réjouissances, tirèrent nombre de pétards et firent abondamment parler la poudre; les gens de Thuyet, il y a lieu

de le supposer, agirent de même en manière de protestation, et notre médecin put soigner en paix ses malades.

L'épidémie, du reste, ne devait pas être de longue durée. Dans les premiers jours d'octobre le danger était écarté. L'approche de la saison fraîche contribua, certes, à enrayer le mal, mais les mesures prophylactiques eurent un grand effet sur sa bénignité relative. Sous ce dernier rapport, M. Pons, notre docteur, montra une initiative et un dévouement au-dessus de tout éloge.



XA-DOAÏ. — Collège de la Mission.

V

Le chant de guerre des Cœurs-de-Buffles.

La rébellion qui, durant nos deux premiers mois de séjour, avait eu plutôt un caractère comminatoire, se décidait enfin à une offensive affirmée. Tous les jours le P. Tessier, de la chrétienté de Vînh, apportait des nouvelles de plus en plus mauvaises de la région de Xa-Doaï. Le pays entre le Song Lo et Phu-Dien était parcouru par une bande de pillards dont l'avant-garde menaçait la Mission. En présence de cette évolution active, et aussi pour faire diversion à l'épidémie cholérique, le lieutenant-colonel Chaumont résolut d'envoyer une compagnie dans le nord pour prendre le contact des *Giacs*[1] et donner au moins des renseignements précis sur ce qu'il y avait à craindre.

En conséquence la 28e compagnie, sous le commandement du capitaine Boitel, se rendit chez les Pères. Le village fondé par eux constituait une excellente base d'opérations, et ses habitants eussent été ravis de voir

[1] Rebelles.

11

notre séjour protecteur devenir définitif; mais l'ordre était de pousser jusqu'à Phu-Dien, dont la citadelle s'élève sur la route mandarine, à une quarantaine de kilomètres de Vînh.

La colonne allait se mettre en marche lorsqu'un espion catholique arriva, rapportant que cet objectif était occupé depuis peu par une troupe de *soldats indigènes*. Cette troupe était la 2e compagnie du 1er tonkinois, commandée par le capitaine Hugot, et venant de Thanh-Hoa à destination de Vînh. M. Boitel rejoignait sans difficulté son collègue et, de la place, plusieurs expéditions dirigées dans l'ouest refoulaient les rebelles au large de la route, en leur faisant subir des pertes sérieuses.

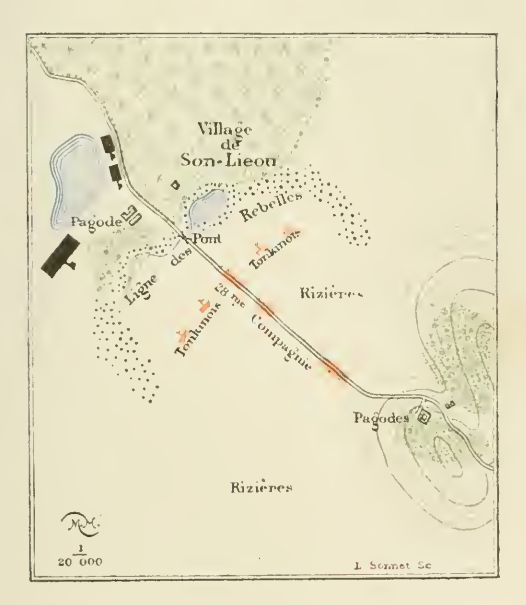
Quelques jours plus tard un peloton de Tonkinois recevait avis de gagner la Mission, de concert avec la 28e compagnie.

Une petite reconnaissance, explorant le terrain dangereux aux alentours de Xa-Doaï, rencontrait, dans la plaine de Son-Lieou, un gros de quinze cents à deux mille Annamites, et devait battre en retraite pour éviter d'être coupée de ses communications.

Il devenait urgent de frapper un grand coup. Le commandant Plagnol, sur le rapport de l'affaire adressé au chef-lieu, prit en mains la direction des opérations.

Le 4 novembre, vers neuf heures, notre avant-garde se heurtait à l'ennemi et essuyait son feu sans y répondre. Les deux sections de Tonkinois se déployaient à droite et à gauche du chemin, dans la rizière, et tout le monde fonçait résolument sur le centre de la ligne adverse qui, solidement appuyée à un village mis en état de défense, se repliait pour nous envelopper.

Au bout d'une demi-heure de combat, les Giacs



Combat de Son-Lieou.

lâchaient pied et se dispersaient en abandonnant leurs morts. La 28e compagnie s'installait solidement dans une pagode tandis que les lihns organisaient la poursuite, après quelques essais de retours offensifs plus bruyants que dangereux de la part des rebelles.

Le lendemain la colonne rentrait à la Mission avec un troupeau de plus de cent têtes de bétail, razziées sur le champ de bataille, qu'elle ramenait peu après à Vînh.

Cette zone de la révolte, au nord-ouest, obéissait à l'influence toute-puissante du Nghé-On, partisan fidèle et redouté du Thon Thât Thuyet.

En reprenant leurs quartiers nos hommes avaient l'agréable surprise de trouver le convoi, si impatiemment attendu, des malles et des ballots restés à Thuan-An. Il avait dû passer par Haïphong et les canaux intérieurs, sous l'escorte de quelques Tonkinois commandés par un caporal-clairon ; son mouvement avait duré trois mois et l'on s'étonne qu'il ait pu arriver sans encombre, quoique tardivement, à destination, étant donné le pays hostile qu'il avait traversé du nord au sud, surtout dans cette région de Phu-Dien que nous venions de terroriser. Il faut croire que notre prestige vis-à-vis des Annamites les rendait bien circonspects, même devant un si faible détachement.

Pour notre malheur, cette interminable navigation avait laissé des traces indélébiles : le contenu de toutes les caisses était rongé, moisi, décomposé par l'humidité. Les vêtements en lambeaux, les chemises déchiquetées, les chaussures transformées en champignonnières s'étalaient vainement au soleil ; les dégâts étaient

irréparables.... Après tout, il y avait encore des ké-os dans les boutiques de la ville, et l'on s'était accoutumé à marcher nu-pieds ! Ne faut-il pas philosophiquement faire bonne figure à mauvaise fortune ?

On annonçait d'ailleurs, suivant le premier, un autre convoi, composé en majeure partie de munitions, ce dont nous avions grand besoin ; et, venant du Delta par la route mandarine, une colonne très forte envoyée à Hué par le général en chef. Ceci promettait du mouvement et des distractions pour quelques jours.

D'un autre côté, la vie matérielle allait s'améliorant. Depuis la réception des bagages, on était en possession du nécessaire, et le confortable commençait à se dessiner sous la forme d'approvisionnements et d'ustensiles de toutes sortes importés du Tonkin par des Chinois audacieux à travers maints risques, tant terrestres que maritimes.

Ces braves Célestes devinrent bientôt nos amis. Leurs conserves et leurs liquides, vendus à un taux raisonnable, bonifièrent agréablement nos menus journaliers. Il faut avouer que la confiance de ces commerçants envers nous était illimitée. Pour n'en donner qu'une preuve, il suffira de dire que, lors de leurs arrivages, ils nous soumettaient les factures des principales maisons en gros d'Haïphong ou de Saigon qui leur livraient leurs marchandises — factures toujours libellées en français.

Les conversations, on le pense, étaient parfois pénibles, mais finalement on s'entendait.

« Dî don, ça quoi ? interrogeait notre Chinois en désignant un objet quelconque.

— Ça : *Fromage de Romatour*, répondions-nous.

— *Polomage de Lomatou ?*

— Frrr*omage de* Rrr*omatou*rrrr !...

— *Pppolomage de Lllomaton.*

Ici, un coup de pinceau sur la facture.

— Moi paye commien ?

— Toi, payé quarante cents.

— Qualante cents... — nouveau coup de pinceau — Moi van'n commien ?

— Toi vendre quarante-cinq cents : ça *tote* (bien). »

Et les romatours se payaient 45 cents.

Il serait oiseux de faire remarquer que le soldat ne jouissait pas du privilège de fixer, comme nous, les prix de vente, privilège dont il eût abusé sans la moindre vergogne pour obtenir toutes choses à des tarifs dérisoires.

Sous l'influence de ce bien-être que nous avons essayé de faire ressortir, la bonne humeur ne pouvait manquer de reparaître. Les hommes ne demandaient qu'à guerroyer au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, en véritables *Cœurs-de-buffles* qu'ils étaient. Le renfort apporté par la compagnie Hugot, laquelle doublait presque l'effectif de la garnison, permettait aussi de se lancer dans des opérations plus divergentes, et l'aide des Tonkinois allait nous être très efficace vis-à-vis d'un adversaire dont ils connaissaient la langue et les habitudes.

Vers la fin de novembre deux colonnes eurent lieu pour nettoyer les régions sud-ouest et sud-est. La 25e compagnie rencontra, sur le Ngan Chao, une résistance qui se traduisit par de nombreux coups de canon. Elle passa quinze jours à fouiller le pays et à disperser les bandes qui l'occupaient.

Dans le sud-est, c'est-à-dire entre le canal d'Ha-tinh

et la mer, dans le huyen de Nghi-Suon, la besogne fut plus facile. La 28e compagnie ne put, malgré toute sa bonne volonté, joindre les rebelles, qui se dérobèrent constamment devant elle.

Cette dernière expédition est peut-être celle qui nous a laissé les souvenirs les plus vivaces de l'incroyable égoïsme indo-chinois.

Un village sur lequel nous marchions avait été évacué par ses habitants. En arrivant aux premières cagnas, les éclaireurs aperçoivent une sorte de longue caisse en bois abandonnée par le travers du sentier : c'est un cercueil près duquel un vieil Annamite, sec et décharné, agonise, le corps complètement nu.

Pris de pitié devant ce moribond qu'on a jeté là, ainsi qu'un chien, en plein soleil, les deux hommes se baissent, enlèvent le vivant squelette et vont le déposer dans une case voisine. Puis, sans réfléchir, naïvement, comme ils ont trouvé le *vieux* en compagnie de sa bière, ils rapportent celle-ci à son côté.

Après une courte halte, ordre est donné de flamber les maisons. Le *vieux*, que les compatissants troupiers ont recouvert d'une natte, est alors reporté sur le chemin, à l'ombre d'un bouquet de bambous....

Il a dû y mourir.

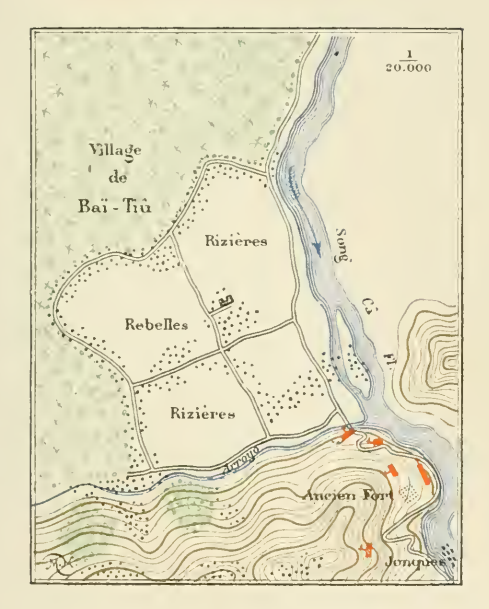
Un peu plus loin, c'est une pauvre mère-grand, presque paralytique, qu'on a laissée seule et qui, galvanisée par l'épouvante, a réussi à se traîner dans une haie, à quelques mètres de sa demeure. Notre cuisinier, en recherchant du combustible, la découvre accroupie, grelottante, effarée. On parvient à la calmer,

et les ordonnances lui font une place au foyer, partageant avec elle leur pain et leur repas.

Je ne sais si cet abandon des personnes âgées qui peut, après tout, ne pas être général, doit être tenu pour une marque de confiance en notre humanité ; je ne crois pas, d'autre part, qu'on puisse l'attribuer à l'absence totale de ce sentiment de commisération qui sommeille même au fond des cœurs les plus desséchés ; mais je puis dire que sa constatation fréquente a fini par me faire paraître bien mince le degré de sensibilité de la race annamite.

Respect de la vieillesse, tant vanté chez les Orientaux, ne serais-tu donc, toi aussi, qu'une légende ?...





Combat de Baï-Tiû.

VI

Le Son-phong de Lang.

Si la révolte allait s'étendant, il faut reconnaître que partout aussi elle se localisait.

Au sud-ouest, le principal centre d'agitation était le confluent du Ngan Chao et du Ngan Pho; au nord, c'était la région de Phu-Dien; dans le nord-est, une très forte bande — le gros des partisans de Thuyet augmenté d'une centaine de Chinois — tenait les rives du haut Song Câ en s'appuyant aux citadelles d'Anh-Son et de Lang. Cette dernière, située au pied des montagnes, servait de réduit (son-phong) à la défense.

C'est là qu'on décida de porter le plus rude coup.

Une colonne forte de cent trente Européens, cent Tonkinois et deux pièces de 80 millimètres venues depuis peu de Thanh-Hoa, fut mise en route le 3 décembre. Un convoi de jonques et sampans devait assurer le ravitaillement et se tenir jour par jour en communication avec les troupes.

Le commandant Plagnol dirigeait l'expédition.

Le mouvement fut assez lent. On se trouvait dans l'obligation de longer les berges du fleuve afin de ne pas s'écarter des embarcations; de plus, le temps était brumeux et les chemins, détrempés, rendaient la marche extrêmement difficile, surtout pour l'artillerie, traînée à bras d'hommes.

Le 4. la colonne se fractionnait pour traverser le Song Gao et prenait le contact des bandes ennemies signalées, l'une sur cet arroyo, l'autre sur la rive droite du Song Câ. Le commandant Plagnol forçait de bon matin le passage à la suite d'une courte canonnade, n'ayant dans ce combat qu'un seul blessé.

De l'autre côté, les choses allaient moins vite. La 28e compagnie arrivait, par une pluie battante, au Song Câ où l'attendaient les jonques sur lesquelles elle devait remonter le fleuve. A hauteur de Baï-Tiû les sampans d'avant-garde étaient attaqués par un poste de tirailleurs embusqués sur la rive droite. Le détachement débarquait aussitôt et se déployait, couvrant de feux de salve les groupes d'Annamites échelonnés autour de l'ancien fort. Le chapelet de collines qui vient se terminer au thalweg se couronnait en même temps de Giacs que la supériorité de notre armement faisait disparaître, sans les éloigner toutefois.

La petite troupe, après s'être reformée pour franchir l'éperon rocheux dont les pentes, très déclives, baignent dans l'eau, apercevait alors au milieu des rizières, et séparé d'elle par un ruisseau profond, le gros des forces adverses. Elle était reçue par une fusillade assez vive à laquelle elle ne tardait pas à ré-

pondre par des salves bien dirigées, prolongées jusqu'aux haies de bambous du village.

L'exemple le plus remarquable d'effet utile, comme tir de guerre, fut donné à ce moment par une escouade de six hommes qui, en deux feux d'ensemble à 400 mètres, coucha par terre neuf rebelles que l'on vit emporter.

Les pertes subies, bien plus que notre mouvement offensif, arrêté par le fossé vaseux qui nous barrait la route, obligeaient, au bout de deux heures, l'ennemi à évacuer la place.

Nous avions eu, néanmoins, une chaude alerte : les groupes d'Annamites dissimulés derrière les crêtes ayant tout à coup fait rouler d'en haut d'énormes quartiers de roc, un peu d'émoi s'empara de nos soldats. Il est vrai que la perspective d'un écrasement sous ces blocs calcaires qui, bondissant d'arête en arête et sifflant comme des boulets, dévalaient avec la rapidité de la foudre, n'était pas de celles que l'on peut envisager avec une stoïque indifférence. Aussi se hâta-t-on, par quelques coups de fusil, d'éloigner ce danger non prévu, et la colonne, ayant déblayé complètement le cours du fleuve, put rejoindre le commandant Plagnol que notre longue absence commençait à inquiéter.

Jusqu'au phu d'Anh-Son la marche en avant se poursuivit sans que nos adversaires se montrassent. Mais les renseignements recueillis dans les localités traversées les signalaient au nord et à peu de distance de la citadelle, en avant de Luong. En raison du développement de leur ligne le commandant décida qu'une partie de nos forces tournerait celle-ci par l'est tandis que l'on prononcerait l'attaque décisive vers le sud.

Au débouché de la colline d'Anh-Son les bandes dé-

ployées devinrent visibles, et les feux de salve tirés sur notre droite garantirent le succès de notre mouvement circulaire. Aussi un seul coup de canon détermina-t-il la retraite qui se fit presque instantanément, à l'abri du village où nous entrions sur les talons des vaincus.

Après une journée de repos dont le besoin se faisait vivement sentir, les opérations furent reprises et, le 10, le détachement couchait à Lang-Dien, à moins de 4 kilomètres du Son-phong. Un Céleste, trouvé dans les premières cagnas, eut le bonheur insolent de ne pas être passé par les armes.

Toutes les maisons, y compris celle de la douane chinoise, étaient abandonnées.

Le Son-phong, but de l'expédition, s'élève sur la rive gauche du Song Câ, au pied de hauteurs peu accentuées, battant dans tous les sens et sur les deux berges une plaine assez vaste. La position ne paraît pas excellente en elle-même, dominée qu'elle est à bonne portée de canon; ce qui lui donne sa valeur, c'est l'étendue de son champ de tir qui oblige l'assaillant à se démasquer à courte distance et ne lui permet pas d'échapper aux projectiles des ouvrages.

Après avoir cheminé une heure environ sur la rive droite que l'on avait gagnée le matin, l'avant-garde atteignait le village catholique de Lang-Moï, ou plutôt son emplacement, suffisamment indiqué par la dévastation générale et les décombres carbonisés entassés sur le sol.

Le spectacle était vraiment affreux.

Des centaines de cadavres pourrissaient dans la rivière, attachés sur des radeaux en grappes compactes; au milieu des jonques coulées, dans un entrelacement de corps dépouillés, des choses sans nom apparaissaient qui n'étaient plus des têtes ni des membres; sur la grève, échoués çà et là suivant le caprice des eaux, des femmes, des enfants nus, décapités, livides... et, flottant sur cette tuerie, une odeur épouvantable qui pâlissait toutes les figures et soulevait tous les cœurs !

Longtemps avant la catastrophe finale les Giacs avaient entrepris le siège en règle de ce village riche, peuplé, prospère; mais la défense, très judicieusement organisée par le P. Satre, avait toujours tenu tête à l'attaque. Une semaine environ avant notre arrivée un traître avait ouvert une des portes aux Chinois, dont les tranchées se creusaient à moins de 20 mètres. Surpris par l'irruption soudaine de leurs ennemis, les chrétiens avaient à peine résisté. Aux premiers coups de feu le missionnaire tombait, mortellement blessé, et dès lors les habitants de Lang, démoralisés par la perte de leur chef, perdirent tout leur sang-froid.

Tout ce qui fut pris fut massacré, sans distinction d'âge ni de sexe. Il y eut des fusillades en masse et, pendant plus d'un mois, le Song Câ charria des cadavres. Notre convoi de vivres eût pu, par eux, reconnaître sa route. Trois ou quatre cents fugitifs échappèrent à la mort et restèrent, cachés et errants, dans les bois des montagnes voisines : plus de six cents Annamites avaient péri dans cette effroyable boucherie.

Au moment où la colonne, parvenue alors à 2 kilomètres du Son-phong, pénétrait dans le réduit du village catholique, nos jonques débouchaient du coude du fleuve et étaient accueillies par une volée de coups de canon. Sur l'ordre du commandant elles se repliaient aussitôt, tandis qu'à terre on tenait conseil.

Le bruit courait qu'un parti de huit cents rebelles cherchait à nous couper la retraite, mais personne n'y attachait d'importance. L'attaque fut résolue, et, avant de la prononcer, on déjeuna, bien que la vue de ces nombreux corps mutilés et leur puanteur infecte constituassent un maigre apéritif.

Avant de développer les différentes phases du combat il est indispensable que nous esquissions rapidement la position qu'il s'agissait d'enlever.

Le Son-phong est un ouvrage de forme carrée, composé de deux enceintes en terre.

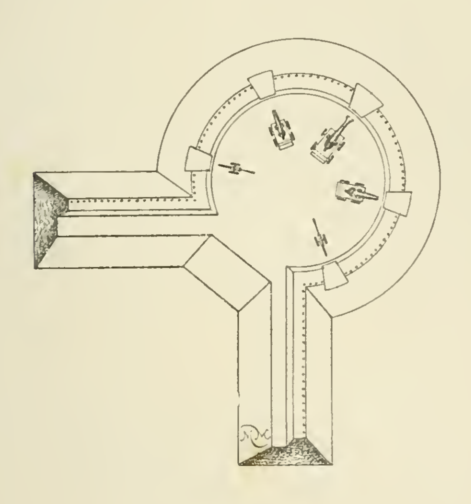
L'enceinte extérieure, qui mesure plus de 300 mètres de côté, offre une masse couvrante très faible précédée d'un fossé peu profond. On n'y voyait, à l'époque, aucune défense accessoire.

A l'intérieur de ce premier retranchement s'élève la citadelle proprement dite dont les faces, réunies aux angles par des bastionnets en demi-cercle, n'ont guère que 150 mètres de longueur. Le parapet, garni sur tout son tracé d'un palissadement en bambous, a une épaisseur de 3 mètres et un relief approximatif de $1^{m},80$. Trois portes, couvertes par des traverses, donnent accès au dehors.

Les locaux existant alors étaient, proportions gardées, ceux que l'on trouve ordinairement dans toutes

les places annamites : logements, magasins, poudrière. etc.

Chaque bastion était armé de cinq pièces, dont trois de fort calibre, en fonte ou en bronze. L'arsenal en contenait de plus une trentaine, provenant pour la plupart de la citadelle de Vinh, toutes très respectables et en excellent état, mais dépourvues d'affûts.



A 500 mètres de l'enceinte enveloppante les défenseurs avaient édifié sur le fleuve un fortin quadrangulaire palissadé, armé de trois gros canons battant la rivière; en amont et en aval deux redoutes, munies chacune d'une pièce, appuyaient cet ouvrage. Enfin, sur les hauteurs qui dominent le Son-phong, une petite pagode et un groupe d'habitations avaient été fortifiés et complétaient l'ensemble général du système, protégé

au surplus contre une agression venant de la rive gauche par une ravine encaissée où coulait un affluent du Song Câ.

Le plan adopté pour l'attaque fut le suivant :

La 28e compagnie, avec le canon, devait faire une démonstration sur la rive droite, en face du fortin et en avant du village de Lang-Moï : c'était une zone de terrain de 800 mètres environ à franchir, absolument à découvert, sous le tir de plein fouet des batteries adverses. Pendant que le feu serait ainsi attiré sur notre gauche, le reste de la colonne passerait la rivière et débarquerait sur la berge opposée, en profitant de l'arroyo dont nous avons parlé. De là on se dirigerait sur le groupe de maisons qui, par son altitude et son emplacement, constituait à vrai dire la clef de la position.

Les choses ainsi réglées, vers neuf heures le mouvement commençait. A peine sortie du masque des arbres la 28e était saluée par une bordée de coups de canon. Heureusement le tir était trop haut, et, bien qu'il se rectifiât par la suite, personne n'eut à en souffrir. La compagnie, déployée aussitôt, marchait rondement sur le fleuve en concentrant ses projectiles sur la redoute aval; pendant ce temps la section de 80 millimètres, arrêtée à moins de 600 mètres, envoyait une douzaine d'obus à balles tant sur le fort que sur le Son-phong, dont l'action s'ajoutait à celle des autres défenses. En une demi-heure notre chaîne atteignait le bord de l'eau,



Attaque du Son-Phong de Lang.

après avoir éteint presque complètement le feu de l'ennemi.

A ce moment précis les escouades du gros débouchaient du ravin, et cette marche offensive se combinant avec celle de la 28e amenait la retraite des Giacs dont la situation devenait précaire, pris qu'ils allaient être au milieu d'un tir convergent. L'artillerie de la citadelle cessait de tonner, et l'attaque principale pouvait s'avancer à travers les rizières sans être inquiétée.

La compagnie Boitel franchissait alors à son tour le Song Câ et se constituait en réserve.

Une heure environ après le début de l'affaire nos troupes pénétraient dans la double enceinte, totalement évacuée, sans avoir subi aucune perte.

En définitive, les rebelles s'étaient peu défendus; le fortin de la rivière avait, à lui seul, soutenu l'effort de la lutte.

Le feu des Annamites, bien que très violent, avait été presque inoffensif : sur une centaine de coups de canon, sept portèrent sur nos jonques où, par le plus grand des hasards, ils ne touchèrent personne et n'amenèrent pas d'accident.

L'action terminée, nous nous trouvions maîtres de plus de cinquante pièces d'artillerie de tout calibre, d'un stock considérable de fusils Snider, de lances, de drapeaux, de munitions variées. Le trésor, s'élevant à 3000 francs en ligatures, et la majeure partie des approvisionnements, abandonnés dans la rapidité de la fuite, restaient entre nos mains.

Les partisans du Thon Thât s'étaient retirés plus avant sur le fleuve, au pied des hauteurs qui le bordent

et dont les crêtes rocheuses, bizarrement dentelées, dominent tout le pays.

L'opération, vigoureusement menée, avait eu un plein succès.

L'après-midi qui suivit la prise du Son-phong fut employée à divers travaux. Les canons furent encloués ou mis hors de service, les armes brisées, les poudres noyées ; le convoi reçut à son bord les couleuvrines les plus portatives, l'argent et les drapeaux que l'on devait rapporter à Vînh comme trophées.

Au départ, qui se fit le lendemain, les locaux de la citadelle et de ses défenses extérieures, livrés aux flammes après nous avoir servi d'abris, ne formaient plus que d'immenses brasiers éparpillés dans la plaine et dont la fumée s'envolait en opaques tourbillons, troués d'étincelles, du côté des montagnes.

Le détachement n'avait eu, dans les différentes rencontres survenues jusqu'au terme de sa course, que deux tirailleurs hors de combat. Par cette belle marche de près de 100 kilomètres il déblayait le cours du Song Câ dans sa région la plus intéressante. Nous avions eu, malheureusement, le regret de ne pas arriver assez tôt pour sauver les catholiques de Lang, mais du moins nous emmenions sur nos bateaux quelques misérables blessés échappés au carnage, qui retrouveraient à Vînh un refuge et des soins.

Le retour s'effectua par Luong, où l'on quitta la rivière pour s'enfoncer dans l'est et rejoindre la route mandarine. Chemin faisant on put entendre à plusieurs

reprises l'écho affaibli de fusillades lointaines : c'était une de nos colonnes qui nettoyait le terrain au nord-ouest de Phu-Dien, en pourchassant les bandes du Nghé-On. Enfin, après quinze jours d'absence, le commandant Plagnol rentrait au chef-lieu où stationnait alors nombreuse compagnie.

VII

A la poursuite de Thuyet.

Parmi les idées plus ou moins étranges qui virent le jour au quartier général, on peut citer celle d'avoir lancé une colonne de Ninh-Binh à Hué par la route mandarine.

Quel but se proposait-on en agissant ainsi?... Quel résultat pensait on obtenir?

Pacifier le pays? Alors pourquoi suivre la route mandarine?... Devant un pareil déploiement de forces n'était-il pas certain que les rebelles resteraient invisibles!

Voulait-on montrer nos uniformes? Depuis quatre mois l'infanterie de marine promenait les siens dans toutes les directions.... Prouver qu'il était possible d'aller d'Hanoï à Hué en grande masse? Vérité de M. de la Palisse!... Renforcer les troupes de l'Annam? Pourquoi, dans ce cas, ne pas se servir des bâtiments de la flotte?

Quoi qu'il en soit et quel que fût le ténébreux secret de ce mouvement si étendu, voici quelle était la composition de cette fantastique colonne, sortie tout armée, comme une nouvelle Minerve, du cerveau olympien

de l'état-major, et que nous trouvions à Vinh, au retour de notre expédition de Lang :

Une compagnie de zouaves (capitaine Sajot), avec le commandant Baudart ;

Deux compagnies de Tonkinois : 11e du 1er (capitaine Perrot) et 12e du 1er (capitaine Olive), avec le commandant Pelletier ;

Une batterie d'artillerie : 3e batterie *bis* (capitaine du Demaine) ;

Un détachement du génie ;

Sept cents coolies.

Un convoi de vivres, empruntant les canaux intérieurs.

Tous ces éléments divers, placés sous les ordres du lieutenant-colonel Mignot, arrivaient au chef-lieu le 15 décembre, après avoir passé par Thanh-Hoa. Leur séjour, peu goûté de la population à laquelle les zouaves, par leurs rapines, inspiraient une profonde terreur, ne devait pas se prolonger : le 20, une des compagnies de tirailleurs se rendait dans le nord-est, à Tam-Lé, pour disperser quelques partisans : le 21, la majeure partie de la colonne partait pour Ha-Tinh, et le colonel Mignot l'y rejoignait six jours plus tard avec les retardataires.

A son entrée dans cette ville il trouvait la citadelle demantelée et ses environs ruinés. Avant de pousser plus loin, il convenait de remettre les choses en meilleur état. On s'y employa, mais sans se presser, pendant que se déroulaient de notre côté les événements qui vont suivre.

Dans les premiers jours de janvier, une fraction de la garnison de Quang-Binh vint nous rendre visite. Sous la direction du commandant Grégoire elle parcourut à

nouveau la région d'Anh-Son et de Lang, que nous avions soumise le mois précédent; elle dépassa même le Son-phong et s'avança jusqu'à un second ouvrage plus reculé encore dans la montagne, mais moins solide, sans rencontrer de résistance. Notre opération de décembre avait donc porté ses fruits, et — pour le moment — les Giacs n'étaient plus à craindre dans le nord-ouest.

Combien de temps allait durer cette sagesse?...

La bande du de-doc paraissait s'être scindée en deux, une moitié renforçant à l'est celle du Nghé-On, l'autre redescendant au sud-ouest et formant le noyau de groupes armés qui, grossissant sans cesse, ne tarderaient pas à jeter le trouble parmi les villages catholiques.

Il devait toujours en être ainsi : tant que les rebelles nous savaient occupés ailleurs, ils continuaient la série de leurs déprédations; à peine apparaissions-nous qu'ils se dispersaient comme une volée de moineaux pillards pour se rassembler dès que nous aurions tourné les talons. En somme, fatigue à part, nous souffrions peu de cet état de choses, mais les chrétientés pâtissaient pour nous. Sans cesse il leur fallait se tenir sur le qui-vive, se défendre souvent, victorieuses quelquefois, le plus souvent vaincues dans les rencontres qu'elles avaient avec leurs ennemis. Aussi n'était-il pas rare de voir les habitants de plusieurs localités demander abri et protection là où se trouvaient des missionnaires français. Le prestige de notre nom était, en effet, la meilleure des garanties, l'Annamite ne s'attaquant guère qu'à plus faible que lui; ce qui est, comme chacun sait, un moyen de réussite infaillible.

En raison des nombreuses colonnes poussées dans toutes les directions et des mouvements de troupes

relatés au début de ce chapitre, la sécurité était un peu revenue.

Une accalmie se faisait.

Le service des trams avait pu être rétabli vers le nord et fonctionnait avec une régularité relative; au sud, la route mandarine était toujours interceptée aux courriers et Hué ne communiquait avec nous que par Haïphong. Les lettres qui nous arrivaient avaient vraiment du mérite de ne pas s'égarer en chemin.

Au point de vue administratif, le royaume demeurait dans le plus grand désarroi. Dans la province de Nghé-An les impôts n'avaient pas été perçus depuis un an; il en était probablement de même ailleurs. Si l'on s'étonnait, devant les mandarins restés fidèles, que depuis l'avènement du nouveau monarque les choses ne fussent pas en voie d'amélioration, ceux-ci répondaient avec un parfait bon sens : « Les gouverneurs, préfets, huyens, fonctionnaires de tout rang et de toute catégorie sont désignés; mais ils ne rejoindront leur poste que si on y envoie des Français, autrement ils risqueraient leur tête, ce que l'on ne fait jamais de gaieté de cœur. »

Ce serait, assurément, trop exiger du caractère annamite que solliciter de lui, en pareille occurrence, un sacrifice si complet de soi-même et un détachement si entier des quelques pauvres biens de ce monde : une telle abnégation n'est pas dans les mœurs; c'est pourquoi la situation continuera d'être la même tant que l'armée et la police indigènes ne seront pas capables de donner à l'autorité morale des représentants du roi un appui effectif. Il convient d'avouer, pour tout dire, que là-bas on ne s'en préoccupe pas autrement.

Très philosophes, les mandarins annamites!

Dans les derniers jours de décembre, un peloton de Tonkinois renforcé par un petit détachement d'infanterie de marine avait été lancé dans le sud-ouest, où Thuyet était, à tort ou à raison, signalé. Après une poursuite vivement menée sur le haut Ngan Chao, du côté de Vé, il rentrait sans avoir obtenu de résultat appréciable, avec son commandant, le capitaine Hugot, blessé très grièvement de deux flèches empoisonnées.

C'était la première fois que ces armes terribles apparaissaient.

Malgré les soins dont il était entouré, le capitaine Hugot ne tarda pas à sentir ses forces décliner progressivement; dirigé sur Thanh-Hoa, dans le commencement de janvier, avec les rapatriables, il expirait en y arrivant, après une vingtaine de jours de souffrances.

La nouvelle de cette fin ne fut pas sans affecter un peu le moral des hommes. Une balle, en effet, n'est pas toujours mortelle: mais quel antidote opposer à ce poison lent que la moindre piqûre infiltre dans le sang?... Les missionnaires et les mandarins de Vînh conseillèrent l'alun, et désormais toutes les colonnes furent munies d'une provision du précieux sel. Le remède était-il souverain? Les incrédules demeurèrent nombreux.

Vers le milieu du mois, la présence de Thuyet était de nouveau affirmée dans la même région, en pleine montagne. Nous avons déjà fait ressortir autre part le crédit qu'il fallait attribuer aux apparitions de cet énigmatique personnage. Cette fois encore un détachement

composé de vingt Européens et d'une cinquantaine de lihns fut envoyé à sa recherche. Il refit en partie le chemin parcouru par le capitaine Hugot et, le 17, il rencontrait une forte bande de rebelles pourvus de fusils à tir rapide et secondés par un groupe de Muongs armés de flèches. Un ouvrage en terre peu important, mais bien placé et ne pouvant être aperçu qu'à courte portée, abritait cette troupe plus redoutable qu'aucune de celles auxquelles nous avions eu jusqu'ici affaire.

Le combat, engagé de front avec précipitation et sans reconnaissance préalable des lieux, débuta mal.

Accueillis par une mousquetade nourrie au moment où ils se présentaient en vue des retranchements, les Tonkinois se dispersaient; leur commandant, le lieutenant Camus, recevait trois flèches en essayant de les ramener en avant et l'action se trouvait du coup suspendue.

Une ravine rocheuse assez profonde, où coulait un torrent, servait de fossé à la position ennemie. Sans se rendre compte des difficultés qu'offraient les abords, M. Camus, revenu à la tête de ses hommes, sauta d'un bond au milieu du courant, — très rapide en cet endroit — suivi seulement de trois ou quatre sous-officiers et soldats d'infanterie de marine.

Fut-ce l'effet du poison, ou le choc d'une balle annamite, ou un faux pas causé par le heurt d'un fragment de roc, toujours est-il qu'après quelques enjambées dans le lit du ruisseau l'officier s'affaissa, projeté en avant. Un caporal qui accourait pour le relever tomba à son tour, la poitrine trouée. Pendant ce bref intervalle, à peine appréciable, le corps de M. Camus avait disparu, entraîné par les eaux qui nous dérobaient ainsi le secret de sa mort....

La petite colonne, privée de son chef, affaiblie par la perte d'une douzaine d'hommes, dont quatre tués, se replia dans un assez grand désordre, et, emmenant ses blessés, prononça aussitôt son mouvement de retraite.

C'était un échec, — le premier — et il nous coûtait cher : le vieux Thuyet dut être satisfait.

Mais — en continuant d'admettre, bien entendu, sa présence dans le pays — l'ex-régent n'allait pas avoir un répit de longue durée.

Le commandant Pelletier, des tirailleurs indigènes, reprenait avec une de ses compagnies la poursuite commencée et si malheureusement interrompue[1]. Avec une audace remarquable il se lançait dans une contrée inconnue où le roi détrôné était maître, et marchait pour ainsi dire dans les traces laissées par les Giacs. qui se dérobaient devant lui.

Peu de temps après son départ de Vînh, des bruits inquiétants circulaient sur cette expédition aventureuse, nouvelles venues des Missions ou colportées par les habitants de la ville. D'aucuns prétendaient que Français et Annamites avaient combattu un combat homérique dans lequel les deux adversaires s'étaient anéantis l'un l'autre ; d'autres assuraient que nos troupes, attirées au fond des bois dans une embuscade fantastique. avaient été faites totalement prisonnières, auquel cas leur sort était réglé.... Les jours s'écoulant sans appor-

[1] Le commandant Pelletier avait dû, de concert avec le lieutenant Camus, opérer dans le sud-ouest; mais les deux colonnes ne firent pas leur jonction.

ter de renseignements certains, le lieutenant-colonel Chaumont résolut d'envoyer dans la vallée du Ngan Chao et au delà de Baï-Duc le commandant Plagnol avec un détachement de cent cinquante hommes, Européens et Tonkinois, et une pièce de montagne. Là, on s'informerait, on se fortifierait au besoin et on pourrait peut-être recueillir la colonne Pelletier, si celle-ci se trouvait en danger.

Le commandant Plagnol partait dans la dernière semaine de janvier, par eau. Il remontait d'abord le Ngan Pho où une bande d'un millier de rebelles était, aux dires des Pères de la Mission de Nghé-Hièn, retranchée dans des *dônes*[1] battant la rivière.

A Kie-Tri, trois de ces forts, tournés par derrière, tombaient entre nos mains, et leurs défenseurs se dispersaient au bout d'une heure de lutte mollement menée. L'expédition regagnait alors les jonques, descendait le Ngan Pho jusqu'à son confluent, puis remontait le Ngan Chao sans obtenir, chemin faisant, d'indices positifs sur la situation de ceux qu'elle cherchait. A Ké-Mat, important village catholique appuyé à la rive gauche, les embarcations étaient laissées à la garde d'une faible escorte, le pays étant sûr, et le gros du détachement se dirigeait vers le sud.

La pluie, qui avait détrempé le sol et gonflé les arroyos, rendait le mouvement lent et pénible. Les coolies, recrutés à grand'peine et effrayés par les bruits répandus, n'avançaient qu'à coups de rotin et désertaient en masse. On allait enfin atteindre Baï-Duc lorsque, à la sortie du cantonnement, notre avant-garde

[1] Ouvrages fortifiés.

se croisa tout à coup avec les éclaireurs du commandant Pelletier.

Le premier moment de surprise passé, on échangea les nouvelles. Le commandant Pelletier, très amusé au récit de nos angoisses, fut mis au courant de notre récent échec qui, remarquons-le, ne se fût pas produit si les deux colonnes eussent fait leur jonction, puis à son tour il nous raconta sommairement les péripéties de la poursuite.

Il avait constamment marché, prétendait-il, sur les talons de Thuyet; si celui-ci et ses partisans avaient échappé, cela tenait sans nul doute à leur parfaite connaissance des lieux; certains papiers et quelques menus objets abandonnés sur la route prouvaient à l'évidence qu'avec un peu plus de bonheur, le roi, son ancien ministre et tous les gros bonnets de la révolte étaient pincés.

En attendant, les uns et les autres semblaient peu affectés par toutes ces tracasseries et, de ce que nous pouvions dire ou penser, il est probable que le Thon Thât n'avait cure.

Ce qui restait vraiment merveilleux, c'était la hardiesse extraordinaire de l'opération conduite par le commandant Pelletier. Il venait de parcourir toute la montagne jusqu'à la frontière même du Laos, au milieu de difficultés inouïes, sans moyens de ravitaillement et sans autre guide que la boussole, reconnaissant ainsi une zone de terrain considérable où nul avant lui n'avait encore pénétré. Grâce à une habile manœuvre, et après un combat sanglant, il avait réussi à déloger de ses retranchements un parti de pillards bien armés et bien commandés qui, par sa déroute, allait répandre aux dernières limites de l'Empire la terreur de notre

nom; mais il ramenait cinq blessés, dont un officier.

Tandis qu'il se disposait à retrouver le colonel Mignot à Ha-Tinh, le commandant Plagnol, voyant sa mission si heureusement terminée, faisait demi-tour et rejoignait ses jonques.

L'escorte de celles-ci, composée presque uniquement de tirailleurs tonkinois, ne devait pas laisser un excellent souvenir à la population de Ké-Mat, si l'on en juge d'après cette lettre de son curé (annamite), adressée au lieutenant chef du convoi, et dont nous respectons scrupuleusement les termes ainsi que l'orthographe :

J. M. J., 1886, 3 *febr.*

Reverende *Monsieur* præfecte Haï amabilis mitu.

Reverende præfecte,

Deus fortis et adjotor exercituum Tuorum det Tibi bonum diem et annorum Tuorum prosperitatem, obsecro Te et peto ut moneas et præcipias milites vestras ne noceant mulieres puellas et arripiant multa vasa domorum, quia sic fecerunt et omnes timentes fugerunt amare, sed quod dico Tibi in bona fide; obsecro Te ne irascaris nunc nihi dignum ad Te offero, sed mitto Tibi unum globum tabacum annamitium et decem fructus aureorum malarum, respice me et suscipias in usum Tibi.

JOAN.-B. M. TRUNG [1].

---

[1] *J. M. J.*, 1886, 3 *février.*

A *Monsieur* l'honorable, aimable et pacifique chef à deux galons.

Honorable commandant,

Que le Dieu fort, soutien de Tes guerriers, soit avec Toi et Te donne à jamais la prospérité! Je Te supplie instam-

Le départ de toute la colonne vint rétablir la tranquillité parmi les ouailles du digne pasteur.

Pendant que les événements se succédaient ainsi au Nghé-An, la situation, dans les autres provinces pas plus que dans celle-ci, n'allait s'améliorant. Partout et en de nouveaux points la rébellion dressait la tête. Le pays, épuisé, incapable de nourrir ses habitants, facilitait par le manque de ressources le recrutement des bandes de pirates. On disait de plus que le Thon Thât avait pressenti certains chefs de Pavillons-Noirs dont il marchandait la coopération au tarif le plus raisonnable.

L'administration, au sein du malaise général, restait fatalement précaire, et l'armée impériale, que l'on reconstituait alors, faisait des progrès à peine sensibles. Ses soldats, vêtus depuis peu d'un uniforme assez semblable à celui de nos tirailleurs tonkinois, n'étaient encore armés que de lances, leur fidélité justement suspecte ne permettant pas de leur confier des fusils. Les cadres [1] paraissaient d'ailleurs, dans leur ensemble,

ment d'ordonner à Tes soldats de ne pas s'approprier les objets de nos demeures et de ne pas violenter les femmes craintives que le désespoir met en fuite. Je Te dis cela en bonne part et je Te conjure de ne pas te fâcher si je ne T'offre rien de convenable en ce moment; cependant je T'envoie une boule de tabac annamite et dix oranges. Agree ma demande et reçois le présent pour ton usage.

JEAN-B.-M. TRUNG.

[1] Les instructeurs étaient, pour la plupart, d'anciens officiers démissionnaires venus de France; quant aux sous-officiers, ils provenaient des troupes actives du corps d'occupation.

très insuffisants et généralement hors d'état de remplir une tâche aussi délicate que celle d'une réorganisation militaire.

A Vînh, les troupes européennes commençaient à être surmenées par ces expéditions continuelles. Après le choléra, la variole avait fait son apparition et l'on avait dû reprendre les mesures prophylactiques de la fin de l'été; les hommes, heureusement, étaient moins impressionnables comme moral, et d'un autre côté la maladie fut bénigne. Grâce à l'entraînement et à la bonne nourriture la garnison se trouvait à même de supporter les fatigues d'une campagne plus pénible que dangereuse, et de suppléer à l'infériorité du nombre par la rapidité et la fréquence des déplacements.

Les opérations des derniers mois avaient été facilitées par l'hivernage; mais en avril allait revenir, avec les chaleurs, la nécessité d'un repos presque absolu, en admettant toutefois que la chose nous fût rendue possible, ce qui semblait peu probable. Le Nghé-An entier, en effet, était en feu. Au nord-ouest, le fameux Nghé-On battait l'estrade, rançonnant et pillant toute la contrée: une forte colonne avait dû réprimer ses pointes audacieuses. Les trams ne circulaient plus entre Vînh et Thanh-Hoa, et plusieurs de nos courriers avaient été dévalisés : nous demeurions pour ainsi dire isolés des autres provinces du royaume.

Tout cela ne présageait pas beaucoup cette ère d'apaisement tant préconisée, en Annam aussi bien qu'en France. Les fluctuations perpétuelles de notre misérable politique n'étaient pas, il faut l'avouer, pour rassurer protecteurs et protégés : le Tonkin avait l'air d'une lourde charge pour la métropole; aussi tout le monde se demandait par moments si le bûcheron,

écrasé, n'allait pas rejeter son fardeau comme un poids inutile.

Les indigènes, eux, n'en perdaient pas pour autant un atome de leur insouciance.

Heureux peuple !

Après le *Tét*[1], célébré en grande liesse à renfort de tam-tams et de pétards, ils fêtaient maintenant l'anniversaire de la naissance du roi ; et si leur dévouement au maître pouvait être aléatoire, leur complaisance stomachique ne laissait du moins de doute à personne. Ripailles, feux de joie, canonnades et illuminations se succédaient sans interruption au chef-lieu.

Le 14 et le 15 février, les hauts dignitaires accomplissaient à la pagode royale les prescriptions du rite : salutations à l'esprit de l'empereur, offrandes, etc.

Nous avons assisté à ces pompes indo-chinoises, et il nous en est resté comme caractéristique une impression d'ennui, de médiocrité et surtout de longueur. La *chaude lumière du soleil des tropiques* ne saurait, à nôtre avis, rendre agréables et harmonieuses ces couleurs crues qui papillotent aux yeux : les plus merveilleux rayons de l'astre-roi ne parviendraient pas à dissimuler la laideur et, il faut le dire, la saleté des tuniques jaunes ou rouges et même des habits brodés : tous ces somptueux harnais de cérémonie que revêtent les porteurs de glaives, les éléphants et les serviteurs des principaux dignitaires, sans compter les défroques bariolées de ceux-ci, n'en montrent que plus lamentablement leurs blessures. Les sabres en bois laqué, les étendards

[1] Fête du premier jour de l'année.

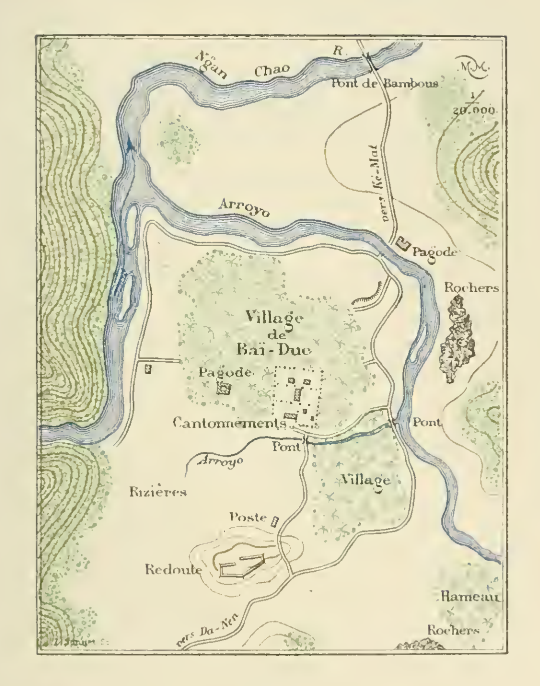
loqueteux, les masses en carton peint et les morions de même métal, non plus que les offrandes en papier doré, ne sont guère pour donner à des Barbares tels que nous une idée bien éblouissante des magnificences orientales.

Qu'une première fois la vue puisse être surprise, très bien ; mais avec l'habitude, les erreurs d'optique disparaissent, le coup d'œil se rectifie, et l'on s'aperçoit que, dans l'est comme dans l'ouest, au midi comme au septentrion, le proverbe est toujours vrai : Tout ce qui brille n'est pas or.

Après les salutations, que les mandarins exécuten placés sur deux lignes, avec un ensemble parfait, le Ruggieri vînhois extirpe d'un sac ses artifices. Le divertissement se poursuit dans un silence absolu : trois pétards l'annoncent ; viennent ensuite trois soleils, qui tournent avec mauvaise humeur, puis une gerbe ; et, de nouveau, pétards, soleils, gerbes, qui se succèdent ainsi jusqu'à ce que le sac soit épuisé. Et le sac est énorme !... Pendant plus de deux heures les assistants se tiennent ainsi, pieds nus sur les dalles, immobiles et recueillis, malgré le froid assez vif de cette époque de l'année. Puis, quand la dernière étincelle s'évanouit dans la fumée blanchâtre, tout le monde se retire dignement.

Cet adverbe nous semble, en somme, dépeindre assez exactement le seul caractère saillant de ces fêtes.

Aussi longtemps que dure la cérémonie, tous gardent la plus complète rigidité : pas un muscle ne bouge sur les visages ; les rares mouvements prescrits par le rite o nt accomplis avec une précision mathématique, mili-



R. Ngan Chao
Pont de Bambous
1/20.000
vers Ke-Mat
Arroyo
Pagode
Rochers
Village de Baï-Duc
Pagode
Cantonnements
Pont
Pont
Arroyo
Village
Rizières
Poste
Redoute
Hameau
Rochers
vers Da-Nen

Baï-Duc.

tairement, c'est le mot. Il convient de reconnaître que ce maintien, si différent du nôtre en des cas analogues, est tout à l'avantage des Annamites et donne à leurs manifestations religieuses un cachet de grandeur simple qui fait presque oublier le clinquant matériel et la mesquinerie du décor.

En cela, comme en urbanité et en politesse, beaucoup de représentants de cette nation que l'on appelle communément le *peuple le plus policé de la terre*, gagneraient à prendre modèle sur les riverains de la mer de Chine.

VIII

Dans les montagnes.

A la fin de février, la 28e compagnie quittait la place de Vinh pour aller occuper celle de Ha-Tinh, abandonnée par la colonne Mignot qui continuait sa marche glorieuse vers le sud. Elle embarquait sur jonques tout son matériel et, par canaux, rejoignait en quarante-huit heures sa nouvelle destination, où un peloton de Tonkinois attendait son arrivée pour partir.

La citadelle, que les Giacs avaient complètement démolie, sortait alors de ses ruines: mais les zouaves s'étaient surtout attachés à la réfection des murailles et les locaux intérieurs destinés au casernement de la troupe restaient à construire. Les lihns habitaient le quartier de la ville — fort misérable d'ailleurs — qui confine aux fossés de l'enceinte.

Ha-Tinh est situé sur la route mandarine, à 40 kilomètres de Vinh, environ, avec lequel il communique aussi par une série d'arroyos. Au mois de mars, époque de notre séjour, la population ne s'élevait pas à plus de deux mille habitants, réfugiés dans quelques centaines de cases en assez mauvais état.

Autour de la place s'étend une plaine très vaste, alors riche et bien cultivée, qui renfermait de nombreux villages jusque-là parfaitement tranquilles. Les missionnaires [1] signalaient, à vrai dire, des symptômes de troubles naissants encore dissimulés, mais en définitive les campagnes demeuraient paisibles : il est plus qu'évident que l'effectif de la colonne Mignot avait eu une grande part dans cette sagesse.

Quelques jours après l'entrée à Ha-Tinh de la 28e compagnie le chef de bataillon Grégoire, de l'infanterie de marine, venait prendre les fonctions de commandant d'armes. A ce moment, toutes les pensées étaient tendues vers un même but : enlever Thuyet, et par là mettre fin à la guerre. L'état-major avait excogité un plan qui disposait les troupes de telle sorte que l'an-

[1] Avec la Mission de Xa-Doaï, au nord de Vinh, le Nghé-An possède encore la Mission de Nghé-Hièn, à To-Ninh (To-Ky des cartes), où se trouvent un séminaire et un couvent. C'est de ces deux centres que sont, en général, tirés les Pères, français ou indigènes, qui assistent en qualité de pasteurs les principaux villages catholiques. Nombre d'entre eux ont rendu de grands services comme guides dans nos expéditions, le P. Arsac, entre autres, qui nous accompagna dans la plupart de nos colonnes au sud-ouest, et dont la bonne humeur et l'abord sympathique resteront certainement présents au souvenir de ceux qui l'ont connu. Bien au courant des mœurs locales, possédant à fond les ruses et détours propres aux Orientaux, très perspicaces et très fins, certains missionnaires, comme le P. Tessier, à Vinh, et le P. Aguesse, à Ha-Tinh, jouissaient d'un véritable renom dans la contrée et pouvaient nous apporter une aide qu'ils ont trop souvent peut-être détournée à leur profit. C'est probablement à cette cause qu'est due, en majeure partie, la haine qui divise l'Annamite païen et l'Annamite chrétien, et, par le fait, la guerre civile — ou plutôt guerre de religion — qui ensanglante depuis si longtemps ce malheureux pays.

cien ministre, traqué partout, était obligé, s'il voulait inspecter ses fidèles, de passer par certains points forcés où l'on s'emparerait aisément de sa personne. Malheureusement, les ordres donnés pour l'exécution d'un si beau projet ne purent parvenir dans le laps voulu, à cause des difficultés de transmission; de là décousu, manque de suite, de relation, et finalement abandon de l'entreprise.

Il en résulta que lorsque les fractions provenant d'Ha-Tinh à destination du haut Ngan Chao arrivèrent à leurs emplacements, celles du lieutenant-colonel Mignot, qui avaient garni le cours supérieur du Song Giang, quittaient précisément les leurs. Cette ligne continue qui devait fermer la frontière ne fut donc pas soudée un seul instant.

Ce fut à la 28e compagnie qu'échut la mission de garder deux débouchés importants des montagnes : Baï-Duc, sur le Ngan Chao, et Qui-Hep, sur le Ngan Tiêm : débouchés qui commandent les chemins du Laos. Le commandant Grégoire forma cette compagnie en deux détachements, l'un de quarante-trois Européens et vingt et un Tonkinois, sous les ordres du capitaine Boitel, et l'autre de quinze Européens et vingt et un Tonkinois, sous les ordres d'un lieutenant. Chacun d'eux emportait pour quinze jours de vivres et allait être ravitaillé à bref délai.

Les deux colonnes réunies se mirent en route le 1er mars et gagnèrent le Ngan Chao par la voie de terre, très pittoresque. Le 3, elles parvenaient à ce même village catholique de Ké-Mat dont nous avons parlé au chapitre précédent, après avoir traversé la

rivière sur un mauvais pont de bambous; là elles se séparaient, le capitaine se dirigeant vers le Ngan Tiêm et Qui-Hop, le lieutenant remontant le Ngan Chao jusqu'à Baï-Duc.

Ces hautes vallées des deux cours d'eau sont bien un des pays les plus merveilleux du monde. De tous côtés ce ne sont que montagnes mamelonnées couvertes presque en entier de forêts épaisses. A Baï-Duc, la plaine n'a pas plus de 5 ou 600 mètres de largeur; le fleuve la coupe au thalweg, s'engageant à l'ouest au milieu de hauteurs resserrées figurant une gorge ombreuse et profonde; un affluent vient l'y rejoindre après s'être frayé un lit dans les cailloux, au pied de rochers à pic dont une végétation touffue envahit les fentes, tandis que des rios plus petits serpentent çà et là, roulant leurs eaux fraîches et limpides en des ravins encombrés de verdures et de lianes

Qui-Hop, resté debout et habité, présente par sa situation un excellent point d'appui pour résister avantageusement à toute une armée — annamite bien entendu; c'est là que le capitaine Boitel allait s'établir. A Baï-Duc il n'en pouvait être ainsi. En effet, au sud, et isolé du village par un ruisselet lilliputien, s'élève un monticule dont le relief est assez considérable pour donner un commandement très étendu sur le terrain environnant. C'est en cet endroit que fut assis l'ouvrage de défense, véritable clef de la porte ouverte sur la vallée.

Celui-ci. tracé et commencé dès l'arrivée, affectait la forme d'une redoute pentagonale irrégulière avec palissadement en bambous à la base du talus extérieur; sa plus grande face battait la route qui file vers le sud. Un sentier de 200 ou 250 mètres de long unissait ce

retranchement élémentaire aux cagnas occupées par les hommes, qu'un parapet palissadé devait également entourer plus tard. Dans le principe, vu le manque de bras, on se contenta simplement des haies vives servant de clôtures, et dont l'épaisseur constituait un obstacle rassurant.

Les habitants ne gênaient guère les travailleurs : à notre approche tous avaient décampé en hâte et s'étaient enfuis dans la montagne, faisant ainsi le contraire des gens de Qui-Hop, qui n'avaient pas quitté leurs demeures. Il est vrai que les premiers n'avaient peut-être pas les mêmes motifs d'être confiants : les débris carbonisés de leurs cases en étaient la preuve.

Tels apparaissaient les deux postes créés par la 28ᵉ compagnie. Disons encore que la consigne de chacun d'eux était la même, celle d'un concierge de bonne maison : interdiction absolue de passer si l'on ne montrait patte blanche. Consigne d'autant plus aisée à exécuter qu'on ne voyait personne : nulle trace de rebelles; jamais paradis ne fut plus tranquille. Les villages catholiques abondent, il est vrai.

La principale difficulté, à plus de 20 lieues de Vinh, le point le plus rapproché où se trouvassent des magasins, consistait dans le ravitaillement. Il était possible, et même facile, à Baï-Duc comme à Qui-Hop, de se procurer du riz en quantité suffisante pour les lihns et leurs femmes, en le réquisitionnant dans les localités voisines et en poussant au besoin jusqu'aux chrétientés de Ké-Mat et autres; mais pour les Européens c'était autre chose! On rencontrait bien, par-ci par-là, quelques bœufs et quelques cochons que l'on pouvait ache-

ter, seulement ces aubaines étaient l'exception [1]. En résumé, il ne fallait compter que sur ses propres ressources.

Le réapprovisionnement par Vinh était de beaucoup le plus simple et le plus rapide, parce qu'on avait le moyen de le faire par eau : c'est en effet de cette place que devaient être envoyés, sur une demande de M. Grégoire, les quinze jours de vivres attendus.

L'officier qui commandait à Baï-Duc avait ordre de se mettre dès son arrivée en relation avec le dernier poste du Song Giang, celui de Da-Nen, afin de clore la ligne ininterrompue jalonnée par nos troupes sur la frontière du Laos où l'on pensait que Thuyet et l'ancien roi s'étaient réfugiés. Une reconnaissance fut donc dirigée de ce côté : les habitants, interrogés, déclarèrent que la compagnie indigène qui occupait le village l'avait quitté depuis quatre jours, se retirant sur le bas Song Giang.

Le commandant Grégoire était aussitôt avisé de ce fait.

Le lendemain, une autre pointe fouillait les berges du Ngan Chao, s'enfonçant au cœur du massif montagneux, à travers bois, sans découvrir de chemin tracé et sans apercevoir qui que ce fût ; là, le terrain était trop tourmenté pour qu'une agression fût probable ; la rivière même était impraticable, à cause des rapides. Bien qu'un peu en l'air par suite de l'évacuation du Song Giang, Baï-Duc restait donc en pleine sécurité.

[1] Les bœufs coûtaient de 8 à 10 piastres pièce (de 33 à 40 francs), et les cochons, de 4 à 6 (de 16fr,50 à 25 francs).

La confiance revenait d'ailleurs aux Annamites.

La veille de la reconnaissance de Da-Nen, les notables de cette localité, accompagnés de ceux de Lang-Hap (5 kilomètres), avaient apporté des présents et reçu en échange un certificat constatant qu'ils étaient amis des Français. Trois jours après c'était le tour des fugitifs de Baï-Duc : leur li-thuong offrait au commandant du poste, avec ses *laï* [1], une paire de poulets vivants et une demi-douzaine de poissons pourris; par l'intermédiaire d'un doï des Tonkinois servant tant bien que mal d'interprète, le mandarin étranger *à deux galons* octroyait à tous la permission de réintégrer leurs cases, de ramener leurs buffles, de planter le riz et de cultiver les champs; puis il délivrait au maire son petit bout de papier. Aussitôt le village reprenait son aspect habituel, et les indigènes vaquaient paisiblement à leurs travaux agricoles.

D'autre part, à Qui-Hop le capitaine Boitel s'était avancé à deux reprises dans l'ouest, jusqu'au grand plateau boisé qui s'étale entre l'Annam et le bassin du Mé-Kong. De ce côté, les routes une fois gardées, — et elles l'étaient — rien à craindre. Pénétrer plus loin parut inutile lorsque les Muongs, questionnés sur le temps nécessaire pour franchir la ligne de partage, parlèrent de dix à quinze jours de marche, sans qu'il fallût s'attendre à trouver seulement une misérable hutte sur le chemin.

Le mouvement sur le Laos étant d'ailleurs abandonné par l'état-major, les deux postes du haut Ngan Chao et de son affluent n'avaient plus de raison d'être;

---

[1] Salutations.

aussi leurs commandants furent-ils bientôt avisés d'avoir à regagner Ha-Tinh dans le plus bref délai.

En conformité de cet ordre Baï-Duc fut évacué le 21 mars après que l'on eut, au préalable, détruit l'ouvrage du mamelon, et la jonction des deux détachements se fit au même point de Kè-Mat où l'on s'était séparé dix-huit jours auparavant; de là, la 28e au complet et les quarante tirailleurs allaient redescendre, sur jonques, jusqu'à l'entrée du canal d'Ha-Tinh, par Duc-Tho.

La difficulté résidait dans l'absence d'embarcations. Les catholiques en fournirent quelques-unes et, pour le surplus, une chasse fut exécutée sur le fleuve, de toute la vitesse de nos sampans les plus agiles: chasse peu fructueuse, car, à notre approche, les rares bateaux disponibles disparaissaient, s'enfilant dans un dédale de sombres arroyos où la poursuite eût été trop fatigante. Avec beaucoup de peine on finit néanmoins par réunir l'indispensable, et la colonne, s'embarquant aussitôt, prit congé de l'excellent P. Trung (Joan.-B.-M.).

C'est dans cette partie de Ngan Chao que nous parcourions alors, en aval et surtout en amont de Kè-Mat, que se rencontrent les roues élévatoires dont nous avons déjà dit un mot. La hauteur des berges et la force du courant expliquent l'emploi de ces machines — très peu compliquées du reste — pour l'irrigation des rizières.

Le système se compose d'une roue de 3 mètres de rayon environ, tantôt plus, tantôt moins, construite tout entière en bambou et en rotin. Des pales en nattes tressées, très solides, donnent l'impulsion; à chacune d'elles sont ajustés deux bambous creux coupés aux nœuds, formant récipients, lesquels puisent l'eau en

baignant dans le fleuve, la remontent jusqu'en haut et la déversent dans un auget qui l'envoie, par une série de rigoles en écorce, sur les terrains à inonder.

Ces appareils marchent nuit et jour avec un grincement particulier qui s'entend de fort loin. S'ils contribuent au pittoresque de la rivière, en revanche ils gênent considérablement la navigation, à cause des barrages. Il est vrai qu'au-dessus de Ké-Mat on ne se sert que de sampans légers que le moindre filet d'eau suffit à faire flotter.

A partir du confluent du Ngan Tièm les petites jonques peuvent être utilisées, et c'est en grande parti de ces embarcations que le capitaine Boitel usait pour la descente.

Le voyage eût été plutôt agréable si les bruits recueillis n'avaient nécessité une surveillance incessante. Des renseignements obtenus dans les différents villages catholiques échelonnés sur le trajet, il résultait qu'une bande nombreuse de rebelles barrait la route à plusieurs kilomètres du Ngan Pho ; quelques dônes défendaient, disait-on, les berges, et leur construction devait être de date récente, puisque le convoi parti de Vinh huit jours auparavant n'avait pas été inquiété et n'avait rien aperçu.

Le 24, en effet, dans l'après-midi, notre avant-garde essuyait une bordée de projectiles tirés de la rive gauche : on débarquait immédiatement une vingtaine d'Européens de ce côté et, après un quart d'heure de mousquetade, la voie était libre.

Ce n'était qu'une escarmouche.

Le lendemain, la marche était reprise. Le commandant de la 28e avait trouvé, dans le hameau près duque on avait passé la nuit, un guide que l'intimidation

rendit perspicace. Celui-ci, persuadé à coups de cadouille de notre bon droit, fit arrêter la colonne sous le couvert d'un bouquet d'arbres qui s'élevaient à un jet de pierres du bord de l'eau, et tout le monde, sauf les hommes indispensables pour la garde des jonques, mit pied à terre.

Un monticule dénudé, avec une pagode en ruines, faisait suite au petit bois.

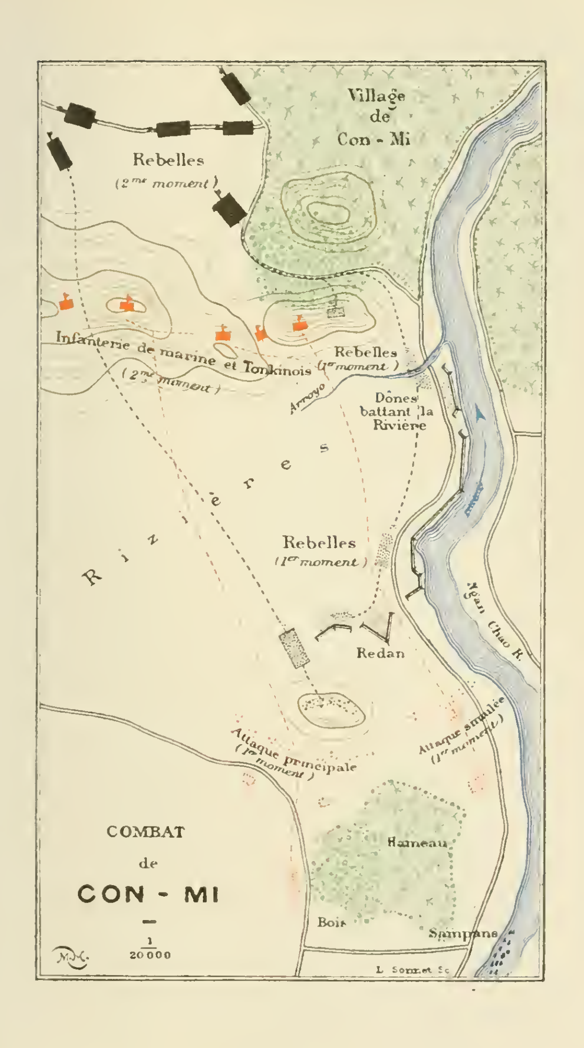
Ce fut l'objectif.

L'attaque principale devait tourner la position par la gauche en s'abritant du masque de verdure, tandis qu'une démonstration se prononcerait par le sentier qui longe le fleuve.

L'exécution de ce plan reçut un plein succès. Des deux côtés on arriva au mamelon avant que les sentinelles ennemies eussent le temps de donner l'éveil; en un clin d'œil le sommet fut couronné. De ce point les ouvrages des Giacs, dominés, devenaient parfaitement visibles.

Il y avait sur la rive même deux solides retranchements avec meurtrières pour canons de rempart; en deçà et à cheval sur le chemin, un redan tracé selon les règles.

Les deux attaques réunies ne firent qu'un bond de la pagode à la ligne des tranchées; le mouvement fut si prompt que les défenseurs eurent juste le temps de décharger leurs armes avant de battre en retraite. La poursuite commença aussitôt au pas de course; pendant 2 kilomètres, elle se continua sans arrêt, à travers marais et rizières, nos escouades garnissant au fur et à mesure les crêtes des collines, et profitant de ces haltes pour cribler de feux de salve les fuyards qui s'éloignaient dans le plus grand désordre, formant des



Village
de
Con - Mi
Rebelles
(2me moment)
Infanterie de marine et Tonkinois
(2me moment)
Rebelles
(1er moment)
Arroyo
Dônes
battant la
Rivière
Rizières
Rebelles
(1er moment)
Redan
Ngan Chao R.
Attaque principale
(1er moment)
Attaque simulée
(1er moment)
Hameau
Bois
Sampans
COMBAT
de
CON - MI
1/20000
L. Sonnet Sc

masses compactes au débouché des villages de la plaine.

Deux heures après le début de l'affaire, aucun rebelle n'eût pu être aperçu jusqu'à l'horizon ; le gros de la bande, évalué à trois mille hommes environ, s'était retiré dans la direction du nord-ouest, vers le Ngan Pho, où d'autres ouvrages avaient été érigés.

Le combat avait coûté une centaine d'hommes à nos adversaires. Plusieurs chefs restaient sur le terrain ; l'un d'eux, le Cueu-Vé, était la terreur des Missions, qui éprouvèrent, à la nouvelle de sa mort, un soulagement indicible.

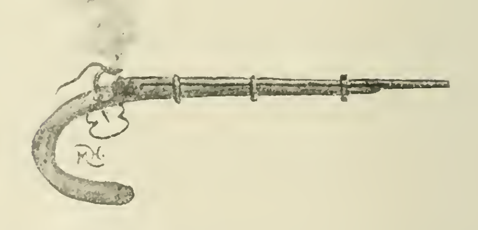
Ce qui frappe le plus, dans cette action, en dehors de la promptitude de la déroute, c'est l'emploi bien défini de la fortification passagère.

Jusqu'alors les Giacs s'étaient contentés de s'enfermer dans des sortes de citadelles d'où ils ne sortaient que pour fuir ; mais là on trouvait l'image d'un véritable champ de bataille défensif, et cette évolution subite dans l'art militaire indo-chinois avait lieu de nous étonner, car elle modifiait étrangement nos idées sur les opérations futures.

D'une façon générale, l'Annamite ne brille pas, en effet, par la bravoure ; cependant il ne faut pas méconnaître que l'on rencontre quelquefois chez ce peuple des individus d'un courage remarquable et qui provoquerait l'admiration, même parmi nous autres Européens, assez blasés d'habitude sur les manifestations de cette vertu éminemment guerrière. A Baï-Tiû, par exemple, nous avons vu un rebelle, armé à ses risques et périls d'un méchant fusil qu'il ne parvint pas à dé-

charger, essuyer pendant plus de cinq minutes le feu de quatre excellents tireurs sans rien perdre de son calme.... Il est certain que, bien encadrés et suffisamment instruits, ces gens-là finiraient par acquérir de la solidité : nos tirailleurs tonkinois, encore que sujets à de fréquentes défaillances, en sont la preuve.

Ce qui manque aussi aux partisans de Thuyet, c'est un armement sérieux. Lances, vieux fusils à pierre, sabres et coupe-coupe constituent le fonds ordinaire de leur attirail meurtrier; ils possèdent aussi cependant quelques carabines à tir rapide dont ils se servent avec assez d'habileté et dont le nombre ne fera que croître à l'avenir, rendant la répression de plus en plus meurtrière. Dans la montagne, chez les Muongs, l'arbalète



et les flèches — empoisonnées ou non — sont encore en honneur.

Un des plus curieux spécimens d'armes indigènes est un fusil à crosse recourbée que nous avons ramassé au cours d'une de nos expéditions.

L'objet est d'une simplicité primitive : un grossier tube de fer, fixé par trois anneaux sur un support de bois; la culasse présente une cheminée sur laquelle

une pressiou de la détente amène un chien muni d'une mèche.

Mais où sont les arquebusiers d'antan ?

L'usage de si piteux engins — du moins à l'époque dont nous parlons — met fatalement leurs possesseurs dans l'obligation d'agir par masses considérables. Aussi les Giacs se rassemblent-ils généralement au milieu des rizières, dans les plaines, en rase campagne, s'abritant parfois d'un village ou d'une dône et attendant l'adversaire à bonne portée. Ils se lèvent alors tout d'un coup en agitant leurs pavillons bariolés et en poussant des cris épouvantables : ceci pour effrayer l'ennemi, d'après le principe érigé chez eux en axiome que plus on hurle d'abondance plus on a facile victoire. Certains d'entre eux, à l'instar des héros antiques, défilent un chapelet d'injures véhémentes avant d'en venir aux mains.

En même temps que se produisent ces manifestations plus bruyantes que dangereuses, les porteurs de fusils ou d'instruments y ressemblant lâchent une première décharge. Le combat est engagé, et sa durée n'est jamais bien longue. Le plus souvent nos colonnes se contentent d'avancer sans tirer, procédé qui intimide énormément les pirates. Ceux-ci déploient alors leur unique tactique : grâce à leur nombre, ils se développent suivant un arc immense qui se recourbe de plus en plus, de manière à tendre vers un cercle parfait se rétrécissant sans cesse, dont la troupe européenne, d'un effectif toujours inférieur, constituerait le centre.

Si une pareille manœuvre aboutissait, nous serions

14

infailliblement perdus, surtout si les munitions faisaient défaut : les longues lances, maniées par des bras exercés, auraient vite raison de nos baïonnettes, et les coupe-coupe achèveraient la sanglante besogne.

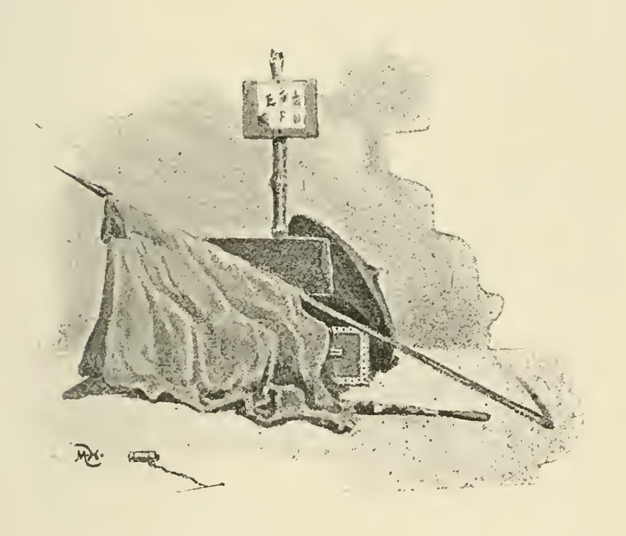
Mais les choses — heureusement pour nous — ne vont pas de la sorte. Après une dizaine de salves bien dirigées et bien suivies, nos hommes se jettent sur un point quelconque de la ligne, la coupent en deux, se rabattent sur les tronçons, et l'affaire est réglée. Le mouvement enveloppant s'arrête, se fond pour ainsi dire, et ces nuées de braillards armés s'éparpillent et s'évanouissent, poursuivies par le plomb qu'on leur adresse à profusion.

Quelquefois un tour offensif est tenté; mais ce fait est très rare.

Nous faisions observer plus haut que, jusqu'en mars 1886, les Annamites n'avaient pas, à proprement parler, usé de la fortification passagère; ils ignoraient même complètement la manière d'utiliser le terrain et ne profitaient jamais du plus favorable et du plus fréquent des abris : les haies de bambous qui, partout, circonscrivent les habitations. Les seuls ouvrages rencontrés avant le combat de Con-Mi, que nous avons relaté dans les pages précédentes, étaient les fortins du Son-phong, les dônes du Ngan Pho et les tranchées du Song Gao, celles-ci d'un profil vraiment naïf. La date du 25 mars marquait donc, comme nous le disions antérieurement, le point de transition entre l'ancienne méthode de guerre et la nouvelle, entre la lutte à découvert et la défense toujours passive derrière des terrassements bien compris. Il est indéniable que le génie

des Chinois et des Pavillons-Noirs ait passé par là et produit cette réforme si importante à tous égards.

L'attaque de Ba-Dinh a montré, depuis, les progrès étonnants réalisés dans cette voie par les rebelles.



IX

Changements de garnison.

La 28e compagnie, de retour à Ha-Tinh, prenait ses logements dans la citadelle et se remettait avec ardeur aux travaux en cours d'exécution.

Il était écrit qu'elle ne jouirait pas de son labeur, car, le 4 avril, elle recevait l'ordre de regagner Vînh, son ancienne garnison, tandis que la 25e et la 29e venaient la remplacer. Le mouvement, d'ailleurs, allait demander un certain temps, car cette dernière compagnie occupait partiellement Phu-Dien.

Le lieutenant-colonel Chaumont, rentrant en France, passait les fonctions de commandant supérieur au colonel Boilève, arrivé depuis peu de Thanh-Hoa.

La situation qui, d'après les dires officiels des journaux de la métropole, tendait à s'améliorer, empirait au contraire. La rébellion se faisait tache d'huile ; chaque jour on apprenait l'éclosion d'un foyer nouveau.

Dans les environs de Vînh, notre ami le lanh-binh et notre dévoué serviteur le doï Boun avaient été massacrés après avoir subi les plus horribles tortures ; les Giacs s'aventuraient même jusqu'aux murs de la ville,

brûlant de nuit les hameaux voisins dont nos sentinelles apercevaient les flammes. La bande du Di-Nguyen ne prétendait-elle pas, à un moment, enlever les vieux canons de fonte qui armaient les forts de Ben-Thuy, distants de moins de 3 kilomètres du poste?

A Thanh-Hoa, on avait esquivé une réédition des Vêpres siciliennes : un officier et un secrétaire de la résidence avaient été blessés dans la bagarre.

Les représailles continuaient de tous côtés vis-à-vis des Missions et des villages catholiques; le P. Gras, notre guide dans l'expédition de Lang, trouvait la mort en se défendant, avec quelques chrétiens, contre un parti de pillards.

A Ha-Tinh les choses ne marchaient guère mieux. Le P. Aguesse, craignant pour ses jours, avait demandé asile au commandant Grégoire; cependant le calme n'était pas encore matériellement troublé. La citadelle, grâce aux efforts de ses garnisons successives, se relevait lentement de ses ruines, offrant à ses défenseurs un abri confortable, luxueux même. Les communications se maintenaient régulières vers le nord jusqu'à Vinh, dans le sud, jusqu'à Dong-Hoï. A partir de ces deux points, rien ne passait plus, les gens de Thuyet interceptant toutes les voies praticables.

A la date du 22 avril, le Nghé-An et le Ha-Thinh étaient occupés de la façon suivante :

A Vinh : un peloton de la 28e et un peloton de la 29e compagnies; soit environ cent hommes d'infanterie de marine;
la 2e compagnie du 1er Tonkinois;
le 4e bataillon de l'armée impériale.

A Phu-Dien : le second peloton de la 28ᵉ compagnie.
A Ha-Tinh : un peloton de la 25ᵉ compagnie.
A Ky-Anh : le second peloton de la 25ᵉ.
A Baï-Duc (réoccupé) : le second peloton de la 29ᵉ.

Le mois de mai allait apporter de nouvelles modifications. C'est, en effet, à ce moment que les deux régiments de marche d'infanterie de marine furent dissous[1]. On formait avec leurs éléments une portion secondaire comprenant huit compagnies à deux cents hommes chacune, qui dépendaient administrativement du 1ᵉʳ de l'arme. Des huit compagnies en surplus, quatre étaient destinées à renforcer au Cambodge les troupes d'occupation, quatre rentraient en France.

Le 2, la garnison de Vinh fut relevée par une compagnie du 1ᵉʳ bataillon de zouaves, forte de quatre cents hommes environ; cette compagnie devait se fractionner en quatre postes, dont un déjà installé, Phu-Dien, et trois autres dont les emplacements restaient encore indécis.

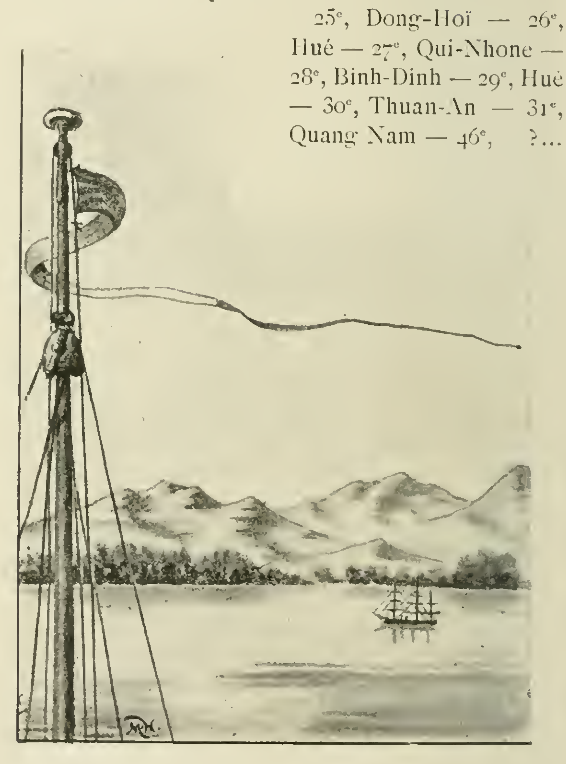
Cinq jours plus tard, la 28ᵉ et la 25ᵉ, venue de Ha-Thinh, s'embarquaient sur le *Laclocheterie* et prenaient leurs cantonnements provisoires à Thuan-An, où elles se retrouvaient ainsi après neuf mois d'absence.

Une seconde répartition de troupes suivait ces mouvements. Le Thanh-Hoa, le Nghé-An et le Ha-Tinh étaient rattachés au Tonkin (au point de vue militaire seulement) et ressortissaient en conséquence à la guerre; le Quang-Binh et les provinces méridionales demeuraient à la marine. Le colonel Boilève se transportait à

[1] Le régiment venu du Tonkin et le régiment spécial à l'Annam.

Tourane et les huit compagnies d'Annam recevaient les destinations ci-après :

25e, Dong-Hoï — 26e, Hué — 27e, Qui-Nhone — 28e, Binh-Dinh — 29e, Hué — 30e, Thuan-An — 31e, Quang Nam — 46e, ?...



Ce fut à cette époque, le 17 juin, que, sur les conseils de Paul Bert, l'empereur Dong-Khanh entreprit son voyage de pacification vers le nord.

Il avait, comme escorte, une compagnie d'infanterie

de marine, une de Tonkinois, deux de chasseurs annamites (armée indigène) et une section de 80 millimètres de montagne. La colonne allait emprunter la route mandarine et s'arrêter à toutes les localités importantes du parcours, là surtout où fonctionnaient régulièrement les autorités locales et où nous avions des postes : Quang-Tri, Dong-Hoï, Ky-Anh, Ha-Tinh, Vinh, Phu-Dien et Thanh-Hoa.

L'opportunité de ce déplacement fut très diversement commentée. L'effectif de la garde d'honneur devait éloigner tout danger de la part des Giacs : mais la masse du peuple apprécierait-elle comme il convenait cette dérogation du souverain aux antiques coutumes de ses pères ? Était-ce, à cet égard, un bien que l'idole descendît de son piédestal ?... Il y a gros à parier que, seuls, les fabricants d'artifices tirèrent profit du voyage royal ; la gent taillable et corvéable paya les frais, et les bandes du Thon Thât restèrent grossies de tous les voleurs, doublés de tous les mécontents.

En somme — et tel fut, croyons-nous, le sentiment général — ce plan mûri avec tant de soin et caressé si longtemps à l'avance, mais assis sur une base erronée, n'offrit pas de résultat pratique dans son exécution.

X

Evénements ultérieurs.

La pacification d'un pays tel que l'Annam n'est pas, ne peut pas être l'œuvre d'un jour et d'un seul : c'est un travail de longue haleine qui exige du temps et de la patience. Depuis trois ans nous nous y employons dans la mesure de nos forces, mais il faut reconnaître qu'à l'heure présente on peut se demander si nous avons progressé dans cette voie, sans trop oser formuler de réponse.

Certains faits récents, qui se sont passés au Nghé-An dans le courant de 1887, donnent, sous ce rapport, beaucoup à réfléchir.

Au nord de Vinh le Nghé-On, après avoir tenu la campagne jusqu'au commencement de l'été dernier, fut pris à Chu-Lai à la suite d'un coup de main audacieux. Quelques lihns, déguisés et cachant leurs armes, guidés par un des serviteurs du chef rebelle dont on s'était saisi deux ou trois jours plus tôt, parvenaient à s'introduire dans la demeure même du mandarin et s'em-

paraient de sa personne, en massacrant une partie de sa garde.

L'ordre du jour de la division nº 110 portait ainsi ce fait à la connaissance de tous :

Le 25 mai dernier, un émissaire du Nghé-On, le chef le plus important de la rébellion dans le Nghé-An, était fait prisonnier.

Pour avoir la vie sauve il promet à M. le sous-lieutenant Bulleux, du 2[e] régiment de tirailleurs tonkinois, commandant le poste de Yen-Ma, de le conduire à la retraite de son maître.

Le sous-lieutenant Bulleux se met immédiatement en route, en plein midi, à la tête d'un faible détachement; un groupe de douze tirailleurs, déguisés et dissimulant leurs armes, précède la petite troupe.

Pendant six heures, le détachement chemine péniblement dans la forêt, par des sentiers à peine frayés et dans le lit d'un torrent dans lequel les hommes, qui ont de l'eau jusqu'à la poitrine, résistent difficilement à la violence du courant.

Neuf soldats rebelles, placés en avancée, sont surpris garrottés ou tués avant d'avoir pu donner l'alarme.

On arrive enfin en vue du hameau qui sert de retraite à Nghé-On.

Mais le guide hésite. Le caporal Phuong-Ngac-Con comprend qu'une minute de retard peut tout compromettre : il appelle un enfant qu'il vient de rencontrer, lui montre son fusil et lui dit que, l'ayant pris aux Français, il l'apporte en présent au grand mandarin.

Conduit aussitôt en présence de Nghé-On, il le trouve entouré d'un groupe de notables rebelles, venus auprès de lui pour lui apporter des cadeaux.

Sans se laisser intimider, Phuong-Ngac-Con saute à la gorge de Nghé-On et l'attache pendant que ses soldats tuent tout ce qui se trouve dans la maison.

La garde de Nghé-On, une vingtaine d'hommes, accourt

au bruit; la bataille recommence, mais le gros du détachement qui, au premier coup de feu, a précipité sa marche, arrive et met fin au combat.

. . . .

Au quartier général, à Hanoï, le 16 *juin* 1887.

MUNIER.

Le Nghé-On, avec les bandes duquel nous avions, on se le rappelle, échangé les premiers coups de feu en octobre 1885, tenait le second rang à la cour de Hué sous le règne de l'empereur Tu-Duc. Après l'exil du régent Thuong et la disparition de son collègue le Thon Thât Thuyet, ce grand mandarin, un des plus lettrés de son pays et jadis lecteur royal, fit servir toute sa fortune et toute son énergie à la cause de la révolte.

Le Nghé-On descendait de la tribu des Biên-Li Hin-Bo.

On a sans doute conservé le souvenir de la prise du Son-phong de Lang dont nous avons donné le récit détaillé au cours de cet ouvrage. Une expédition dirigée en juin 1887 par le commandant Anglade, et composée de quarante zouaves (compagnie Terrier), une compagnie de Tonkinois (capitaine Bridel), un peloton de chasseurs annamites (capitaine Coste) et une pièce de montagne, devait refaire en partie le trajet de la colonne Plagnol et prouver qu'à plus d'un an d'intervalle la situation ne s'était nullement améliorée dans le haut Song Câ.

Le quan Huong, qui commandait les Giacs de cette région, avait construit, à hauteur du village de Tri-Lé

et sur une étendue de 5 ou 6 kilomètres, une série de retranchements se flanquant d'une rive à l'autre et coupant toutes les voies d'accès. On voit qu'après avoir été si longtemps délaissée la fortification passagère devenait en honneur — ce que nous commencions à prévoir dès le printemps de 1886.

Une canonnière, l'*Estoc*, remontait en même temps le fleuve, appuyant de son artillerie les opérations militaires.

Les diverses positions ennemies, habilement tournées par le commandant Anglade au prix de fatigues considérables, tombaient successivement, après une faible résistance, et étaient évacuées par leurs défenseurs.

Le 4 juin, le détachement arrivait à Lang-Dien. De cette localité une reconnaissance était envoyée dans la direction du Son-phong qui, comme on le sait, ferme le débouché du cours supérieur de la rivière. Là, et à dix-huit mois d'intervalle, elle recueillait encore des catholiques de la chrétienté de Lang-Moï, errant à l'aventure au milieu des bois et des montagnes, dans le dénûment le plus affreux.

Cette pointe renouvelée sur le haut Song Câ montre à l'évidence combien profondément la guerre civile a troublé toutes les provinces de l'Empire. Aujourd'hui, les bandes de partisans battent toujours l'estrade, avec cette différence qu'elles se fortifient partout où elles s'établissent. S'il y a progrès, on pourrait presque dire que c'est plutôt de leur côté que du nôtre.

L'ère d'apaisement est donc moins proche que ne s'évertuent à le proclamer les optimistes. Il serait à

souhaiter — et c'est sur ce vœu que nous prendrons congé du très aimable lecteur — que ces pays autrefois riches et prospères retrouvassent promptement le repos indispensable pour ramener un peu de bien-être au sein de populations si durement éprouvées : repos et bien-être dont nos troupes, aussi, doivent avoir grand besoin.

Juin 1888.





Table des Matières

CHINOIS ET PAVILLONS-NOIRS

Pages.

LES REBELLES DU NGHÉ-AN



Paris. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9.

NC


LOS ANGELES THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES
OF CALIFORNIA
LOS ANGELES

